

LA DÉ COM 1 S CO

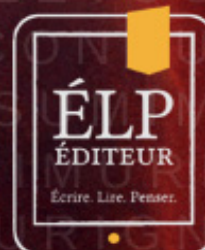
ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN

Allan E. Berger

1

**Montrez-Nous
que vous n'êtes
pas des buses**

ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN ROMAN



COSMICOMEDIA - I

ALLAN ERWAN BERGER

troisième édition
Avril 2015



© ÉLP éditeur 2011
www.elpediteur.com
elpediteur@yahoo.ca

ISBN : 978-2-923916-32-3

Illustration de couverture :

NASA ESA :

NGC 2264 (détail)

Source : Wikimedia Commons

Cet ouvrage d'ÉLP éditeur est pourvu d'un dispositif de protection par filigrane appelé aussi tatouage (*watermark* en anglais) et, par conséquent, n'est pas verrouillé par un DRM (*Digital Right Management*), qui est le verrou de protection nécessitant l'ouverture d'un compte Adobe. Cela signifie que vous en êtes propriétaire et que vous pouvez en disposer sans limite de temps ou sur autant d'appareils (liseuses, tablettes, smartphones) que vous voulez.

Si toutefois le fichier que vous aviez acheté était verrouillé, comme cela arrive lorsque qu'on se fournit chez certains revendeurs indécents, alors ÉLP éditeur s'engage à vous fournir une version sans DRM, pour peu que vous fournissiez une preuve d'achat à votre propre nom et sur votre propre adresse email. Cette réaction anti-DRM furtifs a été initiée par la maison d'édition numérique L'ivre-Book, et nous la reprenons à notre compte. Vous avez droit à posséder un livre libre.

Cet ouvrage s'avère néanmoins protégé par le droit d'auteur ; en l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel et à ne pas le diffuser sur les réseaux sociaux ou les sites d'échange de fichiers. Veuillez prendre note que cet avis ne s'applique pas si vous vous procurez cet ouvrage dans un écosystème fermé comme celui d'Amazon ou iTunes.

ÉLP éditeur est une maison d'édition 100% numérique fondée au printemps 2010. Immatriculée au Québec (Canada), ÉLP a toutefois une vocation transatlantique : ses auteurs comme les membres de son comité éditorial proviennent de toute la Francophonie. Pour toute question ou commentaire concernant cet ouvrage, n'hésitez pas à écrire à : elpediteur@yahoo.ca

OceanofPDF.com

Toute ressemblance avec une organisation, un État, une secte existant aujourd'hui ou ayant existé il y a peu devra être tenue pour parfaitement fortuite, involontaire, inopinée, inattendue. On ne peut pas tout savoir ; le monde grouille de fous, et n'en heurter aucun est assez difficile.

Version mise à jour de janvier 2013.

OceanofPDF.com

AVANT

I

Il faisait chaud. C'était la nuit. L'ombre rendait l'appartement sale, biscornu, inquiétant. Catherine, toute petite fille seule debout immobile au fond d'un grand couloir, ne le reconnaissait plus, et n'osait y avancer. Elle avait été réveillée par un cri de terreur pure, suivi de la plus longue plainte de désespoir qu'il lui eût été donné d'encaisser dans sa courte vie. Depuis, une rumeur bruissait derrière les parois, faite de chuchotements, de coups, d'exclamations. Dehors, le tocsin sonnait.

Juste avant, alors qu'une toute petite seconde de sommeil la séparait encore du monde et de ses menaces, quelqu'un, assis sur un trône, l'avait appelée. Elle avait, dans ce simple mot : « Catherine ! » jeté en travers de son rêve, senti toute l'urgence qu'il y aurait, pour sa propre sécurité, à se réveiller le plus vite possible et à trouver une cachette.

Elle partit dans la nuit, inquiète, appelant sa maman. En chemin, elle prit grand soin de passer au plus large des meubles, surnoises bêtes accroupies dans l'ombre à garder les portes.

Il y eut un grand fracas. Catherine perçut la présence d'une masse énorme, grondante, griffue, une noirceur malveillante et bourrue qui bousculait les objets, et la cherchait, elle particulièrement, pour lui faire du mal. Elle s'enfuit par une enfilade de pièces, d'escaliers, de petits couloirs poussiéreux.

À l'extérieur, derrière les volets clos, des gens couraient sur une galerie. Cris de colère, de frayeur, bousculades, lueurs d'incendie. Catherine, pieds nus et toute petite, galopait comme un lapin, filant à travers la grande maison, poursuivie par l'être sombre et boursoufflé qui broyait les portes.

Des haches percèrent des volets. Des soldats beuglèrent, avinés, féroces ; par derrière, on entendit les hurlements d'une foule assoiffée de sang.

Un gémissement, plus terrible que tout, monta du fond de la maison. Catherine s'enfuit encore plus loin, et voulut, de lapin, se faire souris. Des flammes crépitèrent sur les façades, roulèrent sous les planchers ; elles produisirent, à travers les lames des parquets, des rideaux de fumée qui s'élevèrent en lignes parallèles, étranges remontées de fantômes, comme si les morts venaient se ranger autour de Catherine et lui faisaient la haie. Elle mit son doudou sur ses narines, et fonça dans les nuages, y creusant des tourbillons. Sous ses pieds, le bois chauffait.

C'était la Saint-Barthélémy, à Paris, dans une maison infestée de huguenots venus soutenir leur cause. Dehors, une populace ivre assiégeait le nid, avec l'intention de le désinfecter.

Catherine accéléra. Les portes, les pièces devinrent toutes petites, étriquées, tordues, tandis que l'incendie – et avec lui la grosse chose sombre qui lui voulait du mal – gonflait, grondait, ravageait tout, et se rapprochait. Maintenant des êtres galopaient dans la demeure, poussaient des cris de haine, frappaient, enfonçaient.

Les parois se resserrèrent encore. Catherine découvrit sa mère prostrée dans une encoignure, en chemise. Elles s'attrapèrent, désespérées, et s'étreignirent, cœur contre cœur, en sanglotant. « Sauve-toi, ma perle, mon amour, ma petite lueur ! Sauve-toi vite, poussin, vite vite vite ! Non, pas par ici, par là ! Toi tu pourras passer... » et la maman poussa son enfant au pied d'un mur où s'ouvrait un petit trou aménagé dans les moellons. Catherine s'insinua. Les pierres lui mordirent les côtes. Elle se tortilla, s'écorcha, réussit à ramper. C'était étroit et pénible ; elle transpira presque tout de suite, mais n'eut pas même la place de replier son bras pour s'éponger le front. Derrière elle, sa mère dit quelque chose, ou peut-être qu'elle priait ; puis elle se mit à implorer, de plus en plus fort, cria bientôt. Il y eut un hurlement, et le bruit d'une hache qui s'enfonçait dans la viande jusqu'au sol.

Un objet métallique gratta dans les gravats du conduit, cherchant sa proie. Catherine, qui se trouvait coincée dans une étroiture, banda ses muscles et força le passage, de toute sa volonté, les dents serrées, les yeux

froncés les poumons vides, comme si elle accouchait d'elle-même ; alors elle déboucha dans un endroit très différent.

C'était un espace aux contours brouillés, baigné d'une luminosité vague, incolore. Catherine respira un grand coup, et toussa de douleur. « Maman... » Elle toussa encore, bava, cracha, pleura longtemps...

Elle pleura et toussa, bava, toussa et repleura jusqu'à se sentir toute grise, toute vidée, sans plus aucune envie de s'étonner ni même de vivre. Alors seulement les spasmes s'espacèrent et le silence, comme un voile, se déposa.

Elle se tenait dans un réduit aux parois chaulées. Une puissante envie de s'allonger s'empara de son petit corps malmené. Elle se mit en boule, en virgule, en crevette, et s'endormit dans la poussière qu'argentait un rayon de lumière provenant d'une fissure dans la voûte... La planète se retourna dans son lit, les étoiles filèrent ; Catherine gisait. Dans son sommeil, un ange noir vint l'observer, et la borda d'un peu plus de lumière.

II

Quand elle se réveilla, Catherine constata que le petit trou par lequel elle était arrivée n'existait plus. La cellule était close. Seule une petite fente, celle par où descendait le rayon de lumière, annonçait qu'à l'extérieur, il y avait quelque chose que les vivants appellent le jour, avec un ciel dans lequel passent des nuages, et des oiseaux qui volent au soleil, libres et insoucians, non orphelins. Au fond de la cellule, dans la pénombre, il y avait un meuble.

Au fond de la cellule, dans la pénombre, guettait un gros buffet trapu. Il regardait la fillette de ses deux tout petits yeux en trou de serrure, un par battant, avides, attentifs, ne clignant jamais. Une clé avait été enfoncée dans son orbite gauche. Le meuble était borgne. Mais il regardait Catherine quand même, avec cette obstination imbécile qu'ont les buffets à guetter, en crabes patients.

C'en était trop. Catherine indignée monta en pression puis explosa. « Je n'ai pas peur de toi, espèce de crapaud stupide ! » rugit-elle enragée mais parfaitement terrorisée, au point qu'elle s'écroula sur elle-même, comme

une tour qui s'abat dans ses fondations. Le meuble ne moufta pas, ne bougea pas, et resta sur ses gardes, ne croyant pas à cette faiblesse.

Alors Catherine bondit, courageuse jusqu'à l'héroïsme ; elle arracha la clé de l'œil gauche et l'enfonça dans l'œil droit, qu'elle ravagea avec une délectation de barbare en tournant l'outil jusqu'à ce que, bien entendu, le battant, docile, s'ouvrît. Puisqu'après tout ce n'était jamais qu'un buffet, cette chose-là.

Catherine s'accroupit devant les intérieurs révélés du coffre. Il n'y avait rien dedans. Mais la paroi du fond était toute entière occupée par la plus étonnante chose qu'une fillette eût jamais rencontrée dans un élément de mobilier : c'était une rangée de persiennes, striées de lumière. Derrière, il y avait, de toute évidence, le monde.

Alors Catherine, à tâtons, chercha les crochets de fermeture. Elle en trouva un, le releva, poussa la persienne qui ne s'ouvrit pas. Elle poussa encore, grogna, batailla contre l'entêtée. Puis elle eut l'idée de tirer. Alors le volet s'ouvrit, révélant une clarté d'un blanc olympien, avec des brumes toutes d'argent, avec un ciel d'acier en fusion, avec deux soleils cerclés de halos.

Elle se pencha pour mieux voir, se mit à quatre pattes, et s'avança. Elle posa les mains sur une corniche. Juste au-delà, il y avait un vide immense, et tout au fond de ce vide, tout en bas, très loin, la mer.

« Ça alors ! Mais qui es-tu, ma puciotte ? Et que fais-tu là ? » La voix fit bondir Catherine, qui s'en cogna la tête ; elle se recula comme un chat dans un soupirail, et regarda vers la gauche, méfiante, prête à tout refermer et à même avaler la clé si besoin.

Il y a avait là, debout, un vieil homme tout nu, recouvert d'une espèce de mucus qui tremblotait dans la brise. L'homme était en train de s'en extraire, quand il avait découvert Catherine, sur sa droite, qui regardait la mer avec les yeux presque exorbités et la bouche grande ouverte.

« Qu'est-ce que tu fais là, ma pauvrette ?

— Ne vous approchez point ! cracha la fillette.

— Pas de souci, je te laisse tranquille ! Tu es prisonnière ici depuis longtemps ?

— Je ne suis pas prisonnière ! Je me suis enfuie, et... » et puis elle s'était retrouvée enfermée, il n'y avait pas à tortiller. Sinon, comment devrait-on appeler une pièce sans autre issue qu'un effarant buffet dont le fond s'ouvre sur une falaise interminable ? Et où était passé Paris ?

Le vent secouait le vieil homme, qui se mit à trembler. Ses lèvres bleuisaient. « Je m'appelle Nicolas, bredouilla-t-il ; et toi ?

— Catherine, chuchota-t-elle de mauvaise grâce.

— Comment ?

— Catherine !

— Karine ?! Ah, j'avais connu jadis une Karine... Il y a si longtemps...

— Pas Karine...

— Karine... Elle était forte, elle était magnifique... Es-tu forte, mon canard ? »

Est-on forte lorsqu'on a peur des meubles ? Non. Mais, quand on les attaque alors qu'on crève de trouille, et qu'on gagne, assurément l'on n'est pas faible. « Je suis forte ! s'écria-t-elle, toute en colère.

— Je n'en doute pas. Pour venir jusqu'ici, il t'a fallu un sacré courage.

— Vous grelottez. Pourquoi ne vous habillez-vous point ? Pourquoi êtes-vous nu ?

— Tu ne t'es pas regardée, ma puciotte... »

Elle baissa les yeux sur ses bras, sur son ventre, et découvrit qu'elle était nue, elle aussi, et engluée dans cette même gelée contre laquelle bataillait le sieur Nicolas, lequel, à cet instant en arrachait un gros paquet de sa poitrine. Quand il eut fini, il trembla encore plus fort. Cette chose semblait tenir le corps au chaud comme un vêtement.

« Tu ferais bien de ne pas l'enlever. Moi j'ai fait une bêtise, je le vois bien.

— Ma maman est morte...

— Ah bon... Moi c'est toute ma vie, et mes espérances... Je vais te dire les choses telles qu'elles sont, ma puciotte. Écoute-moi bien... J'ai tes oreilles ?

— Oui ?...

— J’ai fait le tour de cette corniche... À cent pas d’ici, sur la gauche comme sur la droite, elle bute contre une grande lame verticale qui fait toute la hauteur de la paroi. Au-dessus de nous, et au-dessous tout aussi bien, il y a d’autres étages comme celui-ci. Mais on ne peut pas y aller... Alors voici : les deux seules choses que tu peux faire si tu ne veux plus être sur cette corniche, c’est de sauter, ou de rentrer dans ta loge... Oui oui, ta loge ! Regarde derrière toi ! »

Catherine se retourna, et poussa un cri. La moitié inférieure de son corps était encore enserrée dans une espèce de sac de couchage transparent, qui était lui-même soudé à une membrane rosâtre que bordaient, sur quatre côtés, des nervures luisantes, comme un cartilage mouillé.

C’était parfaitement répugnant, organique, obscène. En outre, et pour parfaire le tout, de son nombril sortait un cordon qui partait se noyer dans la gélatine du sac. Elle eut envie de tout arracher.

« Attends avant de faire quoi que ce soit, malheureuse !

— Mais !

— Ce cordon te nourrit, ma puciotte. Écoute-moi encore ! Écoute bien !

— Oui monsieur ! Mais monsieur, aidez-moi !

— Je suis en train de t’aider, mon poussin. Je te dis ce qui est. Ensuite, tu décideras.

— Oui ! Les larmes revenaient.

— Je vis dans ma loge depuis des mois et des années. Enfermé ici par la peur de sauter. Mais maintenant j’ai compris une chose !

— Oui !

— J’ai éclos !

— ?!

— Vois ces loges comme des chambres d’éclosion. Chaque loge est comme un œuf. Et toi, tu vois, tu es un poussin... Tout comme moi ! »

La comparaison était plutôt spéciale ; Nicolas n’avait absolument rien d’un poussin. Mais Catherine comprit. Ces dernières heures l’avaient

rendue sérieuse et attentive. Alerte aussi, et d'esprit agile. La réflexion qu'elle fit en apporta la preuve :

« Quelles sont nos ailes ?

— Je crois que c'est le courage, ma petite Karine... Le courage, et aussi la tranquillité d'âme. » Puis il sauta.

Catherine, les nerfs encore engourdis par la tragédie récente, ne fut pas traumatisée outre mesure par le suicide du vieux monsieur. Elle le regarda plonger. Il fit une énorme gerbe dans la mer. Puis il n'y eut plus rien. Le son ne monta même pas jusqu'à elle ; il abandonna en chemin et se dilua dans le vent.

Catherine observa le monde en détail. Sur la gauche, tout en bas à la surface de l'eau, il y avait un trait plus clair qui semblait indiquer la présence d'une chaussée submergée. Le trait menait jusqu'au pied de la paroi. Et sur ce trait, des petits points rouges et blancs avançaient – des gens, peut-être – progressant dans le paysage à une vitesse de microbe. Ils disparurent dans quelque trou foré à la base de cet édifice immense au sein duquel Catherine avait éclos.

Alors, elle se recula dans sa loge, et médita quelques minutes. Puis, ivre de rage, elle prit son élan et sauta de toutes ses forces, arrachant dans la chute une partie de sa gelée, et sectionnant net son cordon ombilical. Libre, hurlante, colérique, elle fonça vers la mer qui lui bondit à la figure, et se réveilla, assise dans le canapé du salon, le plaid balancé au diable, avec devant ses yeux la bouille consternée du chat, réveillé en sursaut et pas encore remis d'un récent coup de pied. « Putain de rêve de merde ! gueulait-elle pour se soulager.

— Ça va, Karine ? demanda Niko, depuis sa chambre.

— Je vous ai réveillé ?

— À ton avis ? Je parle en dormant ?

— Quelle heure est-il, bon sang ? »

Elle avait encore dans son cœur l'envie de sangloter. Pauvre Niko, qu'elle avait vu mourir, sauter dans ce vide invraisemblable... Pauvre Niko, au regard perdu et si triste. Celui-ci apparut à la porte du salon, bailla, se

traîna vers la kitchenette. « Il est six heures et demie. Le jour se lève. On se fait un café ? »

OceanofPDF.com

COSMICOMEDIA

*Aussitôt après que l'idée du Déluge se fut rassise,
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel, à
travers la toile de l'araignée.*

Rimbaud *Après le Déluge.*

OceanofPDF.com

À l'équateur, la Terre a un rayon de 6378 kilomètres, qui se réduit à 6357 kilomètres aux pôles. L'épaisseur de gaz entourant la planète suit les mêmes variations que le rayon terrestre, mais pas en proportion : la première couche, la troposphère, dans laquelle vivent les humains, est épaisse de vingt kilomètres entre les tropiques et de sept seulement aux pôles : trois fois moins d'air au-dessus du Groenland qu'au Cameroun. Ainsi, le rapport hauteur d'air sur rayon terrestre varie-t-il du simple au triple selon l'endroit où l'on se place.

Ceci donné, imaginez maintenant que vous tenez une bonne grosse pastèque. Posez-la un instant, allez chercher un rouleau de film alimentaire étirable, et recouvrez-en le fruit... Félicitations, vous avez mis en place cette fameuse troposphère, précieux réservoir d'air qui forme le bas de notre ciel à nous.

En effet, presque toutes les espèces vivant à l'air libre se sont installées entre zéro et mille mètres d'altitude, ce dernier chiffre correspondant à peu de choses près à la hauteur moyenne des terres émergées. Au-dessus, les conditions de vie deviennent de plus en plus rudes, tandis qu'au-dessous, il y a généralement moyen de s'arranger : les variations climatiques et météorologiques y sont plus nombreuses, et de moindre amplitude. On peut y négocier sa niche.

Donc, la troposphère, cette couche d'air au bas de laquelle nous rampons, et qui nous maintient en vie, n'est pas plus épaisse que le mince film alimentaire que vous avez étiré sur votre pastèque... elle l'est même moins, je crois bien.

Ce qu'il faut retenir : la troposphère est notre seule réserve d'air à des années-lumières à la ronde. Or, la troposphère est ultra-fine, la troposphère est fragile, la troposphère se reconstitue beaucoup trop lentement. De plus, les systèmes de renouvellement de l'air sont sur le point de claquer... Aussi, bande de galopins, arrêtez de péter dans l'habitable !

Autour de cette pauvre troposphère viennent les boucliers, thermiques et filtrants, qui protègent notre milieu des attaques innombrables lancées depuis l'espace. Tout d'abord, voici la stratosphère, pleine d'ozone, qui, en absorbant divers rayons dangereux provenant des étoiles proches, nous permet de ne pas finir pulvérisés. Elle permet aussi à notre monde d'avoir

une température clémente, et non pas infernale ; songez qu'à sa base, la stratosphère est à -60°C, tandis qu'en son sommet, trente kilomètres plus haut en moyenne, elle frôle 0°C. C'est un bon parasol, en dessous duquel la climatisation est assurée par le noyau terrestre, bien chaud et confortable comme un poêle fidèle, dont l'influence est particulièrement sensible jusqu'à trois-mille mètres d'altitude.

Au-dessus de la stratosphère est installé un bouclier gazeux dont la fonction première est d'arrêter à peu près tout ce que l'ozone du dessous ne pourrait détruire ou renvoyer : les pierres, les poussières, les débris. C'est ce qu'on appelle la mésosphère, dans laquelle brûlent les étoiles filantes, sauf exception gênante. Comme cette couche de gaz n'est pas très active, qu'elle ne filtre rien d'autre que des cailloux, elle travaille peu, et, partant, ne chauffe pas. Aussi la température descend-elle à -80°C en son sommet, car elle dispose à son tour d'un énorme bouclier thermique qui encaisse les jets à très haute énergie de la lumière solaire : la thermosphère, qui meurt peu à peu dans le vide, si bien qu'on ne saurait lui donner de limite.

Voici les données. Et voici ce qui arriva : pendant qu'au sol et dans les airs les humains étaient occupés, selon leur sale petite habitude, à se dévaliser et à s'entretuer, quelque-chose qui n'était pas le père Noël descendit du ciel, se répandit sur les batailles en cours et les stoppa toutes, en trente heures.

Puis elles reprirent. La table fut alors débarrassée.

Ceci posé, par où vais-je commencer ?

Il fut une époque où j'étais jeune, insouciant, dilettante jusqu'à l'os et d'une incapacité totale à soutenir le moindre effort qui ne m'amusât pas. Aussi bien ne faisais-je pas grand-chose de raisonnable ; par contre, j'étais un explorateur chevronné de tous les endroits bizarres, vaguement clandestins, oubliés, généralement interdits, et, évidemment, pas du tout rentables en fait d'argent ou de notoriété... Bref, je n'étais pas un bon parti.

Ainsi, au tout début de cette histoire, au lieu de passer mon week-end comme j'aurais dû normalement le faire, à travailler comme un forcené dans un quelconque *open-space*, menotté à mon clavier et rivé au téléphone (cette invention du diable), j'étais allé, oh mais quel vilain cancre et que fait la police, j'étais allé visiter une carrière souterraine...

OceanofPDF.com

TROIS

**MONTREZ-NOUS
QUE VOUS N'ÊTES PAS DES BUSES**

OceanofPDF.com

GYPSE

I

Or donc j'étais dans une carrière souterraine en train de faire des photos et de récupérer des cristaux de gypse, quand une paroi s'est effondrée, puis un pilier, puis un plafond, puis toute une portion de la galerie. Les copains galopèrent comme des souris et mon sac rouge de spéléologue du dimanche décrivit une parabole en vomissant son contenu dans l'air, et surtout sur moi qui volais en dessous. J'ai rebondi sur mon pied photo et atterri dans le cône de gravats d'un ancien effondrement stabilisé par des étais de chêne malheureusement assez ramollis par l'âge.

Avant de fermer les yeux pour me laisser mourir de lassitude, je découvris près de mon épaule droite un très beau cristal en fer de lance, probablement échappé de mon sac, dont la pointe, qui luisait à la lumière de ma frontale, me visait comme une flèche. Les boisages des alentours se sont mis à gémir, à grincer, puis ils ont explosé, et leurs éclats se sont éparpillés dans le monde comme moucheron au printemps. Profitant de l'aubaine, des roches se sont décollées du plafond, et se sont rapprochées du centre de masse de la planète en utilisant la voie directe, qui passait dans mon voisinage. Alors j'ai éteint mon âme et me suis envolé ailleurs.

II

Quand on se réveille après avoir subi un accident, souvent l'on promène aux alentours un regard hébété, rempli à ras-bord d'une tranquillité de mauvais aloi. En ces instants, le destin a eu un hoquet ; il nous a propulsé dans l'avenir, sans avertissement.

Par exemple, un jour que j'explorais des gouffres dans une montagne des Pyrénées, j'ai fait cette expérience de me retrouver sans crier gare dans le futur proche. C'est une sensation très bizarre.

J'étais descendu dans une faille jamais explorée, perdue dans une forêt d'altitude encombrée d'arbres tombés de vieillesse. Des cascades de

fougères et de plantes humides dégringolaient dans les effondrements de la roche. Toutes les crevasses étaient bouchées par les feuilles mortes, sauf, de temps à autre, un minuscule terrier dont l'exiguïté initiale laissait espérer que rien d'important ne serait venu l'obstruer plus bas.

Au fond de cette faille, un couloir m'avait attiré, et j'avais tournicoté un bon moment dans les pierriers qui l'obstruaient, à la recherche d'une suite, sans rien trouver, comme bien souvent. J'étais revenu en rampant jusqu'à la base du puits, et m'étais redressé, donnant à mon équipier de surface les résultats de l'investigation : un gouffre de quinze mètres, au fond bouché, avec un diverticule se terminant en impasse dans des gravats. Un crâne d'herbivore, une salamandre éveillée. Sous le crâne, d'autres salamandres, endormies.

J'avais empoigné la corde pour y brancher les instruments de remontée. J'étais debout en train de régler la focale de ma lampe de casque, quand j'avais découvert, stupéfié, que j'étais allongé dans les caillasses, et que je regardais le ciel à travers l'ouverture du puits... Quelques feuilles descendaient en tournoyant se déposer sur mon visage. Je ne sentais rien, j'étais d'un calme cotonneux... La figure inquiète de mon camarade s'encadra dans l'orifice, à contre-jour. Je lui demandai qu'est-ce qu'il y a ? Il me répondit je ne sais pas, qu'est-ce qu'il y a ?

Il ne savait rien. Il y avait eu un bruit de ferraille lorsque je m'étais étalé par terre dans une avalanche de mousquetons ; alors il s'était penché pour voir... En rajustant mon casque qui me tombait de travers sur la figure, j'y découvris un impact en étoile qui n'existait pas auparavant.

Je m'étais pris une pierre, ce qui, sans être fréquent, n'est pas impossible dans les gouffres jamais visités. Les parois y sont brutes, pas encore nettoyées par les explorateurs prudents qui, avant de se laisser descendre, arrachent les écailles de roche sur le point de dégringoler. Car, lame après lame, le conduit se desquame. Si un inconscient tient absolument à descendre sans faire le ménage d'abord, il risque de se prendre quelques morceaux sur le crâne.

La corde avait l'air en bon état, pas cisailée. Je remontai, méditant sur l'incident. Mon cerveau n'avait rien enregistré ; il n'y avait aucune continuité dans le scénario entre le moment où j'avais réglé, debout, ma lampe frontale et celui juste après l'impact, où j'étais allongé. Donc, mon

cerveau, ou moi, qui nous attendions à ce que l'instant suivant soit à peu de choses près identique à l'instant précédent, avons été pris au dépourvu par cette rupture brusque dans l'histoire. Le temps de rallumer la machine, de *rebooter* et de reprendre le contrôle des flots d'informations, quatre ou cinq secondes avaient filé sans laisser de traces dans la mémoire. Je suis debout et je bavarde, puis je vois le ciel devant moi, des feuilles se déposent comme des pétales sur mon corps et je constate que je gis.

Machine, vous avez été débrayée. L'univers a progressé sans vous, et il faut maintenant vous reengrèner. Cela prend du temps, et plus le saut aura été important, plus longue sera la réinsertion de votre personnage dans la trame ordinaire des choses. En attendant, vous avez le sentiment très net d'évoluer sur un drôle de petit nuage ; vos pompes, flic-floc, marchent à côté de vous et vous ignorent allègrement. Vous rencontrez quelques difficultés à croire en ce nouveau pays.

Donc vous enquêtez, mais ce n'est pas simple, car cette voiture qui a bondi par dessus le terre-plein, vous ne l'avez pas vue ! Alors comment y croire ? Par sa faute, pourtant, vous êtes en réanimation, et vous sentez une minerve. Or, tout ce que vous savez, vous, c'est que vous faisiez cuire des saucisses sur le barbecue du jardin, quand, soudain, voici un couloir d'hôpital.

Autre exemple : qui n'a pas eu sa grosse biture ? Comment ça personne ? Mais on se paye ma fiole ! ...Vous émergez dans une cellule de dégrisement, et un fonctionnaire vient vous annoncer les beaux exploits qui vous ont conduit là : vous avez discuté avec des containers à ordure, puis, comme ils n'étaient pas d'accord, vous les avez tabassés, vous avez perdu l'équilibre, dégringolé des marches, lâché plein de sang et de contenu stomacal.

Ensuite, vous avez tenu tête à des pompiers, qui ont fini par vous lancer dans un fourgon de police, direction cette cellule puante et surpeuplée, où vous voici en compagnie de gens qui vous semblent archidingues – mais vous l'étiez vous-même il n'y a pas cinq minutes.

Et le grand bond en avant, celui des comateux au long cours ? On pense alors au pêcheur de la fable : revenu du palais du roi de la mer, il ne retrouve plus sa maison. Les gens qu'il rencontre ne sont pas ses voisins, même s'ils prétendent habiter ici. Pardon ? Qui est mort ? Il découvre la tombe de ses enfants.

Les accidents ouvrent sur de vastes carrefours, profus en avenirs ; pendant votre longue inconscience, le destin a rôdé dans les cavernes sans vous demander la permission d'aller à gauche plutôt qu'à droite. Quand vous sortez de là, une chose est claire : vous êtes un étranger.

o0o

Ainsi j'avais fermé les yeux sur un fer de lance sublime qui semblait me désigner – tapez-lui dessus, bande de caillasses ! – tandis que le monde s'écroulait. Je les rouvre et j'entrevois une lueur nacrée, un anneau luminescent, parfaitement circulaire et d'une élégance rare. Comme dans les Pyrénées, je suis allongé sur le dos. Mais j'ai la tête en bas, et je respire mal. Mes poumons sont bloqués par un poids énorme. Mes pieds gigotent en ombres chinoises devant l'anneau qui luit. J'ai perdu une botte. Un petit caillou tombe sur l'éboulis, et rebondit de plus en plus fort ; il passe à côté de moi et s'éloigne dans les profondeurs, entraînant mon esprit dans son sillage. Je décroche.

o0o

Une aurore orangée contracte mes pupilles. Je serre les paupières pour échapper au flot de lumière. Puis la gravité disparaît, remplacée par une merveilleuse sensation de légèreté. J'erre parmi les draperies rosées du petit matin, en chantant un cantique sans paroles. La mort est encore plus puissante que la vie. Je ne regrette pas d'être arrivé là.

« Il vous a été donné d'entrevoir une trame. Pourquoi encore sacrifier à la crainte ? Vous êtes indestructible et éternel, et vous le savez bien. Vous

autres voyez des montagnes où il n'y a qu'un rideau. Écartez ce tissu, et voyons ces fameuses plaines... »

o0o

« Comment vous appelez-vous ?

— Lucas. Ça veut dire que je suis clair et lumineux, mais je ne le crois pas.

— Très bien. Vous pouvez plier ce bras ? »

« Cet anneau est une porte. Comme le sont les rideaux que vous redoutez. Écartez ce tissu, et voyons ces fameuses plaies. C'est une plaine bien propre, qui ne demandera que deux ponts. Bougez votre bras. Vous êtes gaucher ? L'autre maintenant. Ce rideau n'est pas une barrière. Regardez comme le monde qu'il annonce y est décrit, signe après signe, tous si éclatants. Vous n'êtes pas aveugle, alors ouvrez les yeux. Vous saurez où aller... Vous pouvez vous mettre debout ? Pourquoi encore sacrifier à la crainte, et à la férocité qu'elle induit ?

— Mais je ne crains rien, moi ; et par conséquent, je n'ai aucune raison d'être agressif envers qui que ce soit. Aussi, vos conseils sont-ils maintenant devenus inutiles. Cependant, je vous remercie de m'avoir éclairé sur ma condition. Mais vous pouvez cesser, car je suis droit. Merci infiniment pour ce service.

— Lucas... S'il vous plaît ?

— Oui ?

— Cessez de discourir, et contentez-vous de regarder ma main, OK ? »

Mon cerveau daigna obéir ; il accommoda sur ce que regardaient les yeux. J'étais assis dans un tunnel, et des gens m'entouraient, pleins d'inquiétude.

Au nord-est de Paris, les anciennes carrières de gypse de Livry-Gargan sont parmi les plus spectaculaires de l'Île de France. Dans cette roche, on a creusé des galeries de section triangulaire, hautes de quinze à vingt mètres, vastes de cinq à dix à la base, et qui finissent par un petit bout de plafond de la largeur d'un wagonnet de mine. Ce ciel, comme on dit chez les carriers, a été consolidé avec d'épaisses chevilles de bois plantées en encorbellement.

Le banc lui-même est de couleurs variées ; on s'y promène comme à l'intérieur d'une pâtisserie, toute striée de rubans ocres, blancs, bruns ou fauves, qui sont autant de strates cristallisées aux noms évocateurs : Argenté, dit encore Pilotin, Bossus, Fleurs, Moutons, Bataillons, Hautes et Basses Urines, Ceinture de la Reine, Piliers Noirs, Fusils, etc.

Voilà pour les couches de ce que l'on nomme la Haute-Masse, qui est la plus importante ; il y a, quelques mètres plus bas, une seconde masse de gypse, presque aussi décorée mais moins épaisse, avec là encore des petits noms spéciaux, et puis une troisième, assez fine, et parfois même une quatrième, très rarement exploitable.

Entre la Haute-Masse et la seconde, se trouve un banc de marnes dans lequel reposent de grands cristaux maclés en forme de fer de lance, qui peuvent atteindre, imaginez-vous ça, cinquante centimètres de long ; ce qui fait une belle arme. Ces pierres splendides sont très prisées des collectionneurs, qui sont prêts à toute sortes d'imprudences pour en récolter. Pour cela, il faut trouver des tunnels creusés dans la seconde masse, et soigneusement en explorer les effondrements, là où le ciel, en s'écroulant, aura dégagé la couche de marnes avec ses cristaux. Voilà, entre autres raisons, pourquoi nous étions venus ici, dans les réseaux instables des carrières de Livry-Gargan.

Elles avaient été abandonnées, si je me souviens bien, dans la seconde moitié du siècle dernier. Elles avaient servi de décor à divers films allant du burlesque à l'aventure. Pour finir, on les a dynamitées, remblayées, on a rongé leurs piliers, on a piétiné les terrains au-dessus de leurs voûtes jusqu'à ce qu'elles soient écrabouillées mortes et bien mortes, jusqu'à ce que plus rien ne bouge là-dessous. N'en restent que quelques photos qui prennent la poussière dans des tiroirs d'amateurs, et des souvenirs qui vont en s'estompant.

Mais il y a toujours un terrier quelque part qui a été oublié, une galerie mal effondrée, une chatière par laquelle s'insinuer pour aller visiter les débris de ces glorieuses excavations, dans des conditions de sécurité qui ne frôlent même plus la démente, mais y pataugent avec panache. Il faut vraiment être un cinglé fini pour apprécier ce genre d'endroits. Mais on trouve des volontaires.

Au fond d'un de ces trous chaotiques, nous avons découvert des tunnels praticables, entrecoupés de passages où l'on progresse sur les effondrements du ciel, juste au niveau des marnes à fer de lance, bien au-dessus de l'ancien plafond. De temps à autre, une section miraculeusement épargnée par les explosifs nous avait amenés sur le vrai sol, ou peu s'en faut.

C'est un de ces endroits qui s'était abattu à notre passage. Notre groupe avait été coupé en deux ; des quatre que nous étions, je m'étais retrouvé seul de l'autre côté de l'avalanche, tandis que les trois autres avaient détalé vers la sortie. Le boucan terminé, ils étaient revenus aux nouvelles.

Hector était médecin militaire, et s'attendait à perdre son emploi après l'énorme bévue de cette aventure, parfaitement illégale, qui se soldait par ma disparition. Il fut on ne peut plus soulagé de me remettre sur mes pieds, sans autres dégâts qu'un peu de déchirures par-ci par-là, et quelques souvenirs un tantinet disloqués.

Un autre participant était une bête comme on en fait peu, membre d'un groupe d'intervention du contre-espionnage, et n'avait peur de rien tant que de s'ennuyer dans un monde sans adrénaline. Il passait ses loisirs à courtoiser l'épouvantable : saut à l'élastique, descente de cañon, escalade sur glace, plongée en siphons.

Le troisième larron était une locomotive que rien n'arrêtait, avide de souterrains en tous genres pourvu qu'ils fussent artificiels. C'était lui qui avait débusqué l'entrée par laquelle nous avions pénétré. Des trois, c'était l'esprit le plus étrange, le moins saisissable ; l'être le plus exotique que j'eusse jamais rencontré. Rien n'était plus passionnant que de le suivre dans ses prospections.

Me voici, assis sur une pierre, le regard perdu vers un éclat de botte.

« Combien j'ai de doigts ?

— Sept. Tout à l'heure, j'ai vu quelque chose de bizarre. Mais je ne sais pas où c'était. Où se trouve le fontis qui s'est effondré, par rapport à nous ?

— Derrière toi. Il s'est si bien vidé qu'on voit des racines au sommet. On t'a retrouvé sur cette pente, quand tu as été emporté par la coulée de marnes. »

Je me levai, et fis connaissance avec les mille douleurs de mon corps. Quelle fanfare ! Je me rassis. En attendant que l'orchestre daignât se calmer, je me fis répéter mon histoire, à laquelle je n'avais pas participé. Je constatais que j'étais joliment détaché, et que, dans ma vie à moi, qui n'était pas celle que l'on me racontait, luisait un étrange objet qui me narguait, semblant me dire : « C'est entre toi et moi, mon gars... » Une rencontre hors du monde ordinaire ; l'avais-je rêvée, ou avait-elle été un vrai morceau de réalité coincé entre deux absences ?

Je n'y tins plus. Je me remis debout malgré les plaies et bosses, et partis escalader le cône de terre fraîche, jusqu'à frôler la voûte pleine de chicots en suspension. Je cherchais à retrouver dans mon souvenir le point de vue à partir duquel j'avais aperçu cet anneau laiteux.

Je me penchai et me glissai sous les roches du plafond brisé, rôdai un peu dans le fatras, et me redressai au sommet de l'éboulis, debout dans la cloche. Les autres en bas me chuchotaient des avertissements furibards, mais je ne craignais plus rien, j'étais revenu de la mort et je savais, n'est-ce pas, que les rideaux ouvrent sur d'autres mondes. La mort ? Un tout petit incident passager.

Je promenai le faisceau de ma torche sur les parois... Non, c'était plus bas. Un caillou m'avait dépassé quand j'étais affalé, les pieds en l'air ; donc c'était sur la pente, mais de quel côté bon sang ? Comme j'étais monté en longeant la paroi de droite, je descendis en inspectant celle de gauche.

Et voilà... Juste ici, une anomalie dans la roche. Une surface très lisse, de même couleur mais d'une matière différente. Quand j'écartais la lampe, un

motif circulaire se mettait à luire. Quand je la rapprochais, le motif disparaissait... Deux mètres au-dessus de l'ancien plafond, en plein dans les marnes d'entre deux masses. Nous sommes ici juste en-dessous de la Haute-Masse de gypse : un climat sec, un pays désertique, avec des lagunes et beaucoup de sel, une évaporation intense, des animaux étranges. Le gypse ludien est placé à la fin de l'Éocène, ce qui nous amène à... ? Quelqu'un peut-il me le dire ? Ce fut Chen, mon troisième larron locomotive, qui fournit la réponse : l'Éocène finit à -34Ma, ce qui met les marnes à fer de lance vers -40Ma à tout casser. Pas de fossiles dans cette strate, sauf, de temps à autre, quelques petits coquillages et, paraît-il, des traces de poissons, très rares...

« Peut-être mais j'ai découvert un truc pas normal, dans cette couche. Et puisque ce n'est pas un fossile ordinaire, je voudrais avoir ton avis...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Jamais de la vie ! Pour moi c'est fini, j'en ai ma claque ! Je ne veux plus entendre parler de rien ce soir. Je n'irai nulle part, et surtout pas dans ce fontis pourri. On sort... Hector, que dit la boussole ?

— Elle dit que les bagnoles sont dans cette direction. On contourne le fontis par ce côté, ça a l'air de passer. Vous êtes sûr de ne pas vouloir jeter un œil à la découverte de Lucas ? C'est peut-être important...

— Pas ce soir, je n'en peux plus. Cet éboulement m'a tué. Une autre fois, Lucas, d'accord ?

— Si tu veux...

— Allez on se tire ! Hector, ouvrez la route. »

Voilà comment nous avons laissé passer l'occasion de devenir au moins aussi célèbres que les inventeurs de Lascaux, de Chauvet-Pont d'Arc, de Cosquer. Nous repartîmes en discutant fossiles, *Mosasaures* de Maastricht, *Palæotheriums* de Cuvier, tandis que, dans chaque recoin d'ombre, je croyais voir l'anneau laiteux en train de me faire de l'œil. À la lumière, il était resté invisible, mais semblait reprendre vie dans le noir. Une figure luminescente, circulaire, de peut-être soixante centimètres de diamètre. Je savais que les os ont cette particularité de pouvoir luire dans certaines conditions d'ensevelissement. Était-ce la tranche d'une vertèbre ? Mais quel monstre aurait bien pu la posséder ?

IV

L'irréalité de l'accident s'estompa derrière le quotidien brutal et terre à terre des grèves, promesses et discours, traîtrises, petits mots et attentats qui font le beurre des journalistes et le décor de la vie occidentale. De temps en temps, un fait saillant retenait l'attention une paire de jours : ouragan, tornade, incendie, prise d'otage ou assassinat, car le monde n'est qu'une abominable éruption de catastrophes. La saison des feux de forêt revint en Corse et en Provence, avec ses images de Canadairs et de pompiers harassés, et l'été nous dispersa.

À la rentrée, des explorations plus urgentes nous appelèrent sous des secteurs de la banlieue Sud voués à disparaître dans le béton, pour cause de chantiers en surface. Les forages attaquaient d'anciens domaines de l'État jusque là préservés, qui avaient été vendus pour y construire bureaux et surfaces commerciales. Les galeries qui serpentaient au-dessous n'avaient plus été visitées depuis un demi siècle ; il fallait donc y aller pour en extraire tout ce qui pouvait être sauvé : fossiles, lampes à huile, pics de carriers. Pas de place, dans ce beau programme, pour les tunnels de Livry-Gargan et leur hypothétique relique.

Je ne réussis à y entraîner notre médecin militaire que vers la fin d'avril de l'année suivante, un jour boueux et venteux où pas un chien n'aurait voulu sortir. La garde du périmètre était encagnardée dans sa guérite, et n'en bougerait pas. Nous franchîmes les grillages, retrouvâmes l'accès, les bons couloirs, le fontis, et la pierre lisse enchâssée dans la marne, qui ne laissait voir son anneau que dans l'ombre. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être un fossile.

FER

Dans le monde des étoiles, une supergéante rouge est la victime désignée pour le sacrifice ultime qui fécondera l'espace en matières rares : la supernova de classe II. C'est en général un astre aux dimensions cauchemardesques, dont la masse infiniment plus grande que celle de notre honnête Soleil est à l'origine de la catastrophe qui scellera son destin.

Une étoile aussi massive est capable de déclencher des fusions utilisant et générant des noyaux toujours plus complexes. Avec cet hydrogène que l'on trouve partout et dont elle dispose à profusion, elle fabrique le léger hélium, ce qui n'est pas encore bien difficile, mais, bientôt, elle en vient à engendrer du carbone, déjà moins commun. Puis, le temps passant, elle fabrique de l'oxygène, du néon, et d'autres choses de plus en plus lourdes.

Comment procède-t-elle ? Lorsque les bonnes conditions de température et de densité sont atteintes, ce qui est déjà le cas dans les couches extérieures de l'astre, des atomes fusionnent pour former un nouvel élément, plus lourd que chacun de ses parents, mais dont la masse sera inférieure à la somme de leurs masses individuelles. La différence est transformée en énergie sous forme de photons et de neutrinos. Les étoiles brillent.

Comme la trompette du Jugement, surgit un jour du silicium ; c'est le début de la fin. La fusion du silicium crée du fer qui s'accumule en quantités toujours plus grandes, car il ne peut engendrer rien d'autre : cet atome est si stable que les paramètres déclenchant sa propre fusion exigeraient des valeurs-seuils qu'une étoile, aussi grosse fût-elle, serait bien en peine d'offrir.

Alors le fer s'entasse. À cette époque qui ouvre sur son agonie, une étoile géante est comme un oignon. Un cœur de fer, de plus en plus gros, entouré d'enveloppes de matières de plus en plus légères au fur et à mesure que l'on remonte vers la surface : silicium, cobalt, néon, oxygène, carbone, hélium, et, pour finir, la bulle gigantesque de tout l'hydrogène non encore utilisé.

Dans le cœur surchauffé, les électrons vont de plus en plus vite. Ils se rapprochent les uns des autres, contrebalançant ainsi la gravité croissante.

Aucune réaction nucléaire n'est plus possible. Pendant ce temps, les fusions dans la couche externe de silicium produisent toujours plus de fer, qui vient alourdir encore le cœur jusqu'au point où, ne pouvant plus se soutenir, celui-ci s'effondre. On raconte que cela ne prend qu'un dixième de seconde.

I

Hector n'en revenait pas. « Je veux comprendre. Cette chose est plane et lisse. Elle est ornée d'un motif circulaire qui luit dans l'ombre... Et elle a dans les quarante millions d'années, bon sang !

— Elle est trop plane et le motif est impeccable. Ce n'est pas naturel. Donc c'est industriel... Quoi ?

— De quarante millions d'années ? Lucas, tu es très imaginaire...

— On voit ça tous les jours dans les romans ! Après tout, qu'est-ce que cela aurait de si étonnant ?

— Je pense que ça aurait absolument le droit d'être étonnant. »

Hector prit un marteau de géologue et commença à gratter les marnes pour dégager l'objet. Il continua : « Don Quichotte croyait dur comme fer que des chevaliers comme Amadis avaient existé, sous prétexte que les romans de chevalerie en parlaient. Tu penses être comme lui ?

— Des chevaliers ont existé. Un idéal chevaleresque s'est développé, relayé, puis amplifié par la littérature. Ce n'est pas parce que des romans ont déliré sur ces gens-là que les chevaliers n'existaient pas. Simplement, ils ne s'appelaient pas Amadis et ne tuaient pas des géants dans des châteaux enchantés, parce qu'il n'y avait ni géants ni enchanteurs.

— Et alors ? » Le marteau sonnait contre l'objet comme s'il heurtait du métal. Hector était plus que dubitatif : « Ce son métallique me fait penser que nous sommes deux nains au fond de la mine, qui avons découvert le moule dans lequel fut coulé l'anneau du Niebelung ; mais je ne le crois pas pour autant. Pourquoi voudrais-tu que ce soit un objet fabriqué ? Lucas, sois sérieux... Uniquement parce que des romans en parlent ?

— Absolument ! C'est un paradoxe, mais il est imbattable.

— Tiens donc. Passe-moi la gourde, s'il te plaît. Je t'écoute !

— Tu m'accorderas que, face à un mystère, l'explication la meilleure est celle pour laquelle il y a le moins d'énormités à avaler.

— Faux ! Je pense à Voltaire, qui ne croyait pas aux fossiles. En utilisant ton axiome, il suggérerait que c'étaient des concrétions qui reprenaient des formes organiques, sans doute en poursuivant la bonne vieille idée des formes d'Aristote : nous voyons la matière parce qu'il y a des formes, et devinons les formes parce qu'elles apparaissent dans la matière. Donc la forme précède la matière... Rien d'étonnant alors si des matières d'histoires différentes en viennent à épouser une même forme... Je pourrais utiliser cet empilement de raisonnements bizarres pour te proposer ceci : l'objet que nous dégageons est une concrétion en forme de plaque d'égout. Car il y a moins d'énormités à avaler en supposant le moins improbable, la concrétion de Voltaire, et en lui affectant une forme approchante et répandue dans la nature, qui est la plaque d'égout. Je ne vois pas ce qu'il y a à répondre à ceci.

— Bon, mais ce n'est pas parce que quelqu'un, aussi brillant soit-il, dit une bêtise en utilisant un outil de raisonnement parfaitement viable que cet outil doit être rejeté. Ce gars était nul en calcul ; dans ses lettres, les additions étaient déplorables. Mais, malgré Voltaire, les additions restent une bonne manière de comptabiliser des entassements...

— Et alors ?

— Alors, tant qu'aucun indice nouveau ne vient éclairer un mystère, l'explication la moins difficile à envisager reste la meilleure. Quand on est obligé d'entortiller des raisonnements pour faire tenir une idée debout, c'est qu'elle ne vaut pas un radis. Je suis sûr qu'en médecine tropicale, vous utilisez parfois ce principe.

— Joker. Mais continue...

— Les marnes ludiennes de Paris et de ses environs ne contiennent que de rares fossiles, tous petits, tous aquatiques. C'est notoire... Si ceci est un fossile, ceci est un gros fossile. Deux formes se rapprochent de notre objet : les Nummulites et les Oursins. Il n'y a pas de Nummulites dans le Ludien. En outre, les Nummulites sont minuscules. Il faudrait inventer un Nummulite qui soit énorme et ludien ; ça fait beaucoup. Trop indigeste pour mon cerveau. Donc j'écarte cette explication. Pour ce qui est des Oursins,

réguliers ou pas, ils ont une structure rayonnante, et leur test laisse deviner les attaches des membres : épines, tentacules, pinces. Or, rien de tel ici. Ce n'est donc pas un oursin géant ni même un animal invertébré. De plus, il rend un son métallique ; et les restes des Vertébrés ne sonnent pas comme une cloche. Enfin l'on n'a jamais vu de plante cristallisée dans ces marnes-ci. D'ailleurs, s'il y en avait, on verrait la cristallisation.... Par conséquent, comme aucune forme de vie raisonnablement approchante ne convient à notre objet, j'en infère qu'il n'a sans doute jamais été vivant. Et je le surprouve !

— Tu me fatigues...

— Cette région a été creusée et recreusée. Il est raisonnable de supposer que la grande majorité des formes vivantes du Ludien sont déjà connues. Comme aucune ne s'approche de cet objet, et qu'il est pourtant dans une région très bien fouillée, on peut parier sans grand risque qu'il n'a jamais vécu.

— Un artefact extraterrestre ?

— L'hypothèse la moins absurde est en effet celle d'un artefact non humain et peut-être, oui, non terrestre. Ces objets n'ayant jamais été découverts, ils sont donc rares ou profondément enfouis. Les seuls à envisager leur existence sont les auteurs de romans de gare, que je respecte beaucoup car ils rendent les voyages supportables. Or, ils sont une foultitude à imaginer leur existence, et à bâtir toutes sortes d'élucubrations à leur sujet. Donc, cette idée de l'artefact m'est plus avalable que celle du fossile. *Ergo*, je l'achète.

— L'invasion des plaques d'égout de la planète X. Elle a peut-être explosé, boum, et voilà une plaque qui est tombée chez nous. Pas de bol, hein ?

— Attention à ce que tu fais, on arrive au bord... »

Quelques siècles avant cette histoire

C'était un monstre instable, et, tout bien considéré, effrayant. Les astronomes l'auraient placé dans la catégories des étoiles variables dites semi-régulières, voire irrégulières complètes : non seulement l'astre

changeait de luminosité de manière imprévisible, mais il gonflait et se dégonflait sans rythme, passant d'un diamètre de 750 millions de kilomètres à 1300 millions de kilomètres, une taille qui lui aurait permis de vaporiser Jupiter sans difficulté. Face à cette chose, le Soleil n'est qu'une petite crotte ridicule. Mais le monstre était malade ; son cœur allait lâcher.

o0o

La mécanique quantique établit l'existence de volumes-limites qui ne peuvent contenir plus de deux particules de même type : deux neutrons, deux électrons, deux protons... Proverbe quantique adapté à la vie courante : un couillon dans un ascenseur, ça passe, deux c'est grave, mais trois, c'est insupportable... On dit ainsi qu'une matière est "dégénérée" lorsque sa densité impose aux particules de commencer à remplir ces volumes élémentaires qu'auparavant elles prenaient bien soin de laisser vides. Les électrons sont les premiers sur la liste. Avec la gravité croissante, ils sont de plus en plus nombreux à se rencontrer deux à deux dans le même volume.

Arrive le moment pénible où, sous le poids gigantesque de l'étoile, tous les électrons du cœur sont dégénérés. La seule barrière séparant les atomes de fer de leur dislocation finale va être balayée. Dans l'ascenseur, trente couillons ivres-morts hurlent et sautent en rythme en balançant de la bière partout.

Pour se faire une idée de l'état des lieux au moment où tout va basculer :

La masse du cœur atteint le seuil critique dit de Chandrasekhar, du nom de son inventeur, seuil au-delà duquel les électrons abandonnent la partie et dégringolent vers le centre de gravité de l'étoile. À lui seul, ce cœur est plus lourd que notre soleil. Il chauffe à un milliard de degrés, et sa densité ferait presque rire tant elle est éloignée de nos capacités musculaires ou cognitives : cent milliards de tonnes par mètre-cube.

Les électrons s'effondrent. Suivis de près par les protons et les neutrons. Comme chaque atome de fer dispose de vingt-six protons et de trente neutrons, et donc de vingt-six électrons, chacun de ces derniers a en gros

une chance sur deux de rencontrer un proton dans sa chute, avec lequel il créera un nouveau neutron, plus un neutrino. L'écrasement du cœur s'accompagne ainsi d'une immense émission de neutrinos qui, comme ils ne pèsent rien, se fichent de la pesanteur locale et s'enfuient. Très rapidement, il n'y a donc plus que des neutrons qui foncent se rassembler au centre, en créant un vide à la périphérie qui aspire les couches externes toujours occupées à leurs opérations de fusion.

On ne les avait pas prévenues ; et c'est la chute vertigineuse d'une matière qui, contrairement à l'ancien fer du cœur défunt, n'a pas dit son dernier mot : elle a très mauvais caractère, et dispose encore des moyens de le faire savoir. Le flux de neutrinos qui la traverse augmente encore son énergie d'un petit iota qui fera toute la différence. En pétard, elle déboule.

Pendant ce temps, tous les neutrons se sont agglutinés jusqu'à la concentration maximale possible, et la chute s'arrête d'un seul coup monstrueux. Au fond de la fosse, quinze étages plus bas, gît l'ascenseur. Ce qu'il contient n'est plus humain. Fin du fameux dixième de seconde.

Alors, surviennent deux événements simultanés :

1- Le cœur est si dense qu'il devient opaque même aux neutrinos, qui restent piégés dans cet enfer. La température grimpe jusqu'à atteindre virtuellement les cent milliards de degrés, une information qui va être relayée de proche en proche jusqu'à la surface, car :

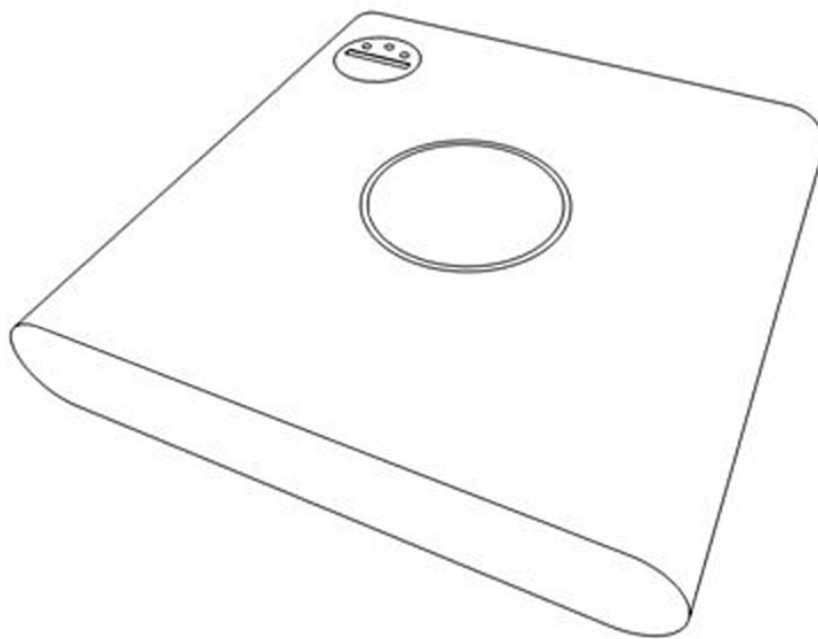
2- Parallèlement, le choc brutal qui immobilise le cœur à sa taille définitive crée une onde en retour qui propulse les neutrons de la périphérie vers l'extérieur, comme les fragments d'une grenade, tandis que la température explose à la surface, à la rencontre des strates en chute libre. Or, celles-ci, qui tombent en vrac, contiennent des éléments, comme l'oxygène, qui ne demandent qu'à détonner.

II

Nous nous étions arrêtés de gratter pour contempler le bord de l'objet, qui commençait à se dégager. D'après le peu que nous en voyions, celui-ci était quadrangulaire, avec des côtés arrondis en demi-cylindre. Prenant un décamètre, outil qui ne quitte jamais le sac d'un arpenteur de souterrains oubliés, Hector mesura la distance séparant le centre de l'anneau du milieu

approximatif du flanc mis à jour : quatre-vingt-dix centimètres. Nous devions maintenant dégager le côté inférieur, puis construire une assise en pierres pour retenir la plaque avant de continuer à l'extraire. Nous passâmes les vingt minutes suivantes à édifier une espèce de petit autel, et préparâmes un tas de caillasses à proximité, pour parer à toute difficulté imprévue nécessitant un étayage d'urgence. Ceci fait, nous reprîmes notre grattage.

Une heure plus tard, l'objet était entièrement dégagé. Il ne fut pas très difficile de le décoller de la paroi marneuse, et nous le déposâmes doucement sur le soubassement que nous avions construit, en l'adossant au mur, comme un miroir d'âtre. Le croquis ci-après montre sans difficulté que ce ne pouvait pas être un fossile. Alors quoi ? Un disque dur géant ? Un pèse-personne pour ogre !



La plaque faisait cent-quatre-vingt centimètres de côté, par huit d'épaisseur. L'anneau central luminescent n'était pas le seul motif discernable : dans un coin, une pastille rainurée semblait attendre un tournevis géant pour être retirée, comme le capot d'une montre ou de ces vieilles calculatrices à piles. Trois picots discrets, qui émergeaient de cet organe, faisaient penser à trois connecteurs, ou trois poussoirs. J'entrepris de gratter la boue séchée qui remplissait la rainure, tandis que mon camarade nettoyait les picots. Nous œuvrions en silence. Au dehors, la Terre indifférente tournait dans la nuit pluvieuse.

Notre lampe à carbure faiblissait ; il était temps de la nettoyer. Je l'avais amenée car sa durée de vie la rend plus adaptée que n'importe quel luminaire à piles pour diffuser durant de longues heures une lumière douce et confortable. D'ailleurs, dans ces environnements froids et humides, c'est toujours agréable de se réchauffer les doigts contre son corps tiède. Comme ces engins travaillent sous pression, ils dégagent une bonne chaleur qu'on finit toujours par apprécier.

Je l'emportai à l'écart pour la délicate et puante opération consistant à ouvrir les réservoirs, enlever la chaux qui étouffe les morceaux de carbure encore utilisables, en remettre des neufs, refaire le plein d'eau du réservoir supérieur, nettoyer le joint entre les deux parties, refermer, remettre la pression, rallumer et ensacher les déchets dans un sac en plastique qu'on emportera avec soi parce qu'on n'est pas des blaireaux.

Mon camarade en profita pour s'asseoir dans la pénombre, et alluma une cigarette. Le silence était merveilleux. Voilà, du reste, un des plus beaux fruits de cette activité *a priori* bizarre qui consiste à aller s'enfermer dans des souterrains des nuits entières, pour n'en ressortir qu'aux heures blêmes, la mine défaite et le teint véritablement et très officiellement terreux : ce fruit est le silence, qui, dans une capitale, est une denrée rare. Les seuls endroits qui offrent à foison de cette richesse sont les carrières. Pas sous Paris, bien entendu ; là, chaque soir, c'est la cohue.

Et puis, le voisinage de la terre, avec ses fossiles enfouis qui décrivent des mondes de mangroves ensoleillées, de récifs coralliens, ou, comme ici, de lagunes assommées de chaleur, laisse rêver aux immenses chaînes d'ancêtres qui nous relient, par la transmission de la chair, à ces plantes, à ces poissons, à ces humbles coquillages qui peuplaient les lointains du temps, et dont nous tenons chacun de nos atomes ; nous sommes des héritiers, et nous lèguerons.

Je retrouvai mon ami penché sur notre découverte. Il avait éteint sa frontale et considérait les trois picots cylindriques ; leurs sommets étaient,

eux aussi, luminescents. Il me fit une place à ses côtés et me montra le phénomène...

« Regarde bien » me dit-il. Il approcha son index d'un des ronds luisants ; très doucement, la lueur augmenta d'intensité, cependant qu'un pictogramme apparaissait au centre du picot. « Et c'est pareil avec les autres, mais le motif change. Tu vois ? »

Chaque fois que le doigt s'approchait d'un bouton, ce dernier réagissait en luisant plus fortement, et affichait un petit dessin stylisé, aux formes douces. « On dirait un clavier, murmurai-je... Un sélecteur de modes, comme sur un lave-linge ? Ou un téléphone, peut-être ?

— Pas assez de boutons. Voyons s'il n'y a pas autre chose sur cette face qu'on aurait laissé échapper, après quoi nous retournerons l'engin. Peut-être y-aura-t-il un mode d'emploi, ou la plaque du constructeur. »

Je me redressai. « Je vais chercher la torche... Donc c'est un engin ?

— Tu veux m'entendre dire quoi, à la fin ? Que ce n'est pas un fossile ?

— Hui !

— Ce n'est pas un fossile, voilà ! Mais je ne sais vraiment plus quoi penser...

— Ah mais moi non plus... En fait, personne ne nous croira jamais... On essaiera de le ramener discrètement une de ces prochaines nuits.

— Il est gros, il faudra une camionnette.

— Tiens, voici ta torche. »

L'inspection de la face avant à la lumière rasante révéla, au centre, un très fin joint creux circulaire qui épousait le diamètre interne de l'anneau luminescent. Mais rien d'autre. Retournant alors l'objet, qui n'était pas lourd du tout, nous cherchâmes la fameuse plaque du constructeur ou celle des précautions d'usages, mais il n'y avait rien, ou plus rien. Même après que les dernières bribes de boue eussent été enlevées, la surface resta muette. Retournant alors une nouvelle fois la chose, nous la reposâmes sur son socle improvisé, et restâmes plantés devant, comme deux cornichons, sans savoir quoi faire d'intelligent.

« Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Quatre heures trente du petit matin. Que fait-on ?

— Regardons encore les pictogrammes, et tâchons d'en deviner le sens. »

OceanofPDF.com

ABSINTHE

Quand les couches en fusion de l'étoile géante rencontrèrent la vague de neutrons projetée hors du cœur, elles reculèrent sous le choc, et explosèrent. Tous les atomes qui tombaient furent désintégrés par l'onde en retour, qui perdit dans l'affaire presque toute son énergie. Mais la chaudière ne s'éteignit pas, grâce, peut-être, aux neutrinos en fuite, et la fournaise nucléaire redémarra dans des proportions encore jamais atteintes.

Toutes sortes de noyaux complexes furent synthétisés : de l'aluminium, du soufre, et bien d'autres encore, en une bulle rageuse qui enfla et dévora le ciel. L'étoile, comme une plante, semait ses graines dans une tempête d'hydrogène. Mais ce n'était pas tout ! L'accouchement s'accompagna d'une intense émission de photons à diverses valeurs d'énergie : radio, X, gamma, ultra-violet.

o0o

Si les poussières nées de la supernova se répandirent dans l'univers à une allure relativement faible, de l'ordre de 1000km/s, les photons prirent de l'avance, avec leur vitesse trois-cent fois supérieure. Comme il n'y a quasiment rien de plus rapide en ce monde, ils sont les messagers qui transmettent les bonnes et les mauvaises nouvelles. Ils partirent, et, pendant des siècles, voyagèrent.

Assez rapidement, ils rencontrèrent une étoile ornée de planètes, dont une, habitée par une race industrielle mais sale, n'était plus en très bonne santé et ne pourrait soutenir la vague de haute énergie qui arrivait. Pour les Terriens, SN2053b serait l'étoile Absinthe.

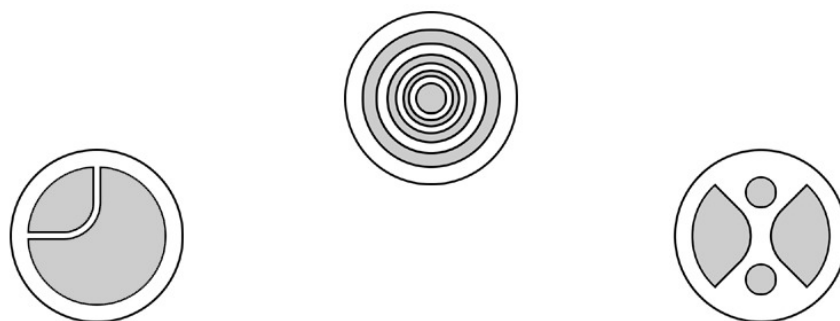
Depuis 1603, date où elle avait été listée dans l'Uranometria, le catalogue de Bayer, sous la désignation α Orionis, (α indiquant qu'il s'agissait de l'astre le plus brillant de sa constellation), elle baissait peu à peu. Au milieu du quatorzième siècle de l'Hégire, qui correspond début du

second millénaire de l'ère chrétienne, elle était déjà largement surpassée par sa brillante consœur Rigel...

Bételgeuse, « L'épaule du géant », était donc déjà morte à la date de son enregistrement, et son cri d'agonie allait nous balayer dans moins de seize mois terrestres.

o0o

Le café de la Thermos réchauffait doucement notre corps. Le froid, depuis que nous avions fini de taper sur la roche, commençait à se faire sentir, et la fatigue n'arrangeait rien. On carburait au pain d'épices afin de maintenir le cerveau dans un état passable. J'avais recopié les trois pictogrammes sur une feuille à petits carreaux. Nous étions tombés d'accord pour supposer que le triangle aplati formé par les trois motifs avait la pointe en haut, ou en bas, ce qui conférait au bouton ainsi désigné comme sommital, un rôle sans doute unique, travaillant dans un registre différent de ceux des deux boutons latéraux.



Cette première touche présentait trois anneaux concentriques, avec un petit disque au cœur du dispositif. Quand on passait le doigt dessus, les anneaux changeaient de luminosité, mais pas n'importe comment : dans un ordre décroissant, du plus grand au plus petit, de l'extérieur au centre, le rond du milieu clignotant indépendamment. La séquence se répétait en boucle tant que le doigt survolait la touche. Ce qui me fit essayer un truc : prenant un bout de pierre sur le sol, je le promenai sur les pictogrammes, mais ils ne réagirent pas. Le fond chaud de ma lampe à carbure ne les activa pas plus. Par contre, ma joue ou toute autre partie du corps eurent du

succès. Apparemment, il fallait un opérateur vivant, et la chaleur seule n'était pas un stimulus.

o0o

« J'ai une opinion, lança mon camarade... Le rond clignotant au centre pourrait être l'objet de l'action commandée par cette touche. Et cette action serait décrite par les anneaux.

— Oui ? C'est vrai que tous les pictos doivent avoir un sens facile à trouver, surtout ceux qui commandent les autres. Ceci dit, quelle est cette action ?

— Dans les logiciels, quels boutons sont indépendants des autres ?

— *Fermer la fenêtre, Minimiser, Rétablir*. Ces trois touches n'ont jamais rien à faire avec les autres commandes. Même *Ouvrir, Fermer, Fusionner*, dépendent déjà du contexte. Ceci dit, nous n'avons pas affaire à une machine polyvalente : ce n'est pas avec trois boutons qu'on fait grand-chose, surtout si aucun affichage ne renvoie de messages. Je dirais que cet objet ne sert qu'à une action, et que ce premier bouton agit dessus de manière fondamentale. Donc je propose de ne pas y toucher pour l'instant.

— Ah ça, je ne te contredirai pas... Les anneaux qui rayonnent en décroissance semblent indiquer une concentration, que l'on va focaliser sur l'objet, que l'on va réduire son influence...

— Ce n'est pas très clair, observai-je.

— L'action sur l'objet va concentrer sa puissance, ou sa zone d'effet, par exemple comme dans les commandes *Éteindre, Réduire, Optimiser*, etc...

— Et si les anneaux luisaient du centre vers la périphérie ?

— Alors, ce serait *Activer, Grossir, Commencer*...

— Donc un bouton qui entame ou annule une action sur l'objet ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Bon... Donc ici l'objet est activé... Du coup, les autres boutons latéraux sont disponibles. Peut-être que si on appuyait sur le bouton du sommet, les deux autres s'éteindraient ?

— Peut-être, oui. Mais un autre jour, les expériences !

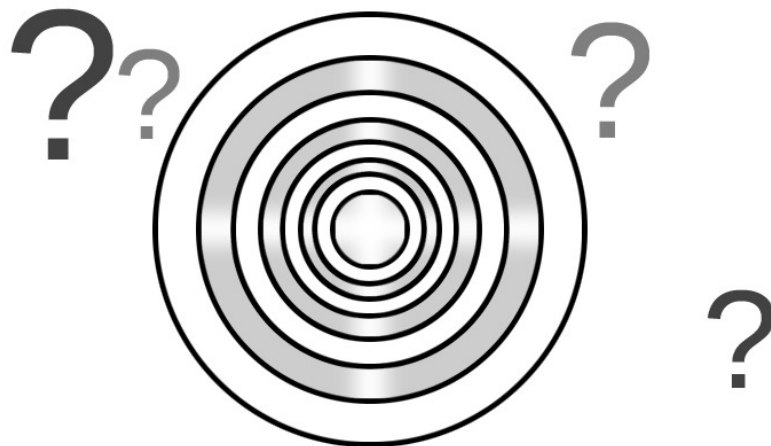
— Je ne sais pas, répondis-je... C'est tentant, finalement. Écoute, il ne va pas exploser, d'accord ? Le motif suggère qu'il va... s'éteindre, dormir ? J'essaye ?

— Non, déconne pas, merde ! » Hector recula. « Les autres boutons d'abord. »

Très bien, étudions les autres boutons !

Le premier ressemblait fortement à une capsule fermée, dont le capot en cours de clôture laissait encore apparaître un joint ; l'autre exprimait plutôt une éclosion, ou une floraison. En appuyant à droite, quelque chose semblait s'ouvrir, et se refermer si l'on appuyait à gauche. Nous cherchâmes bien d'autres explications, mais en vain ; elles ne tenaient pas trop la route, et puis vous savez ce que c'est : quand on a trouvé une idée qui semble marcher correctement, elle prend toute la place, et l'on ne voit plus les autres qui suivent derrière.

Nous étions d'accord pour interpréter ces deux signes comme un couple d'antagonistes : ouverture/fermeture ou graine/floraison. Mais que dire alors du bouton central ?



« Alors voilà, proposai-je. Les touches latérales commandent des actions opposées, comme le déploiement/remballage d'un système. Et la touche du haut agit directement sur le boîtier, c'est-à-dire sur l'objet que nous avons devant nous, en jouant, semble-t-il, sur le registre de l'animation/mise en sommeil. Qu'en pense-tu ?

— C'est toi et Primo qui êtes les spécialistes des machines, moi je ne suis qu'un médecin. Mais je ne trouve rien à dire contre. Allons-y comme ça pour l'instant. »

Hector me redonna la feuille sur laquelle étaient dessinés les trois signes, et entreprit de ranger son sac. « Temps d'aller se coucher, non ?

— Oui, je suis complètement calciné... Qu'est-ce qu'on fait, on l'emporte ?

— Il y a des endroits où on aura du mal à passer. Il faudrait désobstruer. Un autre jour, d'accord ? En attendant, on va l'enterrer dans un coin calme. »

Il retourna à son sac. Je rangeais mes affaires, pas satisfait. Qui sait si les galeries n'allaient pas s'affaïsser ? Si la pluie qui tombait sans interruption depuis des semaines n'allait pas faire fondre le boyau d'entrée ? Si les vigiles n'allaient pas se mettre à bosser un jour ? Si, si, si... Je mis mon sac sur le dos et m'approchai de la machine. Hector se redressa comme un diable.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? Ne t'approche pas de ce truc, merde !

— Allez, y'a pas de danger...

— Putain si ! »

Hector, qui est un sage, ne chercha pas à me retenir : il partit, s'arrêta deux secondes, se retourna l'air mauvais, et me demanda simplement d'attendre qu'il eût passé le premier fontis pour faire ma connerie. Puisque j'y tenais tant... Sur ce, il décampa. Dans le silence revenu, seul avec mon trac, j'avançai l'index.

OceanofPDF.com

BRUITS

I

Je posai délicatement le doigt sur le bouton annelé. La plaque ne réagit pas. Aussi j'appuyai franchement, comme lorsqu'on appelle un ascenseur... Il ne se passa rien...

Il ne se passa rien durant un minuscule fragment de temps qui fila dans le passé sans laisser de traces notables. C'est bien triste parce que cette petite seconde anodine et bête serait – mais je ne pouvais absolument pas le savoir – la toute dernière de ma vie ordinaire. Puis la machine, dans un claquement assourdissant qui me fit bondir, changea de forme et me dégringola sur les tibias tandis que les plafonds, secoués par le boucan, lâchaient des gravillons.

Tout ramolli de pétoche et les oreilles sifflantes, je mis bien deux minutes à trouver le courage de ramasser la chose. Celle-ci avait pris la taille d'un sac à main. Il y avait même une poignée. Les deux autres boutons avaient disparu. Quant à la prévision d'Hector concernant les anneaux, elle s'avérait juste : le pictogramme du bouton central dessinait maintenant des ondes centrifuges, à l'inverse de tout à l'heure. *Agrandir !*

Encore effrayé, et désireux de fuir cet endroit qui se remettait à grincer, je partis en cavaland à la poursuite d'Hector pour lui montrer ces nouveaux prodiges. Je dérapais dans les éboulis, en prenant garde toutefois de ne pas toucher les parois avec mon appareil, de peur de le voir changer de forme à nouveau, suite à un heurt mal placé, et produire encore une fois cet abominable coup de pétard que je redoutais par-dessus tout. Hector où es-tu, bon sang ? Attends-moi ! Quelle nuit !

Il n'était pas dans le tunnel. Je courus sur les collines de pierrailles jusqu'au carrefour de la haveuse, un croisement où rouillait tranquillement un engin compliqué, plein de tubes, de tuyaux, de pattes, avec un museau crocodilien en forme de tronçonneuse, armé de choses qui ressemblaient à des trépan : une évolution locale et vaguement ratée de l'ancien « mineur-

continu », qui datait des années 1960. On avait fait d'assez bonnes photos à cet endroit, en projetant des ombres fantastiques sur les parois, grâce à cette machine qui tenait à la fois du sous-marin et de l'insecte. Quelques années auparavant, j'avais eu l'occasion de visiter un chantier souterrain, et les engins que j'y avais rencontrés montraient les mêmes difformités, les mêmes espèces de complications : des chimères rugissantes qui se mouvaient comme de lents homards au milieu de la poussière, de la fumée et des lasers de pointage, dans un vacarme qui vous secouait les poumons.

o0o

Comme je m'engageais dans la galerie qui menait aux terriers de sortie, je vis au loin mon camarade, silhouette noire découpée sur un fond de paroi illuminée ; il avait dû poser sa lampe et m'attendait au sommet d'un monticule. Je me mis à marcher calmement vers lui, heureux de ne plus être seul dans ce moment extraordinaire. Je brandis la machine : « Et je ne suis pas mort ! »

Hector se pencha vers la chose que je tenais, et manifesta poliment un peu de surprise de la voir aussi changée, mais le cœur n'y était pas. Comme je m'inquiétais de savoir ce qui le chiffonnait, il me montra le bas de la pente à nos pieds. À cet endroit commençait la partie pénible du retour, celle où les plafonds écrasés par les explosions ne laissaient plus qu'un maigre passage qu'il fallait parcourir en rampant sur les coudes et les genoux, à pousser et tirer les sacs, en faisant surtout bien attention de ne pas frôler les roches brisées qui servaient de toit. Un pur cloaque, encombré d'objets rouillés, de tessons, de caillasses aux arêtes coupantes. Et plus on allait vers la sortie, pire ça devenait. À la fin, il fallait ramper dans une véritable décharge : moteurs de bagnoles, caddies, machines à laver, télévisions, et le tout-venant indéfinissable qui forme le gros de tout dépôt d'ordures clandestin qu'on trouve en quantité aux abords d'une capitale.

Je regardai en bas de la pente l'ouverture du boyau tourmenté dans lequel nous allions nous engager ; un filet d'eau en sortait, qui n'y était pas à notre arrivée. Il alimentait une mare toute neuve dont la profondeur, à ce que j'estimais en regardant les parois que je connaissais bien, excédait sans

effort la hauteur de nos bottes. Hector m'avait attendu pour franchir cet appétissant pédiluve.

« As-tu un sac pour protéger ta trouvaille ? me demanda-t-il.

— J'en ai toujours plein sur moi, en cas de découverte intéressante.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On se déchausse ?

— J'ai pas trop confiance. Je ne veux pas me blesser sur une saloperie. Tant pis, on se remplira les pompes... » Avec ce jus...

J'emballai mon sac à main ludien, et ouvris la marche. « On va se dépêcher de sortir, car j'ai des inquiétudes concernant la solidité des derniers mètres, avec toute cette pluie qui semble encore tomber, là-dehors... Je sais ce que c'est qu'un tunnel d'accès qui se tord sous la poussée des terres. Alors un merdier aussi peu soutenu que celui-ci, je n'ai pas envie d'y traîner. »

Je mis courageusement les pieds dans l'eau immonde et mousseuse. « Amène-toi, elle est bonne, et elle ne dépasse pas les genoux ». Je m'accroupis. « Ahrrr, elle est vraiment infâme ! » Je brassais des trucs flottants.

« C'était sec tout à l'heure ! Lucas, si nous avions encore traînaillé dans la carrière, peut-être qu'on n'aurait pas pu ressortir. Il aurait fallu attendre combien de temps ? Et c'est quoi cette histoire de tunnel qui se tord ?

— Plus tard. Pour l'instant, c'est trop dégueu pour que je parle... »

II

Nous émergeâmes le samedi 1er mai 2052. Vu l'état de nos vêtements, nous ne pouvions que passer inaperçus dans les terrains vagues de la banlieue. On nous confondrait avec la pluie, avec les ordures, avec la boue ; une vraie tenue de combattant urbain. Hagards et moulus, trempés par le méchant crachin de l'aube que poussait une saleté de roquet de vent glacé venu des lointains sinistres de l'est parisien, nous grelottâmes en escaladant les protections du chantier. Nous étions tellement crevés qu'un cosmonaute en sa combinaison aurait été cent fois plus alerte. Je partis d'un fou-rire en nous voyant osciller en haut de la clôture, tous deux incapables de faire

passer une jambe par-dessus les barbelés de frise, et bégayant de fatigue. Deux tas de boue gesticulant au sommet d'un grillage branlant. On dégringola de l'autre côté plus qu'on ne descendit. Des gardiens, pas l'ombre d'un bonnet. On finit par se glisser dans la voiture. Ah le bon, l'excellent, le divin chauffage !

Il était cinq heures et demie, l'heure des pauvres travailleurs, des fêtards et des types en cavale. Je me rappelle notre retour sur Paris, bien dans le ton de cette nuit trempée : un embouteillage infâme sur la A86 dans les deux sens, à la hauteur de la sortie vers la N12, nous coinça dans la brouillasse pendant trois quarts d'heure, à regarder à travers les essuie-glaces une espèce d'éruption volcanique qui bourgeonnait dans le sud-ouest, sans qu'on pût identifier ce qui pouvait bien causer ce phénomène.

Plus tard, l'odeur nous renseigna. C'étaient des entrepôts qui partaient en fumée. C'est la tradition : quand un stock devient invendable, un accident se déclare et les pompiers de la région viennent clignoter autour pendant des heures, reluqués par tous les automobilistes en état de rouler, qui se retrouvent, ô fatalité, coincés sans rémission sur toutes les voies rapides des environs. Et ceci quelle que soit l'heure, notez-le bien ; car pour ce qui est des encombrements de bagnoles, Paris ne débande jamais.

III

Comme les visites de carrières sont souvent clandestines, elles ont lieu presque toujours de nuit, à moins de s'éloigner suffisamment des grandes villes pour échapper à la surveillance ou à la curiosité. Ainsi le Laonnois et le Soissonnais offrent-ils d'agréables sujets de promenades en journée, qui, pour autant qu'il reste prudent, offrent à l'explorateur de grandes moissons, là où Moyen-Âge et Grande Guerre s'entrecroisent sous la terre. On y trouve alors autant de nourriture que dans les plus belles églises, et la compassion y devient le sentiment dominant. Mais, ici comme ailleurs, la bêtise crasseuse peut tout souiller, car ces endroits sont fragiles, et leurs témoignages ne seront jamais réécrits. À la fin, seule la discrétion les sauve.

Je me souviens d'un coteau dans la vallée de l'Aisne, percé d'un souterrain dont le plan en râteau indiquait assez qu'il avait servi de refuge aux habitants lorsque passaient des troupes en armes ; ils venaient s'y accroupir avec la volaille tandis qu'on brûlait leurs maisons. Quelques

siècles plus tard, les Allemands avaient posté près de l'entrée un discret nid de mitrailleuse pour en défendre les abords. La pelouse calcaire, piquetée d'orchidées, y était toujours parsemée de douilles. Dans la ravine qui montait à cet abri, à travers les bois hachés par la vieille guerre, un obus brillait encore au soleil, qu'il fallait enjamber avec précaution.

Ailleurs, une carrière, qui avait servi à l'édification d'abbayes, traversait un promontoire dominant une vallée. Plusieurs régiments s'y étaient succédés. Un piano moisi y trônait au milieu d'impressionnantes collines de bouteilles vides. Sur une paroi éloignée des entrées, un artiste avait recopié au fusain les photographies des fiancées de ses camarades. La mode à Berlin dans ces années-là, sur des visages souriants et confiants.

À une heure de marche vers l'ouest, au plafond d'une galerie, un indigène s'était perdu dans le labyrinthe. Rentré tel jour par tel accès, avec l'idée de couper par les souterrains pour rejoindre sa promise qui vivait de l'autre côté, il n'avait plus retrouvé son chemin. Après avoir épuisé sa lumière, il avait mis à profit les derniers instants du bout de chandelle qui lui restait pour coucher son histoire et recommander son âme sur la pierre du plafond, en un naïf message d'autant plus pathétique qu'il était écrit à moins de dix minutes d'une sortie.

Je pense toutefois qu'il aura eu de grandes chances de s'en tirer. Quand la lumière s'est éteinte, il a dû s'asseoir, désespéré, et rester ainsi immobile tandis que le soleil dehors finissait sa course ou en entamait une nouvelle. C'est alors qu'un phénomène bien utile aura pu se produire. Aux heures crépusculaires, les courants d'air qui circulent dans les galeries s'inversent ou augmentent en intensité. Qui cherche une grotte dans des bois touffus est souvent mis sur la piste par une odeur de roche mouillée, tandis qu'à la fin d'une nuit j'ai souvent retrouvé la sortie d'un dédale en reniflant soudain un air parfumé de végétation, qu'il m'a suffi de suivre pour émerger dans les taillis ; alors, entre les branches, les étoiles saluent votre naissance. En somme, le pire, en carrière, n'est pas toujours certain : une flamme qui danse doucement dans le silence annonce le déplacement de l'air ; une odeur peut vous sauver ; signes discrets qui attendent que votre panique s'essouffle pour vous proposer une tentative. Bien souvent, il suffit juste d'être calme et un petit peu méthodique.

Après une journée pénible que je passais à tenter de dormir, le téléphone, cette invention du diable, me rappela au monde. C'était Hector, très vaseux lui aussi, qui se proposait de venir voir la chose que j'avais rapportée. Le soir tombait ; de la ville toujours en rumeur montait l'habituel concert de sirènes. C'était l'heure des embouteillages et des premiers délits. Je décongelaï une pizza et dressai la table. La pluie tambourinait sur le rebord de la fenêtre.

IV

Posée au milieu du tapis, la commande – je l'appelais ainsi maintenant – ne prenait pas plus de place qu'un 33 tours de l'ancien temps. On reconnaissait le clavier, dont il ne restait que le bouton du haut. L'effleurant du doigt, Hector convint que les anneaux pulsaient sur le mode centrifuge, du cœur vers la périphérie, à l'inverse de ce qu'ils avaient fait dans la carrière. Un petit capot venait coulisser par-dessus, protégeant le bouton d'une activation intempestive. L'anneau laiteux était présent, bien que de taille réduite.

Le boîtier lui-même avait changé de forme, il était plus arrondi. Enfin, un tore encerclait l'objet, ce qui permettait de le prendre et de le transporter avec facilité. Le dessin général n'était pas fabuleux ; cette commande aurait difficilement passé pour un produit récent. Quant à l'aspect nacré blanchâtre de l'ensemble, il lui conférait un petit air osseux qui n'était pas fait pour nous mettre à l'aise. Nous nous demandions bien à quoi avaient bien pu ressembler ses concepteurs.

Bien que je l'eusse retourné dans tous les sens, je n'avais pas découvert de prise qui eût permis de connecter l'appareil à un réseau ou à une sortie d'énergie. Force était d'admettre qu'il tirait son jus d'un mécanisme interne, relié à une source inépuisable ou, pour le moins, d'une respectable longévité.

Avec mon accord, Hector appuya sur la touche. L'engin grossit et changea de forme dans un bruit à faire rugir les voisins, et reprit son ancienne apparence. C'était vraiment étonnant. Ce truc inventait de la matière avec une facilité déconcertante. Je rappuyai sur la touche, qui

maintenant affichait une invite de réduction, et l'objet reprit sa forme arrondie de sac à main, tout en faisant trembler les vitres avec son ahurissant boucan.

Hector se leva et se versa un fond de bière. « Avec un tel système, dit-il, on pourrait faire tenir tous les bagages d'un car de touristes dans la boîte à gants. Ceci dit, bonjour le raffut ! J'aimerais bien savoir s'il y a un changement de poids ; tu as sans doute une balance dans ta salle de bains ?

— Je vais la chercher. »

Je me levai et sortis de la pièce. Je dénichai l'instrument sous une pile de linge, et revins le poser sur le tapis. Hector transféra l'objet sur le plateau : « Six kilos et demi » lut-il. Il déposa la chose à côté de lui, la fit grossir, et la reposa debout sur sa tranche, en équilibre précaire sur la balance. « Douze et demi ».

« La grosse pèse plus que la petite, constatai-je finement.

— Elle va chercher de la matière Dieu sait où. C'est étonnant, tout de même !

— Si on savait seulement à quoi ça sert...

— Prochaine étape, Lucas : essais en extérieur des autres boutons. Il faudrait un hangar. Tu m'as parlé, je crois, de cousins en Bretagne ?

— Mon frère. Un coin tout ce qu'il y a de plus discret. C'est une bonne idée ! »

33-tours : Support de stockage audio analogique.[\[retour\]](#)

OceanofPDF.com

STRATOSPHERE

Et voici, pauvres victimes, un cours de physique. Ah misère ! Mais il ne durera pas, rassurez-vous. Et puis, il faut bien se cultiver le cerveau, de temps à autre, sinon Dieu sait ce qu'il deviendrait, ce pauvre champignon blême qui ballote dans votre caboche. Du cervelas, peut-être ! Nourri aux pubs, aromatisé au spam, gavé, horreur suprême, de jeux télévisés ! Vous n'avez pas honte ?

Allez, prenons place sur les gradins. Derrière une paillasse encombrée de verroterie scintillante, sur une estrade en chêne toute rabotée par le piétinement de milliers d'enseignants, s'avance, l'air jovial, l'orateur... Avez-vous remarqué comme certains professeurs de physique-chimie, alors qu'ils ont pourtant largement passé l'âge de faire des farces, conservent souvent sur leur visage et dans le feu de leurs expressions, une allure de potache ? On les sent capables de s'exciter comme des cancre devant un récipient dans lequel mijoterait un truc vaguement puant, que tout le monde espère d'humeur capricieuse ; car là où il n'y a pas de surprise, où est le plaisir ?

Le voici qui commence, le sourire aux lèvres, avec dans les yeux l'étincelle de celui qui a découvert des merveilles.

1) quelques notions de base

Les atomes d'oxygène sont fabriqués par fusion de l'hélium et du carbone dans les couches extérieures des étoiles ; dispersés dans l'espace à l'occasion des supernovæ, ils sont capturés par les objets à forte gravité, comme les amas gazeux pré-stellaires, ou leurs enfants, soleils et planètes. Toute matière brute nous vient des étoiles.

Par contre, la Terre offre cette particularité rare d'être une pépinière de molécules complexes. Les interactions chimiques y sont innombrables. Par exemple, il y fait suffisamment tiède pour permettre la création de l'eau.

Dans la stratosphère, H_2O est cassée par les rayonnements ultra-violets. Les atomes isolés par la brisure se recombinent pour former de nouveaux

composants intéressants, comme la molécule de dihydrogène H_2 , ou celle de dioxygène O_2 . Cette dernière, plus lente que sa sœur, reste piégée par la gravité, tandis que l'autre s'échappe ; la Terre perd de l'hydrogène.

Le dioxygène peut encore être produit par la décomposition du gaz carbonique CO_2 grâce à l'action du vivant : cyanobactéries des premiers océans, forêts du Tertiaire, zooxanthelles et dinoflagellés de nos mers actuelles. C'est pourquoi, en parlant des ressources végétales de la planète, on les qualifie souvent de puits de carbone, puisqu'elles fixent le carbone des émissions naturelles et industrielles. On pourrait aussi les qualifier de sources d'oxygène, puisqu'elles en rejettent à l'occasion.

Néanmoins, comme les végétaux terrestres ont une activité qui consomme aujourd'hui presque autant d' O_2 qu'elle en produit, les seules véritables sources d'oxygène ne sont pas à rechercher sur les continents mais bien dans la mer. Nous respirons grâce à la photosynthèse du plancton végétal.

Vers l'an 2000, O_2 représentait 23% de la masse de l'atmosphère terrestre, un chiffre qui n'avait quasiment plus varié depuis qu'un équilibre avait surgi entre production et consommation ; par exemple depuis que les minéraux ferreux, par suite de leur saturation en oxyde de fer, étaient devenus incapables de piéger de nouveaux atomes d'oxygène, tandis que des animaux apprenaient à s'en servir en symbiose avec les plantes productrices.

Quand un système hypercomplexe, formé d'éléments ayant des stratégies divergentes, réussit à se stabiliser à la satisfaction de tous, ce miracle porte un nom : on parle d'homéostasie. Surtout ne touchez plus à rien ! Chacun des sous-ensembles peut toutefois évoluer et s'exprimer à l'intérieur de certaines limites ; mais si l'un d'eux en sort, soit par force, soit par accident ou même par bêtise pure, et s'il prend l'habitude de camper au-dehors, c'est tout l'édifice qui commence à s'effondrer. La géologie nous apprend que la catastrophe est alors brusque, rapide et irréversible.

2) des courants d'air, et de ce qu'ils véhiculent

Les échanges entre troposphère et stratosphère sont assez minces. Pour simplifier, disons que l'air terrestre se mélangera à celui de la stratosphère à la faveur des turbulences créées près de l'équateur par les ascendances

d'air chaud qui s'y manifestent ; et l'air stratosphérique franchira la frontière dans l'autre sens, lorsque, refroidi près des pôles, il tombera sous son poids dans les couches sous-jacentes qui, malgré les apparences, sont un peu plus tièdes.

Comme cette circulation va des tropiques aux pôles, les échanges entre hémisphères sont pratiquement inexistantes, et la stratosphère reste un milieu assez stable, coupé en deux au niveau de l'équateur, et dans lequel toute perturbation importante mettra longtemps à se résorber. C'est ainsi qu'après une grosse éruption volcanique dont les nuages auront percé la troposphère, les cendres se diffusant là-haut ne redescendront que lentement, offrant pendant un à deux ans de spectaculaires levers et couchers de soleil.

Justement, à l'époque où Lucas découvrait la machine dans la carrière, la péninsule du Kamtchatka, en Sibérie orientale, connut une des plus belles éruptions de son histoire, pourtant assez féconde en événements fumants : Klyuchevskaya Sopka, 4700 mètres, perle de la péninsule, le volcan qui tient toujours parole – c'est un grand bavard – avait de nouveau pulvérisé tous ses records. La montagne superbe avait projeté, entre le 26 et le 30 avril, date de l'expédition souterraine, un paquet de cendres long de 740 milles dont le trajet avait, comme c'est l'usage, fermé la plupart des routes aériennes du Pacifique nord-est.

Aucune compagnie ne prendrait en effet le risque de voir les réacteurs de ses longs-courriers endommagés par la traversée d'un tel nuage, dont la largeur atteignait en fin de course les 380 milles : il aurait suffi de quelques dizaines de minutes de vol dans ce tourbillon anthracite pour obtenir d'intéressantes avaries dans les turbines, telles que la fusion des cendres dans les chambres de combustion, quelques concrétions de verre ici ou là, et une intense érosion des pales. De quoi arrêter l'un après l'autre tous les réacteurs d'un avion, et le transformer, d'un bel ange brillant, en un grisâtre fer à repasser pas trop manœuvrable. Ne pas oublier non plus les dommages causés par les poussières à l'intérieur du fuselage, car, après s'être insinuées au travers des filtres, elles viennent s'entasser dans les pires endroits : instruments de navigation, organes de contrôle, sondes diverses, narines, sinus, poumons.

L'éruption du Klyuchevskoy avait un précédent, immortalisé par les photographes de la mission STS068, navette Endeavour, aux alentours du 30 septembre 1994. On racontait alors que ç'avait été sa plus grosse colère des quarante dernières années. Un demi-siècle plus tard, le volcan nous remettait le couvert de la plus belle manière.

Or, certains des gaz émis par la montagne eurent, dans les années suivantes, une influence déterminante sur la suite des événements. D'ailleurs, il se trouva des gens pour insinuer que la fin du monde serait en grande partie imputable aux volcans, bien plus qu'aux abus des industriels, les pauvres.

3) soleil d'altitude :

Le rayonnement ultraviolet, très énergétique, détruit les liaisons chimiques entre les atomes. Il casse les molécules. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est l'ennemi de toute vie constituée.

Les photons de l'ultra-violet sont répartis en trois catégories, qui sont différenciées en fonction de leur longueur d'onde, c'est-à-dire, en pratique, de la possibilité qu'ont les photons de se trouver en un endroit. En effet, une longueur d'onde s'apparente, par certains côtés, à une probabilité : plus la vitesse est élevée, plus la longueur d'onde est courte ; plus grande est alors la probabilité d'exister à un certain endroit, et donc d'y casser quelque chose.

Les UV de la série A sont les moins énergétiques, avec une longueur d'onde comprise entre 400 et 320nm. Ils franchissent l'atmosphère sans grandes pertes, puisque 95 à 98% arrivent jusqu'au sol. Culturellement, ils ont eu un effet esthétique jugé bénéfique par les occidentaux du XX^e siècle, tandis que le reste du monde s'en méfiait ou s'en désintéressait.

En fait, les UV A modifient l'ADN des cellules, détériorent les lipides et les protéines. La peau vieillit plus vite. Mais on est bronzé.

Les UV de la série B ont une longueur d'onde comprise entre 320 et 280nm. L'ozone stratosphérique les stoppe à 95-98%, et c'est une bonne chose puisqu'ils endommagent eux aussi l'ADN des cellules, filent des cancers, des rides et des coups de soleil. Ceci dit, chacun sait qu'une petite exposition quotidienne de quinze minutes aux UV B n'est pas si mauvaise,

car ce sont eux qui participent à la synthèse du calciférol, un nom pénible pour dire vitamine D, laquelle régule le métabolisme et la concentration sanguine du calcium, sans lequel il n'y aurait pas d'os qui tînt.

Enfin, voici les terribles ultraviolets de la série C, qui sont les plus énergétiques. Leur longueur d'onde est courte, comprise entre 280 et 100nm. Ce sont les plus dangereux, mais l'ozone les stoppe à 99%. Tant mieux, car leurs ravages sont encore plus profonds que ceux des UV B, et ils ne servent qu'à faire le mal.

Voici comment procède la stratosphère pour filtrer tous ces rayons : la liaison entre les atomes d'oxygène de la molécule O_2 est si solide que seuls les ultra-violets les plus énergétiques peuvent la briser : les fameux C, qui meurent dans le choc, et c'est tant mieux pour nous. Les atomes d'oxygène ainsi dispersés se recombinaient au hasard, soit à nouveau en dioxygène O_2 , soit en ozone O_3 . Dans ce dernier assemblage, les liaisons inter-atomiques sont moins solides, et des ultraviolets B suffisent à les briser. Les atomes de l'ozone bombardé se recombinaient eux aussi, au hasard des rencontres, soit en O_2 , soit de nouveau en O_3 .

Ces processus réversibles sont appelés les réactions de Chapman, du nom de leur découvreur. Le cycle établit ainsi qu'avec trois O_2 , on fait deux O_3 , et vice-versa. Un bel équilibre, qui marche tant que l'on ne détruit ni l'ozone, ni les sources d'oxygène.

Ainsi disparaissent les photons ultra-violets, dans des proportions telles que la vie sur Terre, si fragile, est maintenue possible.

OceanofPDF.com

PARASOL

I

J'allais en juillet passer trois semaines dans le nord de Rennes, où mon frère avait une maison en bordure d'un bois, avec quelques dépendances dont une en particulier me semblait fort adaptée à l'expérience que j'avais en vue : elle était la plus éloignée du chemin, et tellement envahie de végétation qu'aucun passant ne pouvait imaginer son existence.

Le frelot partait en vacances dans le Jura, et me laissait son domaine à garder : pas de problème, comme vous l'imaginez. Hector n'ayant pu se libérer pour me rejoindre, je m'étais retrouvé seul dans cette campagne, avec la machine glissée dans un sac de sport, attendant mon bon vouloir.

Je n'étais pas spécialement pressé de m'y mettre. D'abord j'avais un travail à finir, et puis la forêt derrière la maison, à cheval sur un plissement qui dominait le bocage, offrait d'agréables promenades sous l'abri des arbres, tandis qu'au nord la plaine écrasée de soleil jaunissait à perte de vue. J'y apportais mon ordinateur et travaillais, au frais sous les grands pins, le dos contre les arêtes de granit, enchanté par le bruissement chamarré des oiseaux qui venaient de loin se réfugier dans l'ombre verte.

Ce fut le 10 juillet, alors que j'avais terminé de rédiger mes dossiers et que je commençais à regarder vers le sac de sport, qu'eut lieu la première attaque. Si elle ne passa pas inaperçue, et loin de là, ses implications concernant notre futur biologique ne furent pas mentionnées. Peut-être même que personne ne s'en avisa. Le Soleil amorçait une nouvelle phase éruptive.

Le Soleil, cette petite chose. Une plume : 300.000 masses terrestres. Son enveloppe brûle à chaque instant 564 millions de tonnes d'hydrogène, produisant ainsi 560 millions de tonnes d'hélium, et libérant la différence de masse sous une forme essentiellement lumineuse. L'énergie solaire, ce n'est pas tout à fait rien.

Le cœur, quinze millions de degrés, tourne sur lui même en vingt-six jours terrestres. Il semble n'être parcouru par aucun courant, contrairement à la couche suivante, nommée zone convective en raison des tourbillons qu'on y observe. Celle-ci a une vitesse de rotation qui varie en fonction de la latitude : les pôles font un tour en trente-trois jours, tandis qu'à l'équateur il n'en faut que vingt-cinq. Voilà de quoi créer des frottements, qui génèrent un énorme champ magnétique dont les boucles, en venant à crever en surface plus ou moins tous les onze ans, forment ces taches plus sombres que le reste, découvertes par Galilée et par Fabricius père & fils.

Elles sont plus sombres car elles sont plus froides. En effet, à chaque boucle, le champ s'inverse ; la matière s'y met alors en attente. Le soleil change ainsi de polarité tous les onze ans en moyenne. La Terre aussi, mais, grâce lui en soient rendues, elle ne l'a pas fait récemment, sinon il n'y aurait peut-être pas eu d'humanité pour en parler.

De fait, lorsqu'une tache solaire apparaît, toute l'énergie magnétique stockée dans la boucle fuit par cette déchirure. C'est l'éruption, courte et violente, qui libère d'énormes quantités de protons à haute vitesse, de photons X et UV, tandis que la couronne solaire, bousculée, perd elle aussi de la matière.

Les planètes prennent ces vagues de plein fouet. Notre magnétosphère les dévie en grande partie, mais un astronaute, en mission à l'extérieur de son engin sur une orbite élevée, n'y survivrait pas longtemps, surtout à cause des protons. À ces moments-là, mieux vaut être à l'abri dans les habitacles. Un cratère en éruption est nettement moins dangereux pour des vulcanologues qui l'observent.

o0o

La première explosion eut lieu tôt le matin. L'observatoire de Meudon près de Paris, et celui du Teide aux Canaries, qui guettaient depuis quelque temps la reprise d'activité de l'étoile, enregistrèrent vers 9h15 TU une intense émission de photons X et UV, immédiatement suivie par l'apparition, sur l'une des taches nous regardant, d'un ourlet brillant.

Une éruption débute en effet toujours par des jets de photons dans les gammes de l'invisible, avant de projeter de la lumière normale, c'est-à-dire de celle qui éclaire. Huit minutes après l'explosion, la première vague s'abattit sur la Terre. Le cri UV qui pénétra dans l'atmosphère au-dessus de l'Atlantique fut presque entièrement détruit par l'épaisseur de molécules qu'il rencontra sur sa trajectoire. Mais à trois heures trente de là en allant vers l'est, dans le ciel de la Caspienne, du Kazakhstan, de la Somalie à l'Afghanistan, il arriva avec une incidence quasi perpendiculaire au plan de l'horizon local, et frappa la couche d'ozone avec une intensité maximale.

Cinquante minutes plus tard, une autre tache entraînait en éruption, et balançait sa sauce au-dessus de la Mer Noire et de l'Éthiopie. Deux heures trente de plus, et une troisième éruption frappait la mer d'Alboran, le Maroc et toute l'Afrique occidentale. Enfin, vers 16h30, le Québec était bombardé. Mais la fourmilière humaine avait commencé à s'agiter bien auparavant.

À 9h50 TU, les premiers satellites de télécommunications étaient entrés en mode SAFE pour protéger leurs délicats circuits, que la vague de protons issue de la première éruption risquait d'endommager. Quarante années d'expérience avaient appris aux sociétés qui exploitaient ces engins à les mettre en veille lors des éruptions, sous peine de les voir subir de graves avaries. Néanmoins, au cours de cette journée chargée, au moins une vingtaine de satellites furent temporairement hors service.

Plus grave, le lointain descendant de la machine SOHO installée au point de Lagrange L1, à 1.5 millions de kilomètres de la Terre, perdit dans l'affaire son contrôle de pointage, comme son ancêtre jadis. Attendu que cette famille d'engins est chargée d'observer le Soleil, la panne du 10 juillet ne fut pas du tout appréciée ; se fermait là une précieuse source d'informations.

Certaines procédures avaient pourtant été revues après le premier incident, et avaient fait leurs preuves depuis. Autant dire que quelques personnes furent horriblement vexées de cette trahison manifeste.

Vers midi commencèrent d'autres ennuis. La thermosphère, sous la tempête de protons, commença à chauffer, comme le fait tout bouclier sur lequel on tape ; d'où son nom : thermosphère. Les molécules, en augmentant de taille, rendirent l'environnement légèrement plus visqueux, ce qui eut pour effet de freiner les satellites qui le traversaient en orbite basse. Certaines machines tombèrent ainsi de plusieurs kilomètres avant d'être reprises en main par les équipes au sol. Tout ceci échappa d'abord à la presse. Il y a des batailles qui n'engagent que de rares personnes, et dont les enjeux sont pourtant loin d'être négligeables ; cependant, peu de monde en est averti. Le saurait-on qu'on s'en désintéresserait rapidement. Pas assez de sang, pas assez de tripes.

Plus pittoresque, et ça me concerne : à cette heure-là précisément, la Bretagne était sous le feu. Je n'étais au courant de rien comme il se doit, et je paressais sur une serviette de plage au milieu du jardin, à bouquiner un truc idiot, cependant que de plus en plus d'UV traversaient sans effort une couche d'ozone complètement débordée, pour venir s'écraser, entre autres places de choix, sur mon dos pâlichon.

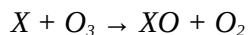
Lorsque vers 12h30 je rentrai me mettre à l'ombre et allumai la radio, personne ne parlait encore de ce qui se passait dans le ciel. Il fallut attendre le flash-info de 14h00 pour avoir les premières nouvelles, toutes d'apparence anodine. Dans l'intervalle, j'avais compris mon malheur : la crème solaire dont je m'étais enduit n'avait pas duré longtemps face à ce bombardement serré, et ma peau commençait à chauffer de manière prometteuse.

Je me jurai, et ce n'était pas la première fois, que je ne m'exposerais plus jamais pour de fichues histoires de vitamines D. Une jeunesse passée tout nu au bord de la Méditerranée avait bousillé mon capital-soleil, et je commençais à tenir à mon épiderme.

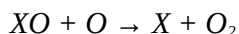
II

C'est dans les années 1970 qu'un groupe de scientifiques du British Antarctic Survey basé à Halley Bay découvrit le fameux trou dans la stratosphère. Les mesures misérables relevées à l'époque furent d'abord mises sur le compte d'un défaut d'instrumentation. Des études ultérieures montrèrent évidemment qu'il n'en était rien, et les coupables furent bientôt

désignés : les atomes de brome et de chlore qui, quand ils rencontrent une molécule d'ozone, la décomposent selon la célèbre formule :



Où X est généralement NO, Cl ou Br. C'était déjà grave, mais ce le fut encore plus quand on s'aperçut que :



C'est-à-dire que X , non content de bousiller les molécules O_3 , ressortait indemne de l'opération, les plumes sèches et les braies nettes. Il suffisait au couple XO de croiser le chemin d'un atome d'oxygène isolé, éjecté par exemple d'une molécule après un impact d'UV, pour que X lui collât son O avant de s'échapper, prêt à nuire de nouveau...

Or, ce X s'accumulait en quantités toujours plus grandes. Il était issu de composés soit chlorés, soit bromés, fruits de l'industrie chimique ; il pouvait aussi provenir des oxydes d'azote, résultats de toutes sortes de processus de combustion, dont ceux des avions de ligne, qui frôlent, comme par un fait-exprès, la stratosphère.

o0o

Depuis 1970, date de la découverte, jusqu'à la signature des accords de Montréal en 1987, la concentration d'ozone stratosphérique au-dessus de l'Antarctique avait baissé d'un tiers. Et la pente allait en s'accroissant. Malgré les efforts entrepris et les amendements de plus en plus contraignants qui furent votés dans les années suivantes, il devint bientôt clair que le pire restait à venir. L'ozone allait dégringoler jusqu'en 2020, et se refaire, peut-être, une santé ensuite. Puis l'on constata que le trou au-dessus de l'Arctique allait lui aussi en s'agrandissant, et que la mince couche étalée d'un tropique à l'autre était elle aussi en dramatique régression. Les pôles, avec leurs conditions particulières qui favorisaient l'apparition de ces méchantes molécules X , n'étaient plus les seuls endroits où O_3 mourait sans être remplacé. D'autres phénomènes entraient en jeu, plus mystérieux. Enfin, aux moyennes latitudes de l'hémisphère nord, fortement industrialisées, on découvrit là aussi une baisse continue de la protection.

Non seulement le parapluie était troué, mais il s'effilochait.

OceanofPDF.com

TESTER LE PRIMATE

I

Je ne trouvais pas le sommeil. Le dos me cuisait trop. Qui ne dort pas crève de faim : je finis par me lever, enfilai un haut de pyjama et passai à la cuisine. J'avalai un fruit, un bout de jambon avec du café, et entrepris enfin de faire ce pour quoi j'étais venu dans ce lointain pays : je pris le sac de sport contenant la machine, attrapai une lampe et sortis dans le jardin.

De la brume flottait dans les creux. Elle étendait son tapis blanc jusqu'à hauteur des genoux, enlevant ses roues à ma voiture, qui en ouvrait des yeux étonnés.

Il y eut un petit bruit mouillé sur ma gauche. C'était le chat du voisin, une bête sans scrupules qui partageait mes repas et squattait ma veste pour y faire la sieste. Il sortit d'un buisson et vint à ma rencontre. Ce faisant, il disparut presque entièrement dans la purée ; je ne vis plus que sa queue qui fendait l'onde, comme un périscope, en direction de mes jambes. On se frotta un peu, on gratouilla un menton, puis nous allâmes de concert visiter cette merveilleuse grange certainement pleine de mulots.

J'ouvris la porte envahie de liserons. Le chat me fila entre les jambes et disparut à l'intérieur. Je le suivis. Le toit effondré laissait voir les étoiles, avec la Lune. Sur l'aire dégagée par mes soins les jours précédents, je déposai la machine, dos au sol. Le chat vint la renifler. Je l'écartai doucement tandis que j'appuyai sur le bouton d'agrandissement. Le phénomène, bien que bruyant, ne sembla pas surprendre l'animal, qui s'allongea sur le flanc et prit un air blasé. J'ignorai ses grimaces, respirai un grand coup... et un chien réveillé aboya au loin. Zut ! Je n'avais pas prévu ça, citadin que je suis : la cambrousse est pleine de clebs.

Tant pis. J'appuyai sur le bouton de droite, celui de la floraison, et là, mes amis, je ne fus pas déçu... Effet immédiat ! Surgis du néant dans un craquement de tonnerre, se dressèrent deux blocs élancés, d'à peu près trois mètres de haut, qui s'enracinèrent dans le sol de la grange, comme deux

vieux gros menhirs extraterrestres, tandis que la plate-forme de commande disparaissait purement et simplement. Hurlements frénétiques de deux nouveaux chiens au loin, additionnés des irritants jappements d'un roquet en vacances.

Le chat, cette fois-ci, n'avait pas attendu la fin de la transformation pour décamper. Dès que les menhirs avaient commencé à gicler, il avait bondi au diable. Moi, j'avais trébuché en arrière contre la porte entr'ouverte, qui m'avait lâchement abandonné à mon sort en me ne retenant pas.

Un type en pyjama, projeté hors d'une bâtisse en ruine avec toute l'élégance d'un sac de patates, bascule dans la brume traîtresse qui cache ronces et caillasses. Pendant un instant, on ne voit plus que ses jambes en l'air, chaussées de pantoufles. Puis monte un hululement de sirène d'incendie, quand le dos ensoleillé rencontre la Terre et ses reliefs. Trois chiens supplémentaires saluent comme ils se doit ma prestation sonore, puis quatre, puis cinq. J'ai réveillé tout le patelin.

Cependant, un nouveau bruit enflait dans la grange, comme si cela ne suffisait pas. Un camion semblait vouloir s'y mettre en marche, crachant, toussant, cacochyme. Pendant un instant, je me suis demandé si je n'allais pas me faire rouler dessus par une antiquité furieuse. Au loin hurlaient les meutes.

II

Orages magnétiques drapés d'aurores boréales, perturbations radio, coupures de courant en Norvège, en Alaska, en Sibérie ; pendant que je faisais des galipettes dans les graviers, le pôle nord ne s'ennuyait pas. Il était cinq heures du matin et le ciel se bordait à l'est d'une symphonie flamboyante, résultat des explosions récentes du Klyuchevskoy.

Quelques jours plus tôt, une seconde éruption avait embrasé l'horizon de Rabaul, en Nouvelle-Bretagne, et recouvert la ville de cendres. Les habitants, qui en avaient l'habitude, reconstruisaient régulièrement certains quartiers. Les images sur le Net montraient les éternels cocotiers ployant sous la charge, les terres ensevelies dans les particules, la rade recouverte d'une croûte anthracite, et, au milieu de tout ça, les citadins en habits colorés, à l'abri sous des parapluies. Un ferry mélancolique tirait sur sa

chaîne au milieu de la grisaille, sur un fond boursouflé de nuages noirs. Toute la vie économique, figée, attendait la fin du phénomène.

Ce petit matin dans le jardin, la brume basse me rappelait les cendres de Rabaul. Les chiens ne voulaient pas se calmer, et, pour parachever cette nuit calamiteuse, l'abominable coq des Laleu entonna son chant territorial de l'autre côté de la haie. Je rentrai dans la grange, le dos irradiant de douleurs. Alors, et cette machine, qu'avait-elle à raconter ?

Les éructations asthmatiques s'étaient calmées avant même que je me fusse remis debout. Pas excessivement rassuré, je glissai un œil prudent par la porte... Tout avait l'air, je ne vais pas dire normal car il y avait tout de même deux menhirs bourdonnants là-dedans, mais en tout cas plus rien ne bougeait. Allons-y, puisqu'on est là pour ça.

Les deux objets s'étaient plantés de travers, dessinant un grand V dans la grange. Ils semblaient faits d'un albâtre gris-jaune marbré de veines rouges.

Quelqu'un les avait gravés de toutes sortes de caractères. Je ne reconnaissais aucun motif ; c'étaient peut-être des idéogrammes, épurés par des millénaires de raffinement stylistique, ou bien peut-être un alphabet, formé de lettres dont chacune n'a qu'une seule valeur. Ou pourquoi pas des hiéroglyphes ?

Sur le menhir de droite, je découvris une vieille connaissance : le bouton avec le motif en œuf, qui devait servir à remballer tout le dispositif. Mais je n'allais pas l'essayer, celui-là ; j'en avais ma claque, des boucans divers.

Enfin, déployé entre les deux pierres, flottait un cerceau roussâtre. Un mince voile argenté, aux reflets de mercure, était tendu à l'intérieur du tore, comme du savon dont on va faire une bulle en soufflant. Il ondulait doucement dans la brise légère qui se levait avec l'aurore. Je fermai la porte pour ne pas compliquer les choses avec les courants d'air, et trouvai un bâton, dont je promenai le bout sur le voile, y dessinant un étonnant sillage d'étincelles silencieuses, comme les éclats du plancton dans la nuit marine. Immédiatement, un hoquet sourd et mécanique s'échappa du totem de droite ; je bondis en arrière, angoissé à l'idée d'avoir fait une bêtise... Mais le monstre n'émit rien d'autre qu'un dernier grognement, et se tut pour de bon. Je reposai le bâton sur le film, prêt à fuir... il ne se passa rien ; bien !

Autre essai ; il me faudrait un gant de jardinier. Où donc, bon sang, pourrais-je trouver ceci ? Ai-je vu une cabane à outils quelque part ? Je retournai fouiller dans la cuisine, sûr au moins de tomber sur des gants de ménage. J'avais dans l'idée d'effleurer ce film liquide avec une extrémité vivante, imaginant que l'appareil pourrait bien y réagir, comme sa forme précédente qui s'était activée au contact de la peau. Ceci dit, toucher la chose à main nue ne me semblait pas très prudent pour l'instant. D'où l'astucieuse et contradictoire idée de mettre des gants, qui pourtant sont bien morts. Ne cherchez pas à comprendre.

Bon, me direz-vous : s'il doit te foudroyer, ce ne sera pas du latex qui te sauvera ! Certes, mais pour des courants de plus faible intensité, allez savoir. J'avais été suffisamment cuit comme ça, restons prudent.

Je trouvais des gants, qui, bien entendu, ne m'allèrent pas. J'enfilai tant bien que mal l'index droit dans un doigt de caoutchouc, et retournai, glorieusement équipé, auprès de la machine. J'attrapai une cigarette en chemin.

Revenu dans la grange, je suis resté longtemps immobile, planté comme un idiot devant l'écran huileux, avec mon gant de cuisine qui pendouillait à l'index... Ô mon Dieu pourquoi suis-je venu faire le couillon tout seul ici ? J'ai regretté de ne pas être resté couché ; j'ai regretté d'avoir pris un coup de soleil, d'être venu en Bretagne ; j'ai regretté d'avoir extrait la machine de son tombeau. Finalement, j'ai amèrement regretté d'aimer les carrières souterraines. Je risquais de mourir bêtement, ou d'être aspiré Dieu sait où... Tous les films d'horreur que j'avais ingurgités dans ma jeunesse me racontaient que je faisais là un joli crétin, bien naïf comme il se doit, c'est-à-dire une excellente victime...

« Tu n'auras que ce que tu mérites ! » pensais-je en avançant le doigt.

Et alors ? Et alors ? Que se passa-t-il ?

Pause ! Finissons d'abord cette cigarette. Ce qui va se passer appartiendra sans aucun doute à l'histoire, sachons donc le savourer. Je reculai, satisfait de ce contretemps.

Les meilleures choses ont une fin, nous dit le bon sens populaire, qui n'hésite jamais devant une évidence et nous l'assène toujours comme si c'était là une grande découverte. Ainsi, une cigarette, qu'on la fume ou pas, se consume lorsqu'on l'allume, eh oui. Arriva le moment où la mienne ne fut plus qu'un mégot. Je me retrouvai devant l'écran, sans plus aucun prétexte pour n'y pas toucher.

Réfléchissons... Je dessinai une ligne. Les étincelles s'échappèrent dans le sillage de mon doigt, en formant de petites ondes circulaires comme lorsqu'on jette une poignée de cailloux dans l'eau. Elles s'estompèrent peu à peu, et l'écran redevint vierge. Alors je dessinai un X, en prenant soin de faire les quatre branches d'égale longueur ; un motif pas trop aléatoire, contrairement à la ligne plus ou moins droite de mon premier essai, qui aurait pu être le fait, par exemple, d'une branche secouée par le vent. À cet instant, je cherchais à dessiner quelque chose d'intentionnel, qui fût le moins naturel possible.

Gagné ! Les étincelles s'éloignèrent de ma trace, hésitèrent en grouillant doucement mais sans plus s'estomper, puis elles se rassemblèrent pour former un nouvel X, un X réglementaire, raide comme la justice, précis et sans frivolités.

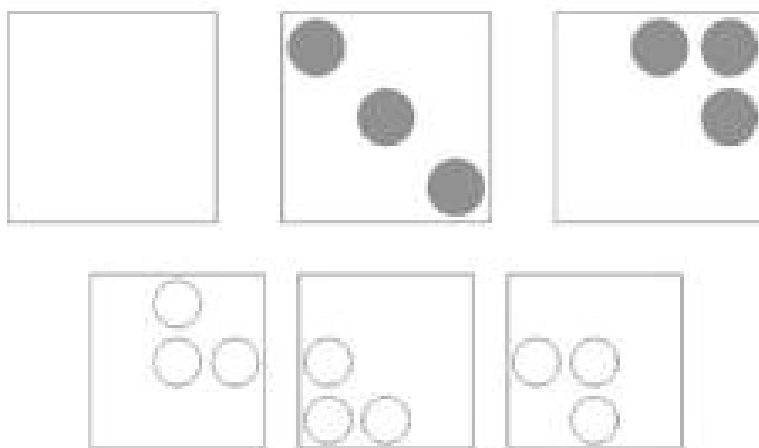
C'était la forme idéale du X ; comme si la machine avait interprété mon dessin, avait cherché dans sa banque le motif lui correspondant le mieux, et me l'avait renvoyé... Puis le caractère fut réduit et rangé en haut à droite ; visiblement, on gardait en mémoire mon bel essai, et l'on semblait m'inviter à dessiner encore un autre motif... Eh bien mais pourquoi pas ?

Je fis un cercle le plus parfait possible, que je divisai ensuite en quatre parties, comme un réticule de visée. J'attendis. Mon dessin s'effaça. L'écran afficha son interprétation, qui était une copie géométrique de la mienne, et la réduisit ensuite en la mettant à côté du X.

Puis la machine changea d'attitude : l'écran devint blanc, avec les deux motifs réservés en noir. Ceci pouvait signifier qu'elle voulait prendre la parole. Elle dessina rapidement trois pictogrammes en ligne, puis attendit. Docile, je les recopiai en dessous. Cela sembla la satisfaire, car elle changea encore de fond d'affichage, passant du blanc au gris, inaugurant sans doute un nouveau mode de comportement.

Tous les dessins, petits ou grands, avaient disparu. J'avais soif, mais le moment me semblait malvenu pour faire une pause. Quelque chose de grand allait se passer, je le sentais ! Et n'oublions pas : depuis mon accident, j'étais devenu le spécialiste des rideaux qui s'ouvrent sur des mondes inconnus, de la mort qui n'est pas une fin, et des signes éclatants. Un vrai petit prophète. Maintenant que cette machine ne rugissait plus, je me sentais donc plutôt à mon affaire.

Les chiens s'étaient tus. Au bout de quelques secondes, s'afficha ceci :



Un test ? Je me sentis presque insulté. Un simple foutu test ? Alors c'est ça mon aventure ? Bon... Si les seules attaques que me lançait la machine étaient une suite de questions débiles, je pouvais alors envisager de me détendre. Je partis tranquillement me chercher une tasse de café refroidi, une chaise et des biscuits, puis revins tout aussi tranquillement m'installer devant le petit défi qu'on me lançait. Il n'y aurait sans doute pas de limite de temps à chaque énigme ; sinon, un pictogramme quelconque m'en aurait averti.

o0o

Visiblement, cette énigme se lisait de droite à gauche, avec le carré mystère en bout de ligne, et les trois propositions dessinées dans la rangée en dessous. Dans la case 2 en partant de la droite, tous les points avaient

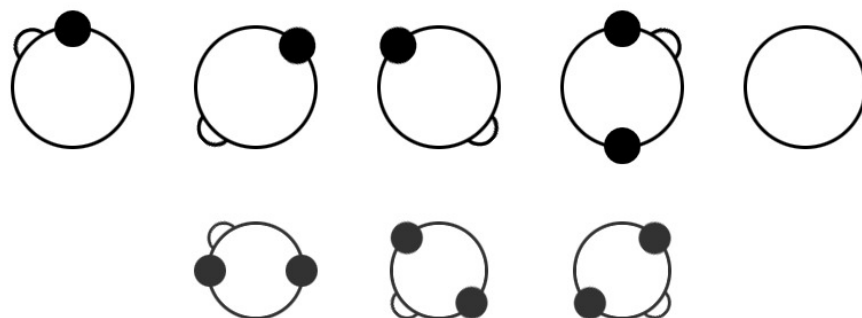
opéré un saut vers des positions voisines de celles du départ. Aucun n'était resté sur place. Donc, on pouvait imaginer qu'ils allaient continuer ainsi en case 3 : à sauter d'un cran vers des positions contiguës à celles qu'ils occupaient en 2.

Dans la ligne du bas, seule la figure du milieu traduisait ce comportement. De plus, le point en haut à droite semblait suivre une trajectoire en diagonale. En imaginant qu'il continuerait ainsi, ça l'amènerait en case 3 à se placer dans l'angle en bas à gauche : encore une fois, c'était la même figure qui proposait cette solution. Facile ! J'avancai le doigt – toujours ganté de latex – vers le carré du milieu pour le désigner, faute de mieux, en appuyant dessus... Ou faudrait-il redessiner la solution ? Non, fort heureusement. L'ergonomie du programme avait évolué ; les gestes étaient devenus plus symboliques, et l'interface s'en ressentait : l'écran clignota, puis ma réponse fut dessinée dans la case blanche...

C'était curieux comme cette chose semblait adaptée à l'esprit humain ; je n'étais absolument pas perdu. Quel mystère pouvait bien se cacher là-dessous ? L'écran s'effaça, puis afficha une nouvelle question à laquelle je répondis, et d'autres encore, et ainsi de suite jusqu'à plus soif.

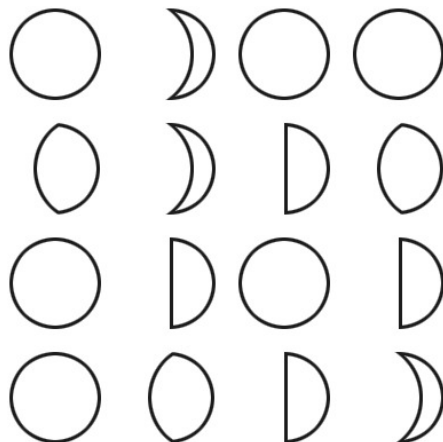
o0o

J'ai dû me creuser la cervelle plus de cinquante fois ; c'était une véritable évaluation de QI, mais dans quel but ? Pour les amateurs, j'ai recopié ci-dessous trois questions typiques ; vous pourrez toujours vous amuser avec si ça vous chante.



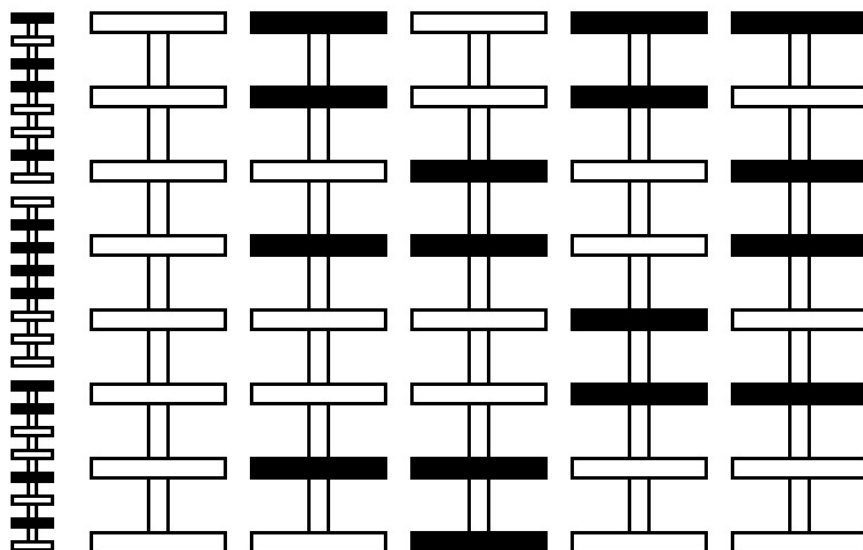
Ci-dessus, voici une des questions les plus simples qui surgirent au début ; grâce à elle, je pus me dérouiller le cerveau sans aucun danger.

La suivante n'est pas très compliquée non plus, dès qu'on a saisi le truc ; deux intrus s'y cachent. Indice : la pleine lune décide du modulo.



Trouver d'abord le sens de lecture le plus plausible ne serait pas une mauvaise idée ; ensuite, reste à cocher les intrus... Courage ! Je viens de la refaire alors que j'avais tout oublié de cette chose, et n'ai mis que deux minutes.

Un peu plus tard, il y eut ceci, sacrément coriace, et dont j'ai perdu la solution ; si vous la retrouvez, faites-moi signe, moi j'ai la flemme de chercher.



Le soleil était déjà levé quand l'interrogatoire se termina. Je ne reçus ni lauriers ni félicitations, ni aucune indication de score, simplement, plip ! L'écran circulaire cessa d'être... Les deux pierres se rapprochèrent silencieusement, merci mesdames, en se mettant bien verticales, parallèles l'une à l'autre comme les piliers d'un portique. Alors apparut entre elles une petite boule lumineuse survolée d'étincelles en orbites rapides. De temps à autre, une des pierres dardait un éclair sur la boule, mais silencieux, s'il vous plaît ; apparemment, cette machine savait ne pas faire de bruit, quand elle le voulait.

Les décharges cessèrent. Les pierres disparurent. La petite boule lumineuse redescendit vers le sol et s'effaca ; à sa place, posée par terre, je vis une sorte d'antique souris d'ordinateur, toute brillante, avec deux touches d'un métal poli. C'était assez inattendu. Je la ramassai, et tripotai ces boutons pour voir ce qui allait se passer ; mais ils ne s'enfonçaient pas. J'appuyai un peu dans tous les sens, et découvris qu'ils coulissaient latéralement, laissant apparaître une vraie touche, elle, qui semblait pouvoir être cliquée. Donc, j'avais affaire à un poussoir protégé par un capot en deux parties ; sans doute pour éviter d'activer la commande de manière intempestive. C'était plutôt bien conçu.

Je quittai la grange, pensif. L'objet trouvé dans la carrière semblait avoir atteint sa forme définitive. Mais pour quelle fonction ?

OceanofPDF.com

GRANITES

I

C'était un lac aux contours indistincts et lumineux. Quelques objets massifs se dressaient, lointains, fantomatiques, au milieu de l'eau. La lumière aveuglante rendait tout brillant, m'empêchant de distinguer les formes. J'avançai sur la vase durcie recouverte d'herbes rases et me retrouvai les pieds dans l'eau calme. J'étais nu et détendu. J'avançai encore et m'allongeai dans la fraîcheur bienfaisante...

Seulement voilà... J'avais beau nager vers les objets là-bas, je ne progressais pas ; la rive semblait toujours aussi proche, et mes genoux soulevaient toujours de petits nuages de vase tiède. Le fond ne voulait pas descendre. Alors je me remis debout, et, puisque j'avais pied, je marchai, marchai, marchai longtemps, jusqu'au moment où je pus enfin m'allonger dans de l'eau plus profonde ; mais les objets ne s'étaient pas rapprochés. Cependant, cela n'avait aucune espèce d'importance ; le voyage, en soi, est souvent ce qui porte fruit, tandis que le terme n'est que celui d'une symphonie : le plaisir est sur le point de s'achever, tandis que se dressent les splendeurs terminales.

Une ombre passa dans le ciel, comme un nuage. Je m'arrêtai, heureux et tranquille, en brassant doucement. Autour de mes chevilles, l'eau était délicieusement froide. L'air embaumait le pin.

Une autre ombre passa, lourde, menaçante... En même temps, derrière moi, j'entendis des craquements. Inquiet tout d'un coup, je décidai de revenir vers la rive. Mais je ne la voyais plus, l'air s'était rempli de fumées, et je ne pouvais plus m'orienter. Puis une sirène hurla au loin. La lumière devint cuivrée, et d'autres ombres roulèrent.

Je me retournai, et voulus mettre un coussin sur ma tête pour échapper tant bien que mal à la clarté d'après-midi qui me vrillait le cerveau. J'ouvris les yeux et posai mon regard sur le drap blanc qui recouvrait le canapé sur

lequel je m'étais endormi : il était orangé. Les fleurs sur la table basse projetaient des ombres violettes... Et ça puait le feu de pinède !

La sirène se tut. Je me mis debout et passai ma tête par la fenêtre : une fumée jaune sale envahissait le ciel à trente ou quarante mètres au-dessus du jardin. La sieste était finie.

J'enfilai un short et sortis sur le perron ; des cendres tombaient lentement sur la pelouse. Tournant la tête à l'ouest, je découvris les boursouflures brunes de l'incendie par-dessus les haies. C'était proche. Des flammèches fusaient.

Il y eut une explosion ; un pin, sans doute, qui avait éclaté. Dans quelle mesure la maison était-elle en danger ? Je devais aller voir. Je fis le tour par-derrière et partis sur la piste en direction des flammes. Le soleil tapait comme un sourd malgré la couche de fumée qui le filtrait.

Au bout de deux-cent mètres je dus m'arrêter ; l'air devenait irrespirable. Des sirènes d'incendies couinaient quelque part de l'autre côté des bois ; puis, derrière moi, un moteur gronda et je fus dépassé par un camion tout étincelant de peinture rouge, qui me recouvrit de poussière.

Je revins à la maison, inspectai les branchements, cherchai un tuyau d'arrosage. C'était l'heure de la coupure d'eau. Il ne restait, pour se défendre, que la piscine en toile, pleine de bouillon de guêpes, avec laquelle je pourrais tenter d'arroser les buissons s'il fallait en arriver là.

Mais je ne trouvais pas de pompe. Nom de Dieu, quand on habite près d'un bois on s'équipe ! J'entendais déjà les craquements du feu dans la forêt, ma forêt tant aimée, si belle et si fraîche au matin.

o0o

« Il y a quelqu'un ? » Une Renault rouge clignotait dans l'allée. Un pompier.

— Je suis tout seul. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Vous vous taillez. On va essayer de protéger cette maison, mais en attendant, il vaut mieux que vous soyez au large. Prenez le minimum et

partez vite fait. »

La radio de bord crachotait. « Il y a un poulailler, là...

— On les libèrera, si jamais. Vous avez deux minutes avant que la piste ne soit bloquée par les engins qui arrivent. Après il faudra partir à pied... On se grouille, monsieur ! » et il tapa dans ses mains.

Je rentrai à l'intérieur préparer un petit paquetage, sans oublier l'objet des carrières. J'attrapai une bouteille d'eau et filai à la voiture. Puis je fis demi-tour...

« Mais qu'est-ce que vous faites ? » me demanda l'officier, désespéré.

— Oublié les clefs de contact. Les compteurs gaz-électricité sont dans un placard mural à gauche en entrant. Si vous avez...

— Oui oui ! Vous les avez trouvées ? Alors filez ! »

Je me ruai au volant et démarrai en frôlant le mur. Le pompier rentra dans sa voiture, claqua la portière et fit rugir son engin. Plus qu'une minute. En tournant au coin de la maison, j'entrevis le chat, accroupi près d'un montant du portail, qui regardait vers l'ouest d'un air soupçonneux. Je ne me faisais pas trop de souci pour cet animal, il savait ce que c'était qu'un camion pressé. Je pris vers l'est sur trois-cent mètres, puis me rabattis en catastrophe dans une entrée de champ pour laisser passer un énorme véhicule d'intervention. Puis un autre. Caserne de Fougères, carrément. Ils n'avaient pas traîné, ou alors ils étaient en poste dans le coin, car la ville était tout de même à une vingtaine de kilomètres.

Je repris mon cap et rattrapai une route goudronnée, à la suite de quoi, contournant le bois par le nord, je rejoignis le village et me garai, indécis et oisif, au pied des ruines du château. Deux camions de pompier s'abreuvaient à l'étang, au milieu des pêcheurs qui avaient poussé leurs cannes pour faire de la place. Le foyer d'incendie semblait avoir démarré juste après les dernières maisons. C'était une pitié de regarder les habitants venus voir le sinistre. Ils en avaient gros sur le cœur. Ce bois était leur trésor. Qu'en resterait-il ?

Cette ambiance pénible me lassa bientôt. Je repris la voiture et partis sur l'autoroute, avec l'idée de monter vers Pontorson, Roz, et de me queuter au Vivier, à côté du port des mareyeurs. Dans cet endroit de la baie, le calme est immense, vaste comme l'horizon. Les bateaux, en aluminium, montés sur roues, descendent lentement vers la grève et rentrent dans la mer. Ils deviennent de petites taches rectangulaires sombres sur l'argent de l'eau. Je ne les avais jamais vraiment regardé opérer. Avec un peu de chance, une marée propice m'offrirait ce spectacle pour me rasséréner ; j'en avais bien besoin. Ma chemise sentait le pin fumé. Je hais les feux de forêt.

oOo

Une demi-heure plus tard, je collai la voiture à l'ombre d'une maison à l'ouest de Cherrueix, franchis le marécage par un sentier bourbeux, et partis le long de la mer, chaussé de bottes courtes. Le sol était fauve et parsemé de coquilles blanchies. Personne ne travaillait ; les bateaux dormaient dans la chaleur. L'air tremblait. Au large, les bouchots pointaient, petites choses trapues et sombres, en lévitation dans les mirages. Le mont Saint-Michel flottait, lui aussi, complètement déformé. La lumière était blanche, sans pitié.

Je passais une heure assis au milieu des coquilles desséchées, le regard perdu dans les flammes des incendies de mon enfance. Tout ce que j'aimais, tout ce que j'avais aimé tendait à disparaître peu à peu. Les calanques, entre Cassis et Marseille, brûlées et rebrûlées jusqu'à l'os de la montagne. Les bateaux revenant au port, chargés de randonneurs abattus qui avaient vu leur paradis s'envoler dans un ciel marron ; les soupirs des familles recomposées sur les quais, dans la fumée rouge qui envahissait le port et toute la ville.

Et pas seulement ça ! Mais les grottes discrètes et accueillantes, fermées avec des grilles pour les protéger d'intrusions toujours plus nombreuses, toujours plus vandales. Les forêts interdites à la promenade, les jardins sous-marins dépeuplés, recouverts de vases et d'ordures. Les bastions de la solitude, assiégés par les autocars ; le plaisir, jadis gratuit, aujourd'hui imprimé au bout d'un ticket d'entrée, valable pour une visite, et sentant la

frite. Les falaises payantes, les sommets payants, les promontoires payants, les lacs payants, les copyrights sur les montagnes !

Qu'est-ce que cette petite machine préhistorique, que je tenais dans la main, pourrait bien faire pour me consoler de toutes ces pertes ? Rien, évidemment rien. Quoi qu'il en fût, je n'avais pas du tout l'intention de partager cette découverte avec un organisme, un bureau, un ministère. J'en avais marre de l'exploitation, des gains à outrance, du vol des belles idées. Il n'y aurait pas de brevet sur cet engin. Je décapotai sa touche, vérifiai que la grève était déserte, et appuyai, voilà tout.

Un carré sombre apparut à quelques pas. Il faisait dans les deux mètres de côté. Sur la face qui me regardait, je vis un petit cercle brillant gravé d'un motif cruciforme. Je fis le tour de cette nouvelle chose. Elle était plane, simple figure géométrique sans épaisseur. L'arrière était uni, d'un gris pâle. Je revins sur l'avant et m'approchai jusqu'à toucher la surface, qui était dure malgré l'aspect irréel de l'objet. Un fait curieux : celui-ci ne projetait pas d'ombre. Il y avait même des moments où l'on voyait parfois le paysage en transparence.

Allez ! Je mis le doigt – plus de gant misérable, cette fois-ci, pour me faire croire que j'étais protégé – sur la croix du cercle et poussai, puisqu'il fallait encore pousser un truc. Il ne se passa rien... Peut-être fallait-il recopier le motif directement au-dessous, comme j'avais dû le faire dans la grange ? Après tout, rien de plus intentionnel qu'une copie, et rien de moins accidentel. Je posai donc mon doigt sur la face sombre et dessinai ; les habituelles étincelles silencieuses scintillèrent, chevelure de comète.

L'objet réagit. Il afficha un rectangle gris en perspective sur un fond anthracite granuleux. J'avançai la main vers cette sorte de papier peint, pour en explorer la texture, la rugosité ; mais elle s'enfonça toute entière à l'intérieur du tableau, sans que je parvienne à en toucher la surface. Et non seulement tout mon bras s'enfonça, mais il n'y disparut pas ; je le voyais toujours, avec ses doigts qui gigotaient là-bas. Je me reculai, un peu surpris. À ce moment-là, une mouche, qui serpentait à mes pieds dans le champ de coquilles, entra dans le tableau sans s'en étonner, en fit le tour et se posa sur le rectangle gris, tout au fond...

Alors je compris, et j'entrai... C'était une porte, évidemment. Un peu sommairement évoquée, mais une porte tout de même. Le motif à dessiner

jouait le rôle d'une serrure. Je remarquai qu'il était presque la fusion des deux premiers dessins que j'avais réalisés dans la grange. Pour la machine, serait-ce ma signature, dorénavant ?

Il faisait plus frais là-dedans. Mais l'odeur était étrange. C'était un couloir d'à peu près six mètres de long, de section trapézoïdale, le haut plus étroit que la base, creusé dans une sorte de granite. Voilà qui me rappelait mes carrières de gypse. Au fond se présentait ce qui devait être une seconde porte. Je me retournai et découvris, encadrée dans l'ouverture que je venais de franchir, la dune avec ses moules séchées. Je ressortis, refis le tour de la chose qui était toujours aussi plane dans le monde extérieur, et rentrai de nouveau dans cette pièce que j'avais déployée sans bien comprendre.

« Voilà une cabine de bains comme on en rêverait. Elle tient dans la poche, l'intérieur est vaste, il y fait bon... » J'avisai un motif argenté, toujours le même, gravé à l'intérieur, près de l'ouverture par où j'étais entré : « Si j'appuie là-dessus, ça va se fermer, mais pourrai-je rouvrir ? Et non seulement ça, mais... quel air suis-je en train de respirer, bon sang ? »

Vite, je me dépêchai de sortir. Puis, dessinant le cercle croisé, je fermai la porte qui redevint une surface cendrée vaguement transparente et sans ombre. Je pris ma télécommande, et remballai tout ça. La porte s'évanouit. Mais la mouche n'était pas reparue de ce côté-ci du monde. J'avais oublié la mouche.

C'était fabuleux ! On pouvait faire apparaître à volonté une nouvelle pièce ! Finie, la pénurie de logement, finis les espaces de rangement toujours trop petits dans les appartements. Ce principe stupéfiant pouvait... non... était, d'abord et avant tout, à garder secret. À ne partager qu'avec des esprits calmes et taiseux ; et j'en connaissais deux ou trois.

Ce jour-là, je mis au point un petit programme : d'abord ventiler ce couloir étrange, puis l'inspecter. Je soupçonnais que la porte du fond ouvrirait sur de bien curieux paysages ; donc, à n'activer qu'avec précaution. Étudier cette nouvelle porte, et le seuil qu'elle gardait. Surtout, surtout m'en tenir là.

À la rentrée, convoquer les trois personnes auxquelles je pensais révéler l'histoire, et entamer en leur compagnie une campagne d'explorations pas piquée des vers, qui laisserait loin derrière elles toutes les expéditions

envisageables sur cette fichue planète. Grands Dieux ! J'en fermai les yeux de bonheur... Alors sous mes paupières surgit l'image de totems fantomatiques, plantés en cercle au milieu d'un lac, et je nageais vers eux.

Ceci était plus qu'une vision ; je nageais véritablement dans le frais du lac... Inquiet, le cœur battant la chamade, je rouvris les yeux. Je vis une plage de caillasses, des légions de coquilles mortes, et les herbes chaudes sur la dune... Tout dansait... Vrai, faux, illusion là encore, ou retour à la normale ? Pas de réponse, mais l'horizon bascula dans le sens horaire et, lorsqu'il eut presque atteint la verticale, il me bourra de coups. Bras, hanche et joue gauche lacérés par une avalanche de moules et d'huîtres séchées, je voulus tourner le dos à mon tortionnaire, mais les coups de soleil qui somnolaient autour de mes omoplates se réveillèrent au contact dudit, m'électrocutèrent pour ma peine, et me projetèrent dans les espaces vaporeux de l'inconscience, où m'accueillirent, bourdonneurs et ronchons, les affreux totems de la grange.

o0o

Quand je revins à moi je n'en menais pas large. Je commençais à barboter dans un enfer de doutes. Quel était ce monde qui semblait m'aspirer ? Pourquoi toujours ce lac ? Où était passé le tangible, le terre-à-terre bien convaincant ?

Je me remis debout, extrêmement soupçonneux, n'arrivant plus trop à croire à ce qui m'entourait. Ceci dit, quand je me mis à marcher, le paysage défila ; ça ressemblait bien à la plage où je m'étais tenu avant ma chute, mais l'inquiétude me taraudait tout de même : où se trouvait le réel, puisque je venais d'en vivre deux ?

À part ça, on dit des gens qui se réveillent après avoir perdu connaissance, qu'ils reprennent leurs esprits. J'aimerais bien ! Mais les miens ricanaient je ne sais où. Pendant cinq minutes je rôdai sur la dune, l'air égaré, à m'extirper des bouts de coquille tout en lorgnant par dessus mon épaule pour voir si un autre horizon ne voulait pas me rattraper, ou si le monde ne me faisait pas la grimace quand je ne le regardais pas. Un vrai

maboul. Bientôt, cependant, apparut, à l'ombre d'un petit hangar, la tache bleue et rassurante de ma fidèle bagnole.

III

Je rentrai assez tard. La maison était intacte, et l'incendie terminé. La forêt puait. J'entendais les voix des pompiers en train d'arroser les dernières souches. Quelques camions grondaient encore dans les fourrés. Le feu avait avancé jusqu'au poulailler, qui fumait et craquait dans un tas de cendres. Visiblement, ses occupantes avaient été lâchées, car il n'y avait pas de rôtis.

En somme, la volaille était au diable, ou en chemin pour le rejoindre car je vis justement une cocotte gicler d'un buisson en pérorant, collée au train par un corniaud enthousiaste. Et je me rendis compte alors que c'était carnaval dans les jardins du coin ; j'entendais caqueter et aboyer absolument partout.

Trop crevé pour galoper à mon tour derrière les poules, je fis celui qui ne s'aperçoit de rien, et claquai la porte sur une journée considérablement usante. Le repas du soir fut vite expédié ; des moules de la baie avec une bière tiède. Comme les pompiers avaient coupé le courant, le frigo était devenu aussi chaud que le reste de la cuisine, et baignait à cette heure ses petits pieds dans un jus au fumet délicat. Je dégustai les mollusques en regardant ce beau spectacle, mis la vaisselle dans l'évier, jetai une serpillère sur la flaque, en imaginant avec sagesse que le Saint-Esprit s'occuperait du reste, et partis ventiler le premier couloir de la machine, sans m'aventurer plus loin. Après quoi, dodo.

Le lendemain vit un défilé de pompiers et de gendarmes, et des badauds à n'en plus finir. Quelques villageois venus constater les dégâts fourrageaient du pied dans les tas de cendre en chuchotant. En fin de matinée, un voisin me rapporta trois poules échappées à la curée ; je les enfermai dans la réserve à bûches, avec un peu de paille, et partis à Rennes chercher un marchand d'oiseaux pour trouver de la nourriture acceptable par ce genre de volatiles, attendu que leur stock était monté au ciel.

En matière de poules, je n'y connaissais rien ; c'est à peine si j'osais récupérer les œufs sous le ventre de ces dames. Bref, elles me dominaient. D'ailleurs, d'une manière générale, la campagne m'inquiète : tant qu'elle

est romantique, tout va bien, mais dès qu'il y a des vaches à rencontrer, le gogo que je suis sait, à n'en pouvoir douter, qu'elles me fonceront dessus. La chasse au benêt parisien fait apparemment partie des traditions de la race. Il en va de même avec les chèvres ; ces choses-là ont des cornes, voyez-vous... Mais comment font donc les paysans pour attraper le lait ? Je serais piétiné par toute la troupe hilare si j'avais à le faire.

o0o

Pendant ce temps, tout là-haut dans le ciel, les explosions solaires se succédaient, propulsant dans le voisinage des millions de tonnes de particules furieuses qui faisaient tous les dégâts possibles. La haute atmosphère terrestre s'épaissit encore en s'échauffant sous ce bombardement. Or il advint que Zarya, un vieux bout de vingt tonnes qui avait appartenu à l'ancienne et glorieuse première ISS, avait été désorbité dix jours plus tôt. Depuis, Zarya tombait, à la rencontre de son destin violent et bref : une torche raide, longue de vingt ou trente kilomètres, qui raturerait la nuit et désintégrerait tout atome de métal.

Mais, voyez la malchance ! Dans l'air devenu trop visqueux de la mésosphère, Zarya freina un peu trop tôt, freina ensuite de plus en plus, jusqu'à finir par freiner beaucoup, beaucoup trop fort ; ce que personne n'avait, bien entendu, prévu. Et comment l'eût-on pu ? Au bout d'une heure de mésosphère bien gluante, il devint évident que Zarya plongerait vers la Terre, au lieu de planer par-dessus comme un ange de lumière. On s'inquiéta en particulier de huit tonnes de ferraille, qui semblaient en état de résister à l'abrasion ; celles-là fonceraient vers le sol.

Avec la prolifération des engins dans le ciel, ce genre d'accident était de plus en plus à craindre. Ce soir-là, les infos télévisées n'en finirent plus de nous terrifier avec cette histoire ; dans quelques heures, le monstre s'écraserait quelque part, et plus forcément dans la mer. Tout le monde leva les yeux dans le ciel, guettant la menace et son trait brillant.

Les plaisantins rappelèrent l'inquiétude suscitée par Mir, et les délires millénaristes de certains hallucinés. Mais la chute de Mir avait été contrôlée, tandis que Zarya tombait sans qu'on ne pût rien y faire.

Pour ma part, je découvris avec soulagement que je disposais, au bout de ma télécommande ludienne, d'un bunker bien utile pour échapper au feu céleste. J'y transportai immédiatement vivres et lit de fortune, puis sortis inspecter la nuit, en écoutant la radio donner, de cinq en cinq minutes, la position de l'engin désarmé. Rapidement, il apparut que l'impact aurait lieu le lendemain avant midi, quelque part entre les Açores et l'Oural, le Tchad et la Baltique. Il n'y avait rien à faire, alors les églises se remplirent.

IV

Vers minuit, une chaîne d'infos continue annonça que Zarya s'écraserait vers neuf heures GMT vraisemblablement en Europe de l'ouest. Des spécialistes commentèrent le nombre de kilojoules que dégagerait l'explosion, la taille du cratère et toutes sortes d'autres détails déprimants qui ne firent que me donner l'envie d'aller me coucher. Je rentrai dans la maison, mis le réveil à six heures et dormis mal, d'un sommeil bouleversé, rempli de menhirs gravés. Une étoile noire y bourdonnait au-dessus d'un ciel laiteux ; de l'eau grise clapotait autour des pierres dressées. Quelque chose rôdait dessous.

Vers cinq heures trente, je sortis nauséux de cette nuit pénible et rabâcheuse, pris un café en écoutant les affreux détails de la radio – Zarya, Indonésie, Israël, ouragans – et m'engouffrai dans le couloir granitique, équipé d'un appareil photo, d'une combinaison tout-temps et d'un masque filtrant NBC récupéré dans une brocante à Berlin. Frontale allumée, je fermai sans regret la porte dans mon dos, et ouvris celle qui était devant moi.

En franchissant le seuil, je compris que j'entrais de plain pied dans les rêves qui m'avaient hanté ces derniers jours.

J'émergeai tout simplement d'une sorte de stèle quadrangulaire. Sa face était lisse comme une pierre tombale. Seule inscription, le pictogramme du cercle croisé me faisait signe au-dessus de la porte, que je laissai ouverte. J'étais dans une espèce d'enceinte composée de huit pierres dressées, certaines gravées de signes compliqués, d'autres vierges de toute écriture, qui toutes baignaient dans l'eau pâle d'une lagune sans fin. Le ciel était blanc, rempli d'une buée qui m'aveuglait, et la chaleur était monstrueuse.

L'afficheur de mon masque hésita quelques instants puis se fixa dans le vert, signe que l'air était plus ou moins respirable. Je l'enlevai avec soulagement, tant je dégoulinais dedans. Je mis des lunettes de soleil et fis deux pas, pas un de plus, vers le centre du monument, lorsqu'un son grondant comme un roulement de tambour résonna sous mes pieds et m'arrêta net.

Je regardai le sol, interdit : j'étais debout sur une membrane translucide qui semblait être en lévitation au-dessus de l'eau. Circulaire, elle touchait à chaque stèle, ce qui permettait de passer de l'une à l'autre en restant au sec. Chaque pas que je fis ensuite, avec la plus extrême prudence, y souleva une note sombre et chaude, accompagnée d'une ondulation de l'eau sous la plate-forme, qui créait un ensemble de vagues concentriques s'éloignant mollement dans la brume. Ceci n'était pas très discret.

Comme justement je me demandais s'il ne conviendrait pas de l'être, j'entendis soudain, venu du large, le bruit de grandes éclaboussures. Quelque chose vivait là-bas, quelque chose de gros, que j'avais peut-être fait réagir. Je revins vers ma porte, le cœur affolé. Un mugissement lancé depuis la brume acheva de me démolir les nerfs, et je me jetai dans le couloir, la main prête à fermer l'accès. Puis il y eut d'autres bruits : une sorte de barrissement, et comme deux bêtes énormes en train de se battre ou de chahuter. Quelques vagues éclatèrent autour des stèles.

Bien plus tard vint le silence, le silence interminable.

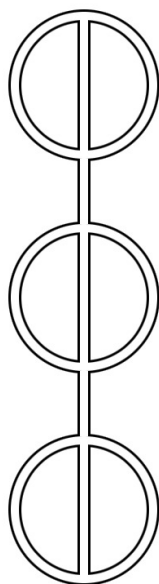
J'aurais aimé avoir une arme énorme.

o0o

Du seuil de ma stèle, je contemplai, hébété et suant, le cercle de pierres. À ma gauche, celle que j'ai noté « stèle de 7h30 » sur mon premier plan, à cause de sa position, était gravée de signes en forme de chromosomes. Comme le silence continuait, je décidai malgré ma trouille d'aller y jeter un coup d'œil, en glissant plutôt qu'en marchant, pour ne pas réveiller le tambour.

Ce procédé fut à peu près satisfaisant ; la plate-forme grommela, mais aucune onde ne s'échappa vers la brume et ses monstres possibles. Je pus ainsi étudier les gravures de cette nouvelle pierre. Celle-ci n'était pas du tout comme la mienne, qui faisait jeune à côté. Elle semblait si vieille, elle était si érodée qu'on aurait dit la grand-mère de toutes les pierres ; mais je n'avais encore rien vu, car il y en avait une, noire comme la mort, dont on reparlera plus tard, qui était tout simplement sans âge.

En observant de plus près la stèle de 7h30, je découvris qu'il y avait autre chose que des chromosomes : je repérai le dessin d'une sorte de scorpion, ou de crevette recourbée comme un hameçon, puis des espèces de troncs d'arbres avec deux gros yeux latéraux, et, indiscutablement, la figure d'un être humain en train de danser. Je vis encore un sapin ou une arête de poisson, une étoile de mer, et, de temps à autre, un trait qui aurait pu indiquer la fin d'une phrase... Cette porte, grise et incompréhensible, m'attirait. Sur quoi ouvrait-elle, et comment l'activer ? Je regardais au-dessus, et vis ce signe : trois cercles traversés d'un seul trait vertical.



Je consultai ma montre : huit heures déjà ! Comment le temps faisait-il pour passer si vite ? Ailleurs, dans mon autre monde, Zarya entamait sa dernière plongée, et l'Europe rentrait les épaules. Je me demandai, si le module venait à s'écraser à proximité, s'il pulvériserait ma porte, et, par voie de conséquence, la pierre qui lui correspondait ici. Dans ce cas, je serais bloqué dans cette lagune sans autres issues que les sept autres stèles,

à condition encore de pouvoir les ouvrir. Puis je me dis que la mort, qui était certaine sur les lieux de l'impact, ne le serait pas ici. En imaginant le pire, je pouvais bien bénéficier à présent d'un sursis. Mais dans la brume, une chose lourde passa en brassant des vagues.

Je devais impérativement trouver un refuge sûr pour les deux prochaines heures : soit, par exemple, ouvrir la porte des trois cercles, et m'enfoncer dans l'inconnu, soit m'enfermer comme un cloporte dans mon couloir de Bretagne.

OceanofPDF.com

PARIS

Un mur haut, large, maigre et chapeauté de zinc, séparait les cours de deux numéros voisins du quai du Louvre. Au milieu du siècle dernier, les copropriétaires de la cour de l'ouest avaient décidé d'égayer leur côté de la muraille en y installant plusieurs niveaux de persiennes, comme s'il y avait eu là un immeuble avec de vraies pièces, et non pas une simple paroi de pierres sur dix ou douze mètres de haut. Cette façade sans porte ni épaisseur perturbait les visiteurs.

Les bâtiments qui l'encadraient avaient diverses origines : ceux du quai avaient été remodelés sous Napoléon III à partir de souches vieilles d'un siècle au plus, tandis que les immeubles de l'arrière, malgré les retouches stylistiques apportées pour l'occasion, gardaient dans leur structure la trace archaïque des ossatures boisées du Moyen-Âge.

Dans la cour de l'ouest il y avait un puits comblé, et une dalle de granite, noyée dans le pavage, qui servait autrefois à recevoir les bûches à fendre. Dans la cour de l'est il y avait une fontaine. Dans chacune de ces deux cours, il y avait une porte basse menant à deux niveaux de caves extraordinaires.

Il existe dans Paris des endroits plus vieux, mais il en est peu qui soient aussi saturés d'histoire, et d'une histoire à laquelle certains des habitants tiennent comme à une précieuse et triste relique ; le reliquaire étant ici un quartier tenant dans le rectangle qui va de la colonnade du Louvre jusqu'à la rue du Pont-Neuf, et de la rue de Rivoli jusqu'aux quais.

Une figure plus ramassée concentrera le souvenir entre, au nord la rue Perrault, qui porte le nom d'un des concepteurs de la façade principale du Louvre, la rue de l'Arbre Sec à l'est (un arbre sec est souvent un gibet, mais en l'occurrence c'était aussi l'enseigne d'un établissement au Moyen-Âge), le quai du Louvre au sud, anciennement quai de l'Écale en l'honneur d'escaliers disparus qui descendaient au fleuve, et, pour finir le carré, longeant la colonnade Perrault, la rue de l'Amiral de Coligny, au couchant. L'Amiral protestant se fore ici un passage au pied de son adversaire le Roi en son palais, tout en rasant sans s'y compromettre les nombreux bâtiments

du très catholique et romain chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois, dont le célèbre carillon sonna, le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélémy, l'ouverture de la chasse.

À cette époque, le Louvre n'était pas encore un palais à l'architecture classique et lumineuse, mais un camp retranché encerclant une forteresse carrée, avec, en son cœur, un énorme donjon hérissé d'appendices. On y parlait d'une guerre possible avec l'Espagne, qui tenait les Flandres, ou d'un coup d'État contre les Huguenots pour prévenir celui qu'ils pourraient bien faire.

Ce 24 août 1572, à la troisième heure, le clocher de Saint-Germain l'Auxerrois avait sonné, comme à l'accoutumée.

Alors avait commencé le carnaval sanglant.

oOo

13 juillet 2052. Un vieux monsieur qui habitait dans la parcelle de l'ouest avait pris l'habitude de descendre arroser les plantes qui ornaient la margelle du puits. Comme le 13 juillet se trouve être, ordinairement, la veille du 14, qui, en France, est jour de fête nationale, le ciel était sillonné de robots militaires.

Ils grondaient au-dessus de la ville, surveillant les préparatifs du défilé organisé pour le lendemain sur les Champs et la Concorde, en dépit de la menace que laissait planer Zarya. Le vieux monsieur les regardait passer, insectes flous sur un carré de ciel bleu roi.

Le carillon de Saint-Germain égreña ses petites notes argentines, qui se dispersèrent en flocons délicats à travers les rues et les cours. Soudain, il y eut un grondement volcanique suivi d'une secousse ; tous les immeubles frémirent et lâchèrent des vitres, des pots de fleurs, des cheminées et des antennes sur la tête du pauvre vieux qui avait laissé choir son arrosoir.

Venant des quais, un nuage anthracite gonfla au-dessus des toits et, sur le mur haut, large, maigre et chapeauté de zinc qui surplombait le vieillard inanimé, tous les volets claquèrent du bec.

OceanofPDF.com

ÎLES

I

Que croyez-vous que je fis ? Retournai-je prudemment dans mon couloir, vers ma porte à moi ? Bien sûr que non ! Poussé par la nécessité de me soustraire à la grosse bête qui patrouillait au large, mais en même temps taraudé par l'envie d'en savoir plus, je restai près de cette nouvelle pierre, avec la ferme intention de me réfugier dedans. Vite, je dessinaï sur sa porte les trois cercles harponnés, et, stupidement, poussai comme s'il allait y avoir un battant. Bien entendu, la roche s'effaça poliment. Je tombai en avant, courus pour rester debout, et allai me cogner le crâne tout au fond.

Je repris mes esprits dans un couloir identique au précédent, aux pictogrammes près. La vision brouillée par la douleur, je revins près de l'entrée. La main sur le bouton argenté, j'attendis quelques minutes pour voir si la bête qui faisait les vagues allait surgir de la brume ; rien ne se présenta. Je m'avançai alors vers l'ouverture du fond et tentai de l'activer, mais elle ne voulut pas obéir. Allons bon...

Soudain je vis une mouche, qui me frôla l'épaule et se posa devant mon nez. La mouche ! La fameuse mouche de la plage de Cherrueix, que j'avais oubliée dans le tunnel précédent. Elle était là maintenant, pas farouche, occupée à se broser les pattes. À quoi avait-elle passé tout ce temps ? À dormir ?

Hier, tandis que je circulais à côté d'elle, entassant vivres et couvertures, mademoiselle avait pioncé ? Je n'eus pas envie de la perdre dans ce monde étouffant où elle serait peut-être seule de son espèce, et refermai la porte de la lagune derrière moi. Nous étions maintenant isolés, à l'abri et bien au frais.

Je rallumai ma frontale et remis mon masque, puis actionnai l'ouverture mystérieuse, qui, cette fois-ci, voulut bien fonctionner... Car bien sûr, gros idiot que j'étais, ces tunnels étant des sas, on ne pouvait les franchir qu'une fois fermée la liaison avec le monde que l'on quittait !

Finalement, c'était assez logique. Si deux endroits distants se mettaient à communiquer librement entre eux, on pourrait craindre bien des catastrophes. La mouche en était un exemple : que dire, en effet, d'un trou qui amènerait en Europe des moustiques chargés de je ne sais quel virus tropical ? Sans compter que des différences climatiques prononcées entre les deux endroits pourraient, pourquoi pas, générer un appel d'air assez peu contrôlable. C'était aussi bien ainsi ; on isolait un lieu avant de pénétrer dans l'autre.

o0o

La porte s'était ouverte. Je sortis du couloir. Il faisait nuit. La mouche, totalement inconsciente du danger, disparut dans ce nouveau monde... Qu'y faire ? Ah destinée cruelle, tu aveugles les petites bêtes et les mènes au brasier... Ô toi qui te joues des sentiments des grandes personnes, et les laisses impuissantes à prévenir les malheurs que tu entasses sur les têtes innocentes, sois maudite ! Autrement dit : tant pis.

J'éteignis ma lampe. Un bruit de suction, une froideur soudaine à mes pieds me firent sursauter. C'est que j'avais peur des fauves, moi, et je me sentais très mouche, dans cette nuit-là. Mais ce n'étaient que les glouglous d'un sol spongieux dans lequel je pataugeais.

Le ciel était superbe. Des constellations inconnues y scintillaient, parfois occultées par un léger nuage. L'air n'était pas dangereux, aux dires de mon casque, mais il faisait froid, diablement froid. J'activai le réchauffeur de ma combinaison et fis quelques pas mouillés dans l'herbe épaisse. Le pays était vide, sans arbres, juste une cuvette trempée entourée de collines chauves, et moi planté dedans jusqu'aux chevilles. Une lune montait. La boussole m'indiqua qu'elle était au nord de ma position ; j'étais donc dans un hémisphère sud...

Je me retournai pour observer la pierre qui m'avait accouché. Il n'y en avait pas. Se tenait là juste le carré d'ouverture du sas, aussi plat que l'autre, sur la plage à Cherrueix. J'eus un instant de flottement, puis je compris : il n'y avait de stèles que dans la lagune ; ailleurs, c'étaient ces trappes sans épaisseur, qu'on refermait avec la télécommande... Je remballai donc le

passage pour l'emporter avec moi, et partis au sud, la lune m'éclairant le chemin.

J'avancai longtemps dans la nuit, sans but, comme bétail en vadrouille. Je me rappelais tout à fait mes propres promesses de ne rien faire de dangereux sans être accompagné ; mais où partent-elles donc, toutes nos bonnes résolutions ? Dans le trou sans fond, apparemment... Étais-je si léger avec ma propre sécurité ?

Demi-tour. J'activai la porte et retournai chercher quelques vivres dans le passage menant en Bretagne. L'opération fut simple et rapide. Je traversai la lourde et poisseuse atmosphère du lac embrumé, pris une gourde et quelques barres de céréales, refermai les portes en vitesse et repartis dans la nuit venteuse, après avoir frémi sous une ombre immense et silencieuse qui m'avait survolé, l'espace d'une seconde, tandis que je glissais sur la membrane.

À onze heures du matin, heure de Bretagne, je parvins au sommet d'une crête. Le ciel s'était bouché, occultant le paysage sous un crachin teigneux. Nulle lumière dans la nuit. Je m'assis à l'abri d'un rocher, face au sud. Devant moi, un maigre maquis dévalait la pente et se jetait dans une mer que j'entendais bruire. Je n'avais pas envie d'allumer quoi que ce soit. Je dépliai une couverture de survie et me mis à l'abri des gouttes. Quelle heure pouvait-il bien être dans ce monde-ci ?

o0o

La porte par laquelle j'étais arrivé au carrefour des stèles dormait depuis une éternité dans les marnes de la région parisienne. Or, j'étais parvenu sans difficulté dans cet endroit venteux : la plaque correspondant à cet accès, avec ses trois boutons luminescents, devait donc avoir été découverte et activée par quelqu'un puisque j'avais émergé non dans de la terre ou au fond d'une mer, mais à la surface du sol.

Rétrospectivement, je sentis que j'avais été bien étourdi en ouvrant ce dernier sas ; j'aurais pu me prendre une marée en pleine poire, ou un paquet de boue, ou me cogner le nez à un mur de calcaire, pourquoi pas ? Ce

réseau avait été installé il y a si longtemps que je n'arrivais tout simplement pas à prendre la pleine conscience de son existence. J'agissais comme s'il était parfaitement viable ! J'avais eu de la chance cette fois-ci, mais ça ne se reproduirait peut-être pas. Quelle procédure inventer pour tester les mondes avant d'y pénétrer ?

Face à l'énormité de cette découverte, j'agissais finalement avec une belle inconscience. Je n'étais pas plus prudent que cette mouche sur la plage. Qui sait si, dans la nuit, quelque fauve n'était pas en train de remonter ma trace ? « Je ferais mieux de rentrer. Je reviendrai vers 15h, on y verra plus clair ». Et interdiction d'ouvrir d'autres passages pour le moment ! Juré ? Juré !

Je repliai le tout et repartis vers le jardin de mon frère, m'arrêtant longuement dans le sas de Bretagne pour y attendre la fin de cette matinée placée sous la menace de Zarya.

II

Les catastrophes annoncées. On en parle longtemps à l'avance, on se monte le bourrichon, on fait des statistiques : estimation des dégâts envisagés, nombre de morts, profondeur du trou dans la caisse. L'irréversible va survenir, on s'y prépare au mieux ; et que faire de plus quand, toutes les dispositions ayant été prises, l'heure arrive ? Pour le passage au second millénaire, un bête oubli dans le mode de datation des ordinateurs avait fait craindre le pire ; pendant des mois, on avait corrigé, corrigé, corrigé les programmes.

L'instant venu, rien ne s'était passé, sans qu'on ait pu savoir si ça avait été grâce aux précautions entassées les unes sur les autres, ou malgré elles. Mes grand-parents s'étaient munis d'argent liquide, pour vivre en toute tranquillité pendant une à deux semaines, le temps que les automates fussent réparés s'ils étaient venus à faillir.

Plus dramatiques, les incendies qui ravagent des régions entières. Lors de la grande tempête de 36 au Québec, qui avait allumé tant de feux dans les forêts desséchées, tout un pays avait reflué au sud du Saint-Laurent. Jours de deuil, durant lesquels les nations avaient pris la mesure de leur impuissance face à des événements d'aussi grande ampleur. Aucune flotte aérienne n'aurait pu sauver le pays indien.

À chaque fois, la grande question avait été : « Comment a-t-on pu laisser ceci se produire ? Comment n'a-t-on rien vu venir ? » Question vaine : l'humanité surpuissante déclenche des accidents qui la dépassent toujours plus, et mettent en jeu son existence. Voici des enfants qui ont découvert le livre de Prométhée, et qui s'exaltent à en essayer les recettes. Le coupable n'est pas seulement le manque d'attention, ou l'optimisme à tout crin, ou encore l'aveuglement volontaire de gens qui ne voient que leur intérêt : il y a toujours eu des égoïstes, des inattentifs, des béats hypnotisés par leurs instruments ou leur portefeuille. Le coupable, je pense, c'est aussi l'absence totale d'humilité chez le plus grand nombre, qui fait qu'on abuse de tout. Quand un humain joue avec un nouvel outil, le pire est presque toujours certain. Ceci a valeur de théorème.

o0o

Mais ça n'explique rien ! La cause de nos ennuis est à chercher, c'est évident, beaucoup plus en amont.

Une piste : quelques semaines avant la découverte de Livry-Gargan, nous avions appris que l'Océan Indien venait de crever, empoisonné par les effluves des mondes industriels qui le bordaient. Les eaux vides et sales avaient englouti les Seychelles, comme, ailleurs, d'autres îles sur toutes les mers avaient été noyées par le réchauffement.

Dans le nuage jaunâtre qui baignait cette partie du globe, aucune usine n'avait un seul instant cessé de fumer, aucun État n'avait réussi à imposer de quotas à l'aviation, aux déchets, au soufre ; et aucun prédicateur, bien entendu, n'avait dénoncé quoi que ce fût en chaire. Il n'y avait plus de poisson, plus de corail, plus de plancton, les gens s'enfuyaient dans les hautes vallées pour échapper à la ruine et à la destruction, mais le seul

résultat de cette grave affaire avait été une guerre, encore une, entre le Bangladesh et la Birmanie, pour le contrôle et l'occupation des massifs montagneux – et déboisables – de l'Arakan. Les guerres interconfessionnelles continuaient de plus belle, tandis que les protocoles climatiques étaient toujours aussi piétinés et conchiés par les plus puissants et les plus arrogants, signature ou pas.

L'Océan Indien était mort dans l'indifférence absolue des neuf dixièmes de l'humanité aux commandes. Car il y avait plus urgent, n'est-ce pas ? Il y a toujours plus urgent... Et pourquoi fait-on semblant de le croire ?

o0o

Le pouvoir et la peur de manquer. L'obstination à vouloir être plus fort que ses voisins, cette incapacité absolue à savoir rester calme... C'est-à-dire : la rage de vaincre. Moi d'abord, moi d'abord, moi d'abord et moi d'abord ! Le reste n'existe pas ! Mais pourquoi, bon sang ? Pourquoi ? Il y a toujours un pourquoi.

J'y réfléchissais dans mon couloir, le dos cuit par la chaleur de la lagune dont j'avais laissé la porte ouverte pour ne pas manquer d'air. J'y réfléchissais non point à cause de la chute de Zarya, qui n'était après tout que le résultat d'un malheureux concours de circonstances, mais à cause d'une nouvelle entendue à l'automne dernier : les premiers glaçons de fonte avaient fait leur apparition au large des îles Anglo-Normandes. Ce qui signifiait que tout ce qui était situé au nord du cercle polaire était en train de se liquéfier à une vitesse de démon.

La rage ne pouvait être la cause première et évidente ; la rage de ne pas être à la hauteur de la réputation attendue, la rage de faire ses preuves encore et toujours, sans jamais débander, cette rage bizarre devait avoir un moteur, et je crus, dans mon sas, l'avoir découvert.

Car si l'on remplace le mot « rage » par « peur », on comprend mieux, soudain, pourquoi l'on tourbillonne. La voici, l'armée des démons qui poussent l'espèce humaine vers son enfer, comme un pauvre troupeau conduit par les chiens au corral où attendent le boucher et ses aides : les

camions des abattoirs ont abaissé leurs hayons, les piquiers sont en place, on va ouvrir les barrières ; voici le flot des bêtes, qui se précipitent dans le cul-de-sac et s'y battent encore, pour un peu de place, une préséance, une marque de respect, tandis que les chiens tournent ; les lassos s'envolent ; on va trier les pièces. La peur...

Cette chose qui me manquait, et pouvait donner la raison de mon incapacité à me passionner pour le jeu macabre de qui écrasera l'autre. Autant dire que je ne roulais pas sur l'or, à l'époque...

o0o

J'ai toujours été quelqu'un de calme. Mes parents m'ont élevé proprement, du mieux qu'ils pouvaient ; c'est-à-dire, non sans erreurs ni petits drames, mais avec honnêteté et respect. Que demander de plus ? Je n'ai pas tété la peur.

Laquelle ? Celle de ne pas être. On est quand on tient son rang, paraît-il ; on est quand on est remarquable. On est quand on est remarqué, distingué des autres par un trait qui nous élève.

Un homme, un vrai, doit faire la preuve, à chaque instant de son existence, qu'il a des couilles et qu'il s'en sert ; il doit marcher avec arrogance, parler haut, s'asseoir les jambes écartées, péter fort et pisser debout le plus loin qu'il pourra.

S'il n'agit pas ainsi, c'est une sous-merde qui trahit sa race. S'il n'exhibe pas ses testicules, le mâle est un raté qui ne mérite que d'être marqué d'un sceau d'infamie, et possédé par de plus mâles que lui. Cette législation est celle des quatre cinquièmes de l'humanité. Elle s'épanouit, bien sûr, dans les prisons, où l'on peut l'admirer franche et sincère, enfin débarrassée de son manteau de tartufferie.

La peur, mes valeureux guerriers, voilà ce qui vous pousse ! La peur de perdre la face... Oui, mais, encore une fois, pourquoi ?

Vers les deux heures de l'après-midi, je sortis le nez dans le jardin de mon frère et allumai la radio. La frénésie des journalistes, les chiffres des morts qui tourbillonnaient dans leurs paroles me firent comprendre que Zarya était tombée, et je n'avais pas envie de savoir où. L'excitation des commentateurs était trop dégoûtante pour être supportable. J'éteignis ce foutoir, et partis chercher dans la réserve une motocyclette à essence dont mon frère aimait à se servir pour se balader dans les bois, au grand dam des amateurs de silence et d'écologie ; c'était une vieille chose antédiluvienne qu'il chérissait comme d'autres retapent des tacots. Je fis le plein des réservoirs, l'essayai deux minutes puis la poussai, moteur éteint, dans le sas. Je revins jeter un coup d'œil aux poules puis fermai la porte sur ce monde en ébullition.

Au carrefour des stèles, les animaux se battaient à nouveau dans la brume, et je profitai du tumulte pour franchir l'obstacle, les grondement de la plaque-tambour se noyant dans les vagues du combat. La chaleur était stupéfiante.

Un moment, je levai les yeux à la recherche du soleil, et le découvris presque au zénith ; nous étions ici auprès de l'équateur. Cependant, j'étais aussi aveuglé par une lumière provenant d'une autre direction, proche de l'horizon. Je réglai la puissance de mes verres filtrants, et découvris, en balayant le ciel, deux autres sources lumineuses en plus de celle qui flamboyait au-dessus de moi : vers le sud-ouest rôdait une grosse étoile jaune-orangée accompagnée d'une autre plus petite, très blanche. Je compris mieux la chaleur de four qui régnait ici, et aussi cette buée... Alors, d'un seul coup, toute l'étrangeté de ce qui m'arrivait depuis quelque temps me retomba dessus et m'aplatit l'âme.

Un enfant d'une tribu noyée dans la forêt amazonienne découvre une lisière. Étonné, il avance et pénètre dans une scierie déserte et fraîche, hantée par des êtres étincelants aux mâchoires effrayantes. Rien ne bouge. Les dieux ont abandonné leur ouvrage.

Néanmoins, ce n'était pas de terreur religieuse qu'il s'agissait à présent. Simplement, j'étais aussi déconnecté qu'un Papou entrant pour la première fois dans une aérogare. Avais-je le droit d'être ici ? Où étaient les vigiles ?

J'émergeai sur la crête, poussant la moto dans l'herbe. Le jour s'était levé. Je mis la béquille et fis un tour sur moi-même pour saisir la

disposition des lieux. Je vis la pente que j'avais montée la nuit dernière. C'était une cuvette au milieu de laquelle s'étalait, rond comme une pastille, le marais spongieux où j'avais pataugé. Un vieux cratère...

Tournant au sud, je vis la mer grise et moutonneuse. J'étais au sommet d'une petite falaise ; à sa base, une lande ondulait jusqu'à la côte proche. Un chemin la traversait d'est en ouest, passant auprès d'un alignement de pierres noires posées en travers d'un petit cap arrondi. Du chemin, un sentier montait au volcan. Sur la pente, d'autres pierres, bossues, émergeaient des herbes, comme de ronds champignons.

J'enfourchai la moto et partis en roulant doucement le long de la lèvre. Bientôt, j'eus rejoint le sentier, et je pris la direction de la mer.

Il y avait, au sol, des traces de sabot et un peu de crottin ; des troupeaux passaient par ici. Le vent m'apportait de temps à autre une odeur de bête, mais rien ne bougeait dans le paysage.

Soudain, il y eut un éclat lumineux dans le ciel plombé ; un point rapide filant vers l'est. Je réglai l'agrandissement des jumelles au maximum, quitte à ne plus voir qu'une trame de pixels, et rajoutai du contraste. Il y avait deux feux volant de conserve, l'un à éclat, l'autre fixe. Je les perdis, redescendis la focale pour les retrouver... Allons bon, je ne les voyais plus... Mais une tache, comme un oiseau, apparut là où ils auraient dû être. Je zoomai. C'était un avion.

Un avion de ligne, blanc avec une vague bleu-nuit sur les flancs et, sur sa dérive, un dessin gris. Bientôt, le bruit de ses réacteurs se répandit sur la contrée. Ainsi, contrairement à la lagune, ce paysage était terrien.

L'engin disparut dans les nuages. Je me tournai vers le groupe de pierres alignées sur la côte. On aurait dit des statues au garde-à-vous. Je repris ma progression. La moto pétaradait, fumait beaucoup, et poussait des rugissements qui me faisaient honte. Avec cet engin diabolique, j'étais devenu un gros barbare anachronique. Moi, si délicat !

Bientôt je parvins au chemin. Il y avait des traces de pneus. À l'est, il montait vers ces pierres qui m'intriguaient, et allait se perdre aux flancs d'un cap battu par les vagues. À l'ouest, il disparaissait derrière un épaulement.

Je partis voir les pierres, qui avaient été dressées sur une plate-forme. Un panonceau indiqua « Ahu Tongariki », à côté d'un sac en plastique qui battait de l'aile dans un buisson. C'étaient quinze statues érodées qui tournaient le dos à la mer, l'air digne et peinarde ; la plus proche portait un chapeau roux tout mâchonné de vieillesse... Alors, comme ça, c'est ici que je suis...

IV

Atea, qui porte le nom d'une étoile, est venu de Tonga s'installer aux Marquises, la Terre des hommes. Ses enfants se répandent dans l'archipel.

Les générations passent. Du roi Taane naît au temple un prince qu'on appellera plus tard Hotu Matu'a. Bientôt, celui-ci règne à son tour ; et la vie, douce et tranquille, s'écoule sans soucis : mer généreuse, cieux féconds. Mais un jour, un énorme raz de marée emporte presque tout le peuple.

Un prince du voisinage rend visite au pauvre Hotu Matu'a. Une nuit, voici ce que ce prince rêve : en esprit, il vole au sud et découvre une île. Il en nomme les criques, les îlots, les cratères, et la belle plage aux oiseaux, Hana Kena, propice au débarquement. Revenu à lui, il clame sa découverte. Que Hotu Matu'a parte avec ses gens, une île merveilleuse n'attend que lui !

Alors ils prennent la mer ; ils cherchent, dans leurs grandes pirogues ; ils trouvent la terre lointaine désignée par le songe : l'île Rapa Nui, que le capitaine Jacob Roggeveen redécouvrit bien plus tard, un dimanche de Pâques 1772.

Lorsque ce Hollandais la visita, l'île était piquetée de petites choses qui ressemblaient à des menhirs... Des gens y vivaient, isolés de tout, sans bateau pour les sortir de là car tout avait été déboisé.

« Te Pito o te Henua », le nombril de la Terre, pour ses habitants. « Plutôt le fin bout du monde viable » pensait le capitaine estomaqué. Après quoi, ses marins commencèrent à tirer, car ils avaient eu peur.

Et moi je me demandais : comment une porte a-t-elle bien pu atterrir ici ? Et celui qui a vu l'île en premier, comment l'a-t-il rêvée ?

Craignant l'arrivée des touristes, et surtout celle de leurs guides, je quittai Rapa Nui, enchanté de cette promenade, et me promis d'explorer les lieux de fond en comble puisque j'en avais reçu le pouvoir. À cinq heures, affamé, après avoir tout rangé, je m'affalai sur le canapé du salon en compagnie d'un paquet de chips et jetai un œil ennuyé en direction du téléphone (cette invention du diable) : le voyant du répondeur clignotait comme un fou. J'avais dix-huit messages.

v

On m'avait obligé à prendre avec moi cet appareil ; en conséquence, j'essuyais des tas de coups de fil de gens qui voulaient savoir si je me m'ennuyais pas, pourquoi j'étais allé m'enterrer dans ce trou perdu, si tout se passait bien, et pourquoi je ne donnais jamais signe de vie. Ceci, s'ajoutant aux habituels emmerdeurs – canapés, cuisines, assurances, dégroupages et foie gras – bâtit un paysage bruyant et vain dans lequel manquaient justement les seuls êtres que j'aurais aimé entendre ; mais ceux-là n'appelaient jamais, trop jaloux de leur liberté pour aller piétiner celle des autres.

Je fis défiler les appels. Tous tournaient autour d'une abominable catastrophe survenue à Paris, et voulaient savoir je ne sais trop quoi ; si j'étais au courant, peut-être, ou si j'avais bien tout regardé... Qu'est-ce que je pouvais leur dire ? Je n'étais au fait de rien, et puis j'avais eu ma dose de problèmes quelques années plus tôt avec un truc de ce genre, une bombe qui avait noyé le polder où habitait ma famille. Du coup, je n'avais pas une folle impatience de savoir où était tombé le module, et, depuis le matin, je reculais, bronchais, dégoûté à l'avance d'avoir à subir le matraquage, faussement catastrophé, de la télévision et de ses petits vampires maquillés.

Malheureusement, il fallait maintenant s'y mettre. Le monde attendait de moi que je regardasse, afin d'être en mesure de commenter. Alors j'allumai

l'engin pénible ; et je vis. Comme à chaque fois, j'eus le sentiment gluant d'être sali.

o0o

Zarya. Le mot est né avec la merveilleuse mission de Yuri Gagarin, qui a dit n'avoir pas vu Dieu là-haut. Ce fut aussi le nom d'une suite de programmes gérés depuis Baikonur et Kaliningrad. On retrouva ce mot peint sur le flanc de Salyut ; on le retrouva encore sur le premier élément de l'ISS lancé en 1988.

Chacune de ces aventures avait bien mérité de recevoir ce nom porteur d'espérance : Zarya, l'aurore. Et quel scientifique n'aurait pas rêvé d'œuvrer sur une mission ainsi baptisée ? Mais Zarya s'était écrasée sur l'île de la Cité.

La première chose que le projectile avait démolie en arrivant au sol, avait été la statue de notre bon roi Henri IV, le roi porteur d'espoir, qui paraît à la pointe occidentale de l'île. Ainsi, la plus gigantesque baffe que se fût jamais prise une œuvre d'art démolissait le mémorial du seul héros, avec le chancelier de l'Hospital, à avoir tenté de ramener la paix dans une France en proie à une de ces saloperies de guerres de religion.

La gloire de son couronnement fut et reste éclipsée par celle, beaucoup plus durable, de la signature de l'édit de Nantes, un document parfaitement anachronique puisqu'il accordait à chacun la liberté de croire à sa convenance, ce qui, au troisième millénaire, n'est toujours pas une évidence.

« Henry par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre. À tous présents et à venir, Salut... » Cette pile de feuillets avait annoncé pour bien des gens, catholiques romains comme huguenots, une ère nouvelle, une ère d'espérance, au cours de laquelle une paix pourrait enfin s'établir. Cela avait été, là aussi, une Zarya, cet espoir qui était monté à l'horizon du royaume.

Et la Zarya qui fondit du ciel, qu'était-elle ? Vingt tonnes en orbite ; vingt-quatre mètres d'envergure, ailes déployées. Une durée de vie estimée

à quinze ans, mais elle avait eu huit ans de rab. Les Russes construisent du solide. Et quand ça ne marche plus, ça sert encore !

Par exemple : lorsqu'il avait fallu remplacer le module par une autre Zarya plus fraîche, on avait déménagé l'ancienne à quelques kilomètres, où elle avait servi dès lors de réserve à pièces de rechange, de fourre-tout, de bocal à bricoles ; la seule chose que jamais personne n'aurait jamais pensé à mettre en orbite, n'est-ce pas ? Mais qu'on était bien content d'avoir sous la main.

Comme à chaque fois qu'on avait remplacé un bout de la station, il avait fallu désassembler des éléments, retirer la vieille bête avec délicatesse, insérer la nouvelle venue, et tout recoller ni vu ni connu. Le manche avait changé, la lame aussi, mais c'était toujours ce même bon vieux couteau.

Un jour, Zarya l'ancienne n'avait plus servi à rien ; les allées et venues entre l'ISS et son grenier à ferraille étaient devenues rares, et coûtaient toujours plus cher. On l'avait un peu vidée, ensuite on l'avait désorbitée, et juste à ce moment-là le Soleil avait éternué. On connaît la suite. Henri IV dessoudé.

Que s'était-il passé ? Pourquoi justement ici ?

« Et pourquoi pas, après tout ? Mais enfin, monsieur Lucas, c'est bientôt fini tous ces chichis ? Nous en direz-vous un peu plus sur cette tragique affaire ? Que diable, cessez de faire votre vierge prude, et lancez-vous, zut alors, quoi ! Le public bave, on veut savoir ! Sinon on éteint ce livre !

— Ouh alors là... Du sang et des tripes, hein ? »

VI

Le carillonneur Victor Renan avait commencé son concert hebdomadaire, qui rassemblait toujours une petite foule au pied de l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Organisé presque tous les mercredis, le spectacle avait été, cette fois-ci exceptionnellement, avancé d'une journée pour ne pas interférer avec le défilé du lendemain. De plus, pour des raisons de planning personnel, le musicien avait programmé ce concert à 13h00, au lieu des traditionnelles 14h30.

Aussi, bien des habitués n'ayant pas été avertis de tous ces changements épouvantables, il y avait moins de monde qu'à l'ordinaire pour l'écouter jouer. De plus, la menace du bolide russe avait incité pas mal de gens à rester chez eux.

C'étaient deux morceaux de Bach, adaptés pour la machine par un enfant de la gens Chapuis, un nom qui, comme un phare à éclipses, accouche toutes les trois ou quatre générations d'un organiste de haute volée. C'étaient encore les vieux airs de ce rouleau de bois hérissé de picots qui dirigeait, à l'époque de sa restauration, les chants du carillon : *Les cloches de Corneville* qui jouaient jadis à huit heures, *Si j'étais roi...*, la chanson pour midi, le *Carnaval de Venise* à vingt heures, et un *Noël* pour minuit. Il fut un temps où c'était Noël tous les minuits.

Il était 13h43. *Si j'étais roi...* d'Adam venait de démarrer, quand toutes les oreilles se bouchèrent sous une brusque montée de la pression d'air. Puis un abominable tintamarre déboula des abat-sons du beffroi. La terre ondula. Les gens devinrent ivres. Complètement assommés par l'infâme cacophonie du carillon en déroute, ils levèrent les yeux vers le sommet de la tour. Quatre gargouilles plombaient lentement vers le sol, au milieu d'autres pierrailles.

Dans le dos du public, on entendait des crissements de pneus, et les chocs gras de la tôle et du plastique. Un concert d'alarmes monta des bouches d'aération du parking souterrain. Tous n'eurent qu'une seule pensée terrible : « Zarya !... »

Puis un rugissement, comme un volcan qui s'éveille, monta de la Seine. Tous s'y précipitèrent, trébuchant dans les gravats, bousculant les chaises renversées des cafés au milieu des vitrines pilées ; ils virent le nuage noir qui grondait derrière le Pont-Neuf éventré. La rivière se précipitait en rugissant dans un gouffre, là où s'était trouvé le square du Vert-galant, et où il n'y avait plus rien d'autre que de l'écume, et des bouffées d'une monstrueuse vapeur dans laquelle basculaient les bateaux-mouches qui avaient été amarrés là. Certains, pleins de touristes, étaient sur le point d'appareiller. Les gens se jetaient à l'eau, les sirènes des bateaux cornaient comme des oies désolées. Le port de la Cité tourbillonnait, s'entrechoquait, et disparaissait dans la chaudière.

Les dix tonnes du carillon s'effondrèrent en désordre dans la tour qui vibrait sous l'avalanche. Vingt mètres de dégringolade, et le musicien là-dessous. Du reste, personne n'en avait cure. La pagaille était partout, et la panique. Les premiers appels sonnaient dans les salles de rédaction, dans les casernes, les ministères, à l'Élysée. La foule se précipitait, mélange de rires nerveux et de pleurs. Bien des gens étaient en larmes sans le savoir, hypnotisés par la disparition pure et simple des deux pavillons jumeaux qui gardaient l'entrée de la place Dauphine. À travers les fumées qui roulaient, on voyait les ossements du Palais de Justice se recroqueviller dans d'immenses flammes.

La première image que je vis à la télé fut, derrière le présentateur en studio, ce qui allait devenir l'indicatif visuel de l'événement : au dernier étage de la Tour Eiffel, un touriste Danois avait eu le réflexe de cliquer la trace du météore. Au-dessus de la tour Montparnasse, un trait flou rayait le ciel en diagonale. Là où Zarya avait harponné la couche de nuages, une espèce de cône d'aspiration rappelant une tornade s'effiloçait jusqu'à la verticale du dôme des Invalides. Ensuite, un simple trait, mal discernable : une traînée de condensation, sans doute. Enfin, sur la gauche de l'image, une corolle noire et grise s'épanouissait au point d'impact.

On discutait du nombre des victimes, qu'il était impossible d'évaluer pour le moment ; alors à quoi bon en parler ? Les cameramen dépêchés sur place avaient été bloqués à la limite d'un périmètre d'exclusion suffisamment étendu pour les rendre totalement frénétiques. Les plus chanceux s'étaient rabattus sur le Pont des Arts, d'où ils filmaient un plan fixe des incendies, qui servait de décor en temps réel aux élucubrations des présentateurs en studio. J'avais le cœur noué ; mon quartier, mon Paris préféré, celui que j'aimais par-dessus tout, avait été mutilé sans remède.

La ligne 4 du métropolitain, Porte de Clignancourt – Porte d'Orléans, avait été stoppée. Les passages sous la Seine s'étaient mis à fuir. Une vue montrait les jets d'eau sous pression qui fusaient dans un tunnel, comme dans ces vieux films de sous-marins où les acteurs se démènent au milieu des tuyaux en furie.

Puis un hélicoptère nous mena dans le ciel au-dessus de l'île ravagée, tout assiégée de gyrophares. Un vent d'ouest poussait la purée noire vers Notre-Dame, et lui faisait comme une écharpe. On parla des bateaux-

mouches, qui gisaient quelque part sous la place Dauphine. Des geysers continuaient à exploser à cet endroit, à mesure que la Seine venait s'y vaporiser. Cette image était particulièrement sinistre, quand on pensait à ce qui tournoyait maintenant au fond de ce chaudron. Je décidai que j'en savais assez, baissai le son et entamai la longue corvée des rappels téléphoniques.

Par bonheur, la plupart des numéros que je fis sonnèrent occupé. J'avais là une bonne excuse pour ne pas trop insister.

o0o

Entre deux coups de fil, je reçus un appel d'Hector. Il n'avait pas les clés de chez lui, étant parti en mission au Tchad tandis que sa famille était en vacances au frais, quelque part en Hollande. Il avait pris un vol pour Istres et Villacoublay, et cherchait désespérément quelqu'un pour le caser à son arrivée, en attendant qu'une chambre se libérât pour lui au Val de Grâce, où il était rappelé d'urgence. Je lui dis que j'étais en Bretagne, où je gardais la maison de mon frère, ainsi que ses poules, qui ne pouvaient être abandonnées.

« Mais dis-moi, demandai-je, le Val de Grâce, c'est un hosto pour militaires, ça. Ils vont prendre des civils ?

— Tu oublies les flics, mon gars. Toute la PJ est par terre, avec la Préfecture. On traite les plus gradés au Val. Sans compter les gens du Palais, car on va sans doute en retrouver... Seigneur, je vais être débordé un sacré bout de temps !

— Sans oublier les pauvres ratasses qui étaient au Dépôt. Vous les prenez ?

— Je n'en sais rien... Ça n'est pas la première fois qu'on ferait les infirmières pour des voyous : on a l'habitude, avec les huiles qui débarquent tout le temps pour se faire soigner au Val. Il paraît que tous les sous-sols de la Cité sont inondés. La Seine fuit dans les caves. Le gaz a été coupé, mais un peu tard pour le Quai : il a sauté, paraît-il encore. Tout ça est assez confus... Les gens nous envoient leurs infos trop vite, pas vérifiées...

— Et le chauffage urbain ? Il en reste des bouts dans le coin, je crois...

— Tu as raison. Il va y avoir aussi des ébouillantés... »

Il y eut un petit silence, encombré de la rumeur des turbines qui ramenaient Hector en France. Je sentais que j'allais devoir monter sur Paris. Oui mais alors, et les poules ? Hector : « Et pour mon campement, t'as pas une idée ?

— Non. Je connais peu de gens, et ils se sont tous barrés à l'ombre.

— C'est pas pour longtemps, une semaine, deux tout au plus. Un canapé suffit... Tu es loin de Paris ?

— Écoute... Ah merde bon d'accord, je vais essayer de trouver quelqu'un pour garder les poules. Quand tu arrives à Istres, tu me rappelles, OK ? Je vais rentrer place de Clichy. On fait comme ça ?

— Tu sais, si je t'appelle, c'est vraiment parce que je n'ai trouvé personne pour me dépanner. Sinon je ne t'aurais pas dérangé. On ne se connaît pas encore assez pour que je puisse me permettre de t'emmerder comme ça sans une bonne raison.

— Y'a pas de problème... Je dégotte un gîte pour les bêtes. Je devrais pouvoir trouver facilement. C'est OK ?

— T'es un pote. Je te revaudrai ça. Trois antiques Bordeaux cuvée DCRI, ça te dis ? J'ai ça dans mes relations !

— Des bouteilles secret-défense, hein ? Le vigneron est habilité ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu verras, elles cognent dur.

— C'est ce qu'il faut. À plus ! »

J'avais déjà goûté une cuvée spéciale RAID qui datait de Mathusalem, reçue en grande pompe dans une carrière des Yvelines où de braves policiers avaient fait un rallye souterrain. Maintenant c'était au tour des espions de m'abreuver ; la vie est pleine d'agréments. Ces douces pensées m'éloignèrent pendant dix secondes de Paris éventré. Quant à la TV, elle devenait obscène. Les premiers morceaux de viande rouge commençaient à tressauter sur les brancards. La caméra s'y attardait, cependant que le picto « cœurs fragiles » se coulait hypocritement au bas de l'écran. Puis il y eut de la pub pour un gel douche, alors que l'on manquait cruellement d'eau.

J'éteignis ce tas de vomi et rappelai la personne suivante. J'avais l'oreille toute cuite à force d'y coller le combiné. Enfin, c'était bientôt la fin. Ensuite, je m'occuperais des poules. Alors, au tour de qui ? Tiens, c'est mon frérot.

VII

« J'ai deux choses à te dire » m'avait-il dit. « Premièrement, ne va pas me bassiner avec cette histoire à Paris. Ce qui est inéluctable ne mérite pas qu'on s'y complaise, et je n'ai pas envie d'entendre quelqu'un gémir. Deuxio, je pars à Madagascar, où ça recommence à dégénérer. Les gosses descendent dans la rue et les milices cognent. L'Organisation n'a personne sur place pour diriger l'équipe qu'ils sont en train de constituer. Donc ma famille rentre à la maison. »

Ce mec travaillait comme salarié d'une ONG nommée Canopea, qui s'occupait de sauver un peu de tout, des forêts, des terres, de ventres de filles enceintes, et aussi des écoles, des paysans ; même des enseignants.

« Ils ont pris l'avion, ils vont arriver à Rennes vers 16h30.

— Et... il est 18h05...

— Ah ? Eh bien ils vont pas tarder à être là.

— Et toi ?

— Je vole vers Orly. »

Décidément tout le monde volait aujourd'hui. Je lui parlais de mon obligation d'aller place Clichy pour y accueillir un copain dans la panade, et de ses poules que je m'apprêtais à caser chez un voisin. Il ne fut pas trop heureux de la nouvelle.

« Et tout ça dans mon dos, hein ? J'aurais pu être prévenu, tout de même ! T'allais te barrer sans rien dire ? C'est mes poules, merde ! Est-ce qu'un jour on pourra te faire confiance ?

— Mais écoute, j'allais te prévenir, c'est même pour ça que je t'appelle !

— Mais pourquoi tu veux déménager les poules ?

— Euh... En fait, il y a eu un incendie... Plus de poulailler. L'a tout brûlé...

— Brû... Mais qu'est-ce que t'as foutu, bordel ?

— Mais j'ai rien fait, moi, c'est la forêt ! »

On s'engueula un peu, puis il raccrocha. Une voiture s'arrêta dans l'allée. La belle-famille était de retour, et le silence des enfants sortant du véhicule et découvrant les ravages de l'incendie me renfonça dans le canapé. Puis je me dis que deux ouragans étaient en train de secouer le golfe du Mexique, qu'un train de typhons retroussait la Chine du sud, qu'on se battait un peu partout entre Jordanie et Malaisie ; alors, un peu de bois brûlé n'était pas la fin du monde. Je sortis en souriant, faux-cul comme pas un. Il y avait pire que mille arbres cuits.

OceanofPDF.com

ESCAPADE

I

Paris, 21h30. La place de Clichy disparaissait dans la buée des embouteillages ; je ruisselais. J'enfilai la rue Cavalotti en attrapant au passage un kebab à l'Étoile d'Istanbul. L'auvent du commerçant dégoulinait de la condensation levée par tous les moteurs qu'on entendait gronder à deux pâtés de là. J'avais déjà oublié ce monde de moisissures, cette moiteur perpétuelle, et la rumeur des véhicules qui accompagne chaque seconde passée dans cette métropole démente. Trop peu d'oxygène dans l'air, je ne retrouvais plus mon souffle. J'avais lu dans une revue qu'il y en avait cinq-pour-cent de moins qu'avant la révolution industrielle. Comment pouvait-on encore respirer ? À quand de belles et bonnes branchies pour survivre sur les trottoirs ?

Je tournai dans la rue Camille Tahan, qui est une impasse ; le soir, c'est là-dedans un entassement de bagnoles qui viennent s'y garer en désespoir de cause après des demi-heures entières passées à chercher une place, même sur un bateau, même sur un trottoir. S'il n'y avait pas eu de grilles aux squares de Paris, ceux-ci auraient fini, la nuit, par servir de parkings.

Au fond de l'impasse, la porte de mon immeuble disparaissait sous les tags de l'été. Escalier B au fond de la cour. Cinq étages, et enfin l'appartement, avec sa fenêtre de salle de bains donnant sur le cimetière : ma bouffée d'air frais, mon climatiseur à moi. Ahuri de fatigue, je m'écroulai sur le canapé. De la cour montait une valse ancienne et nostalgique ; le voisin du dessous, qui n'avait pas l'argent pour s'enfuir, s'échappait dans son accordéon.

J'ouvris une bière glacée pour arroser le kebab à moitié refroidi ; j'allumai la télé et cherchai des informations sur Madagascar, mais partout l'on ne parlait que de Zarya, des tueries persanes, et d'un conflit là-haut dans l'est glacé. Des jeux, des films policiers, des films de guerre, des jeux encore, de la pub à pleins wagons, une émission de géopolitique remplie de catastrophes et de terrorisme, toujours des pubs pour faire reculer la

vieillesse, et puis la mort, la mort omniprésente dans les informations mondiales.

Je glissai une vidéo dans le lecteur : apparut un gros homme barbu, qui ouvrait l'une après l'autre des portes dans une rue au Canada, et constatait, fort étonné, qu'elles n'étaient jamais fermées. Les gens qui vivaient derrière n'avaient apparemment pas peur.

Un pigeon insomniaque roucoula sur le rebord de ma fenêtre. Sa petite sérénade amoureuse se mariait agréablement aux valse de l'accordéon. Sur l'écran, le gros homme jovial interviewait des noirs dans une fête foraine. Ils avaient l'air bizarre de gens non agressifs. C'était sans doute une fiction d'un nouveau style, passée par accident à travers la censure commerciale. Je coupai le son et m'endormis, bercé par les chansonnettes de la cour, impatient des aventures à venir. Je ne voulais plus continuer seul.

II

Hector sonna vers minuit. Il entra, suant et gris de fatigue, traînant derrière lui une odeur de désinfectant, les mains bouillies par les gants de travail qu'il avait dû porter toute la journée. Il jeta son sac de voyage sous un fauteuil et fila dans la salle de bains. Quand il en ressortit, un poulet fumait au milieu de la table, deux chandelles faisaient danser les ombres, et le vin s'embrasait à leur lumière. Hector s'affala sur une chaise, qui grinça et perdit une vis.

Tandis qu'il se penchait pour la repêcher sur le parquet, je lui servis d'autorité un beau morceau sur son lit de patates, remplis son godet, puis, d'un geste discret, mis en route une cantate de Bach. La magie se répandit. Hector en soupira d'aise et se liquéfia sur son siège. Il vida doucement son verre, et la douceur des chandelles vint peu à peu danser dans ses yeux. Il reprenait vie. On allait enfin pouvoir discuter.

Tout en jouant avec la vis qu'il avait récupérée, il me raconta le Tchad. Il prétendit avoir vu des Transall sur la piste à N'Jamena. Je ne pensais pas qu'il en existait encore. Mon grand-père avait été souvent cahoté dans un de ces oiseaux ; il en avait conservé quelques bons souvenirs, en particulier un jour que les gaz d'échappement avaient mis le feu aux herbes sèches de la steppe où ils stationnaient. L'incendie menaçant leurs trains, tous les avions

avaient dû bouger en catastrophe, enflammant encore plus la prairie derrière eux. Les pompiers qui les regardaient faire étaient écroulés de rire. Le personnel navigant a toujours le feu au cul, c'est bien connu.

Puis il me raconta sa journée au Val de Grâce. C'étaient des blessures comme à la guerre, avec des éclats de ferraille brûlante fichés profondément, des estomacs perforés, des poumons rongés par des fumées acides. Mais on en verrait le bout rapidement. Il n'y avait pas tant de survivants que ça.

Quand il eut fini, je me mis à lui parler de la machine ludienne, et des surprises qu'elle tenait encore en réserve. Je lui parlai de mon souci de ne pouvoir déterminer avant l'ouverture si le lieu que l'on voulait visiter serait vivable ou tout simplement mortel : air pur, ou mer profonde, boue, mur de lave.

Hector m'interrompit : « Pour ouvrir et fermer les portes, il faut toujours y dessiner des motifs ?

— Pas nécessairement. L'ouverture d'une porte extérieure au sas se fait par dessin. Toutes les autres actions à l'intérieur s'opèrent grâce à des sortes de boutons qui apparaissent dans le couloir, à chaque extrémité.

— Si, une fois dehors, on tarde à refermer le passage, est-ce qu'il le fait automatiquement après un certain délai ?

— Ça je n'en sais rien... En fait, j'ai laissé une porte ouverte pendant quelques minutes après avoir quitté le sas, et il ne s'est rien produit. Sinon, j'ai passé plusieurs heures à l'intérieur d'un sas ouvert sur un côté, sans souci.

— Donc deux solutions : soit il n'y a pas de limite, soit il n'y en a que quand le sas a été vidé de ses occupants. Dans tous les cas, ceci peut nous aider à prendre une décision concernant la visite des endroits inconnus. Car je n'oublie pas qu'on ne peut ouvrir en même temps les deux portes d'un sas ; l'une doit toujours être tenue fermée.

— C'est exact.

— Donc si une porte extérieure est restée ouverte, on ne peut, depuis la lagune, accéder au sas auquel elle appartient. Un tel sas resterait inerte. Peut-être qu'il n'y aurait pas de porte, juste une pierre.

— Possible...

— Tu m'as dit que les stèles du cercle ne sont pas toutes gravées. Ceci pourrait signifier que les modules correspondants n'ont pas encore été découverts. Ces accès sont en attente. On ne peut s'y rendre...

— Je suppose, oui. Je ne me vois pas dessiner n'importe quoi sur une pierre lisse. Ces trucs sont en sommeil. Tu as sans doute raison, ce sont des machines ludiennes encore noyées quelque part.

— Donc, on peut en déduire qu'une pierre gravée de signes est la preuve que quelqu'un en a découvert la machine, qu'il a passé des tests, et qu'il a inauguré le passage. Il est arrivé dans le carrefour, en provenance d'un endroit vivable...

— Bon sang, pourquoi n'y ai-je pas pensé moi-même ? Tu as tout à fait raison !

— Donc si un sas est accessible depuis la lagune, qu'est-ce que ça nous dit ?

— Qu'il ouvre sur un lieu qui était vivable à l'époque de l'inauguration... Mais rien de plus, en fait. Si, depuis, il y a eu un tremblement de terre, ou que le sol s'est enfoncé dans la mer, on n'a pas moyen de le savoir.

— Pas faux... Passe-moi le vin, que je puisse réfléchir. »

Le vent avait tourné. Venant de la salle de bains dont la porte était restée ouverte pour aérer l'appartement, les feulements des avions en approche au-dessus de Montmartre se succédaient toutes les trois minutes. J'allai fermer le fenestron pour atténuer le bruit. Hector mâchonnait son pinard tout en fronçant les sourcils. L'éclairage des flammes lui donnait un petit air à la Stevenson. Mister Jekyll après une journée harassante ; que boirait-il ce soir ? Il reprit :

« L'humanité qui réfléchit n'est pas si ancienne. Je pars du principe que ces machines ne sont devenues accessibles qu'à des cerveaux déjà habitués à un bon niveau d'abstraction. Ce qui nous donne une limite dans le temps à... disons moins trente-mille.

— J'ai dû résoudre des problèmes arithmétiques un peu serrés, par moment. Je crois qu'il faut être un humain de l'agriculture pour commencer

à s'en débrouiller. La science des nombres n'est pas une préoccupation de chasseurs-cueilleurs ; rabattons la limite vers moins dix-mille.

— Pas nécessairement, Lucas ! La machine a peut-être testé tes capacités, et orienté son faisceau de questions en fonction de la qualité de tes réponses. Rien ne prouve qu'elle aura posé les mêmes énigmes à tout le monde. Rien ne prouve qu'elle considère ta logique comme le seul indice d'intelligence. Restons à -30K pour l'instant... Quels événements ont changé la face du monde depuis ?

— La mer a grimpé d'à peu près cent-trente mètres. Je n'ai pas envie de me noyer.

— Ça c'est embêtant... On pourrait envoyer un robot, peut-être ?

— Il doit y en avoir pour cinq à six mille euros. Minimum... Je vais demander. Sinon il nous faudrait un scaphandre pressurisé, et ça doit coûter horriblement cher... Le robot reste une bonne solution : on l'amène dans le sas, on l'enferme, il tend son bras et appuie sur le bouton de la porte extérieure, et puis il enregistre ce qu'il voit... Après, il referme, et on le fait ressortir au bout d'un temps donné.

— Et si les boutons exigent un opérateur vivant ?

— Alors on est cuit... Il est minuit, ça te dit une petite marche digestive dans la lande pascuane, avant d'aller dormir ?

— D'accord mais pas longtemps, car je commence tôt demain. Il faut s'habiller chaudement, j'imagine ?

— C'est l'hiver là-bas, et... voyons, le soleil doit se coucher, pas loin. Une petite laine sera bienvenue, et un imper !

— Trop dément ! On va avoir froid ? C'est génial ! »

III

Rapa Nui. Il pleuvait sous un gras nuage. Les statues de l'Ahu Tongariki luisaient d'humidité. Je remballai la porte et empochai la commande. Nous errâmes le long de la côte, un peu déboussolés par le décalage horaire, qui nous ramenait en journée alors qu'il était l'heure de dormir.

L'air sentait bon l'iode et la végétation. Hector montait en pression à chaque pas ; il s'exaltait, complètement emballé, avec de grands gestes et des chapelets d'onomatopées qui me faisaient rire. De temps en temps, il se baissait pour froisser un brin de plante qu'il reniflait ensuite avec délectation. Nous étions seuls dans la nature immense.

Nous nous assîmes sur un rocher qui dominait l'océan. Pas de feux dans le ciel ni sur la mer, pas une seule trace de civilisation, en dehors du sentier marqué du pas des chevaux. Pas de balises, pas de phare, ni de flotteurs signalant un filet dans l'eau. Nous étions hors du temps, hors du monde des hommes. Cela nous laissait comme un grand vide dans le cœur, un peu effrayant ; une sorte de vertige après le tourbillon parisien.

« La téléportation c'est bien beau, mais ça rend un peu idiot... lançai-je.

— Oui. C'est comme tout, il faut s'y préparer. C'est joli, ici ! »

Nous bavardâmes tranquillement dans le crachin ; des paroles légères et, par moment, assez décousues, qui sortaient de nos cerveaux en roue libre.

Maintenant, prenons de la hauteur, si vous le voulez bien, car des choses importantes se passent, et nous n'en savons rien encore ; laissons ces deux personnages au nez humide, Hector et Lucas, ouvrir un parapluie pour papoter plus à leur aise. Leur conversation s'évanouit dans le murmure des plantes et le souffle du vent.

Envolons-nous ; planons au-dessus des statues de l'Ahu. Voyez-les qui s'éloignent ; elles rapetissent et plongent derrière la butte ; voici le sentier qui mène au volcan. À mi-hauteur, un homme est accroupi sur une roche qui pourrait bien être une tête d'ancêtre ; entièrement recouvert d'un poncho kaki imperméable, les yeux à l'abri sous une casquette, il observe la côte, où sont apparus d'un seul coup deux individus d'allure très suspecte.

Il n'y avait rien eu que l'Ahu, tout d'abord ; puis, sans qu'il ait eu conscience d'un changement, il avait vu ces deux personnes s'avancer tranquillement vers les statues, comme des promeneurs – sauf qu'ils étaient sortis du vide. Puis l'un des deux s'était retourné, avait tendu un bras, et le paysage s'était encore subtilement modifié : quelque chose avait disparu, mais quoi ? Puisqu'il ne manquait rien !

Une trentaine d'heures auparavant, une moto avait été aperçue, ô scandale, énormissime outrage. Longtemps, elle avait pétaradé dans les

collines. Depuis, la police enquêtait et ne trouvait rien. Les quelques deux-roues de l'île restaient cantonnés près du bourg, et seul des fous, ou peut-être des touristes analphabètes, auraient pu sans frémir piétiner une dizaine d'articles du règlement, et deux ou trois lois nationales.

Aussi, depuis ce matin, deux fonctionnaires arpentaient la lande du Parc à la recherche d'indices, relevant d'horribles traces de pneus, découvrant une tache d'huile là où des herbes avaient été froissées, comme pour faire un nid à l'engin diabolique. Celui-ci avait rugi dans le pays pendant une vingtaine de minutes, puis avait disparu. Les traces s'arrêtaient d'un coup, comme si la moto avait été enlevée par un hélicoptère, ou par une soucoupe volante.

Et maintenant, deux types étaient sortis du néant, à peu près dans le coin où la moto avait cessé d'être... Le garde prit son talkie et appela le chef, resté au sec dans le 4x4 sur une crête voisine.

Celui-ci méditait en tirant sur une cigarette ; qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Connaissant exactement la position de tous les touristes en visite sur l'île, puisqu'on équipe leur passe d'une balise GPS ; sachant encore qu'aucun îlien n'irait faire le con à moto dans le sanctuaire, surtout en cette saison, qu'est-ce qui nous reste ? Des gugusses qui ont débarqué clandestinement, ce qui ne s'était encore jamais vu.

L'appel radio de son subordonné le mit de bonne humeur. Puisque, apparemment, les gars étaient encore là, il y avait une toute petite chance pour que le bateau qui les avait amenés le fut aussi. Donc, du boulot pour les garde-côtes. Restait à alpaguer ces deux promeneurs non répertoriés, et à rentrer au bourg pour les interroger.

Interim, qu'ont fait nos deux héros ? Ils ont disparu ! Ils sont rentrés chez eux. Quant aux trois humains qui convergent vers l'Ahu, ils ne retrouveront rien que des traces de pas, qui, comme la moto, s'arrêtent sans raison. Les deux gardes à pied, et leur chef en voiture, lorsqu'ils se seront rejoints auprès des statues, lèveront leurs yeux vers le ciel qui restera silencieux. Fantastique île de Pâques, toujours pleine de mystères. Voici les roches noires qui surplombent la mer rugissante ; les gardes pensent à la figure de l'homme-oiseau, qui saute dans le vide pour offrir un trône à son clan.

En chemin pour l'appartement, nous nous arrê tâmes quelques instants pour épier la brume qui engloutissait la lagune des stèles. Trois étoiles incendiaient les lieux. Nous nous mîmes à l'abri dans notre sas. Je crevai de soif presque aussitôt. Hector regardait le ciel.

J'ouvris le bec. Gros exploit. « Ce qu'il faudrait ici, c'est un petit ballon pour voir ce qu'il y a au-dessus de cette soupière...

— Oui... C'est moins cher qu'un robot. Maintenant, nous devons savoir avec qui partager cette découverte.

— Des gens qui devront comprendre l'importance du secret. Avec cette équipe, nous devons pouvoir assembler le robot, monter le ballon, explorer les autres lieux, et peut-être avoir des armes, aussi : dans ce coin, il y a des bêtes terribles. Mais je ne connais rien aux fusils.

— Oui ? Je t'écoute, mais en même temps, je viens de remarquer cette stèle, ici, à droite. Elle est différente des autres : aucune inscription, mais l'emplacement de la porte est visible. Et regarde ça, au milieu : qu'est-ce que c'est ? » Hector s'avança sur la peau, qui tambourina et secoua la mer.

« Attention ! » Je le suivis. « Restons prudents, pour l'amour du ciel. Glisse, ne marche pas ! Observe comment je fais... »

Je le rejoignis auprès de la pierre. Elle était lisse, aussi noire que la nuit, et rayonnait comme une porte de four. Se tenir à proximité exigeait une bonne dose de volonté. Je regardai les empreintes qu'avait découvertes Hector ; c'étaient quatre rectangles de la taille d'une demi-carte bancaire, profonds d'un millimètre. Si c'était là l'interface d'ouverture, nous devrions trouver ce qu'il fallait y poser pour déclencher le mécanisme. Mais pour l'instant, je ne voyais pas ce que cela pouvait être, et cette chaleur me donnait la fièvre. Nous rentrâmes dans le sas, lessivés par ces deux minutes passées en pleins soleils.

Je fermai la porte. Le noir subit fut peuplé d'images rémanentes. J'ouvris l'accès à l'appartement. Il y faisait, en comparaison, un froid de loup.

« Autre point... dit Hector. Je trouve qu'il serait bien utile de consigner les variations de température de cette lagune. Ceci pourrait nous mener à découvrir une saison plus tiède pour y mener nos expériences, ce qui ne serait pas du luxe.

— Ça en fait des choses à programmer. On verra demain ? »

On but longuement, on déplia le canapé, puis, sans débarrasser la table, je pris congé de mon invité et m'enfilai dans mon lit. Dix minutes plus tard, toute pensée s'éteignit dans l'appartement.

Mais sur Rapa Nui, dans un café, les paroles décousues d'un fonctionnaire humide et fourbu parvinrent aux oreilles du gardien d'un secret venu des premiers temps de l'île : la véritable histoire de sa fondation, « avec les preuves », comme on dit dans les vieux bouquins ; dont une, en forme de souris d'ordinateur, qui reposait entre des draps empilés dans une armoire.

Ce que racontait le flic trempé... Et si des guignols s'amusaient, après tout ce temps, à parcourir les voies ? Quelle trappe iraient-ils soulever ? Le gardien se leva, très inquiet, vida sa bière, paya et quitta le café. Une giclée d'embruns le croisa à la porte. Poli, il se mit de côté pour laisser passer la chose, qui alla réveiller les consommateurs un peu trop engourdis par le poêle. Le temps devenait carrément infect. Heureusement qu'il habitait à deux pas.

Il repensa à une parole de son prédécesseur : la demeure du lac est une prison où les âmes faibles se perdent... Ce qui y gît surplombe le néant, alors n'allons pas faire les imbéciles.

OceanofPDF.com

PASSAGES

I

Si j'extrapolais à partir de mes expériences, une commande ouvrait et fermait toutes les portes disponibles. J'avais ouvert et fermé ma porte en Bretagne, et j'avais aussi ouvert et fermé la porte de Rapa Nui. Autre chose : l'apparition d'un accès était liée à la localisation de la commande ; toujours à quelques pas.

Cette dernière n'était pas fixée une fois pour toutes, sinon, j'aurais dû, pour repartir de l'île, retourner dans le cratère. Par conséquent, toute commande devait pouvoir ouvrir, fermer et déménager n'importe laquelle des entrées du réseau. Sauf peut-être la pierre noire qui, en apparence, demandait d'autres instruments.

De mon côté, j'avais besoin, pour utiliser mon accès, de trouver un endroit adéquat. Qu'est-ce c'était qu'un endroit adéquat ? Sans doute pas cette ville ; Paris en été me tapait trop sur les nerfs. Je laissai un double de mes clefs à Hector, avec un petit mot d'explications, et filai me mettre à l'abri chez mon frère.

Je retrouvai les arbres et les buissons des haies, frissonnants de volées d'oiseaux, avec un émerveillement comique : rien de plus drôle en effet que le citadin fraîchement débarqué, quand il s'extasie sur un simple arbuste un peu rustique, première plante sauvage qu'il découvre après de longs mois de béton. Les cris de pâmouison qu'il pousse, en respirant un air qu'a filtré un bosquet dans un champ, ne sont pas pour rassurer l'indigène qui les écoute.

On m'affecta à la reconstruction du poulailler. Entre temps, ces dames avaient déménagé dans une cabane à outils, où elles ronchonnaient à loisir dans le souvenir du vieux temps. Je passe sur mes déboires de bricoleur, de cérébral ennemi du marteau ; ce n'est pas très intéressant.

Vint le jour où elles purent enfin retrouver leurs pénates ; comme je n'avais rien changé à l'ancienne configuration, elles s'y retrouvèrent

comme d’hier et regarnirent les juchoirs, chacune selon son rang.

C’était un enclos grillagé, serré contre le pignon d’ouest. Là, un cabanon abritait une série de grosses étagères en casiers, qu’on garnissait de paille pour faire litière. De chaque casier sortait un bâton sur lequel se tenait la propriétaire. Deux portes fermaient la bicoque, avec une chatière en guillotine au bas de chacune, qu’on refermait le soir quand les bêtes étaient rentrées. Les seuils, ainsi que les rives sous les clôtures, étaient bétonnés pour contrarier les menées du renard.

De plus, deux chiens de ferme, que mon frère avait auparavant mis en pension dans le voisinage, avaient réintégré la maison pendant ma courte absence, et patrouillaient la nuit dans le domaine. Ils semaient des cadeaux un peu partout dans l’herbe, et je devais faire attention où je posais les pieds. Mais un citadin, rompu comme je l’étais aux trottoirs piégés de la capitale, évoluait dans ces terrains minés avec plus d’aisance que mes hôtes, qui frottaient de temps à autre une botte contre une racine en me regardant par en-dessous tandis que je souriais, intact, en véritable expert.

o0o

Vint le mois d’août. Mon frelot restait coincé sur Madagascar, que les canaux d’information grand public ne voyaient toujours pas, ou affectaient d’ignorer. De mon côté, une fois le poulailler terminé, je me sentis libre d’aller et venir à ma guise dans le pays, ayant, en quelque sorte, payé mon second séjour. Je recherchais un endroit calme et peu fréquenté, pour réfléchir sur le carrefour des stèles et sur la porte aux encoches en forme de cartes bancaires.

Je n’avais pas oublié une des dernières propositions d’Hector : installer des machines sur la membrane tendue entre les pierres, pour enregistrer les variations d’ensoleillement et de température. Avant de quitter Paris, j’étais passé dans divers magasins d’électronique. Pour quelques dizaines d’euros, je m’étais retrouvé en possession de tout un arsenal à monter : détecteurs de présence couplés à trois appareils photo que j’avais exhumés de vieux tiroirs, deux thermomètres et un luminomètre – assez cher celui-là à cause d’un tube que j’avais dû acheter neuf – plus une sorte de boîte noire qui

consignait les données. Un peu de bidouille, des piles, des fils dans tous les coins, j'étais prêt. Ne restait plus qu'à installer cette belle tripaille sur la plate-forme.

Je n'avais pas trop envie de le faire depuis ma chambre, ne voulant pas risquer d'être dérangé et questionné. Aussi, après avoir étudié une carte de la région, je partis, par un frais matin gazouillant, pour une petite promenade dans la forêt de Rennes, qui était relativement proche et me paraissait assez vaste pour offrir toutes sortes de coins tranquilles.

En une demi-heure de voiture, j'avais trouvé le bon parking, dans un secteur sans intérêt notable, où les chemins étaient suffisamment creusés d'ornières desséchées pour décourager toute tentative de s'y promener soit à cheval, soit à vélo. Restaient les piétons, qui, espérais-je, iraient patrouiller dans le cœur noble de la forêt plutôt que dans cette friche mal peignée, dont le petit air abandonné me convenait à merveille. Je fermai la voiture et, sac au dos, plongeai dans les taillis.

Je finis par trouver mon bonheur sous un petit chêne rabougri, dont quelques branches retombaient en cloche près du sol, ménageant là une espèce de hutte naturelle propice aux cabanes et aux dissimulations. Sans attendre, j'ouvris la porte, et, comme les êtres de légende qui peuplent la région, je disparus dans le tronc.

Je sortis côté lagune. Je me demandais bien ce qui pouvait vivre dans cette eau laiteuse où je ne m'imaginais même pas tremper la main. Comme il faisait toujours aussi lourd, aussi chaud, aussi poisseux, vite j'étais mes fournitures, et disposai les différents lecteurs sur le périmètre de la membrane.

Je mis les détecteurs de présence en triangle, adossés à des stèles, et posai la boîte noire au milieu de la plate-forme, sous une sorte de cabanon fabriqué à partir d'un vieux parapluie, d'un panier à chat et d'une couverture de survie, afin de lui éviter de trop monter en température.

Prenant garde à ne pas m'empêtrer dans les fils qui serpentaient partout, j'entrepris ensuite de mettre mon ouvrage à l'abri de la pluie et d'éventuels coups de vent. Pour ce faire, j'étendis sur les organes des morceaux de toile plastique que je fixai au rebord de la membrane avec des pinces à linge entortillées dans de l'adhésif rouge.

C'était un bricolage absolument atroce, irrespectueux au possible de l'ambiance noble et mystérieuse qui régnait en ces lieux antiques. J'imaginai un prêtre attaché au service d'un dieu des eaux ou de la brume, découvrant à ses pieds mon disgracieux futoir, avec les outrecuidantes pinces à linge roses, vertes ou jaunes... C'était parfait... Vite, je repartis dans le sas, fermai la porte et m'arrêtai, hésitant, côté forêt : et si quelqu'un était là, juste de l'autre côté de l'écorce ? Que dirait-il en me voyant sortir d'un chêne ?

Cette fois-ci il n'y eut personne. Mais je sentais bien qu'il nous manquait un dispositif d'alerte, pour prévenir un endroit de ce qui se passait dans l'autre. Cependant, comment faire, quand la technologie de ces portes nous échappait absolument ? Venir à deux ? Et pourquoi pas ? Un guetteur peut, dans une certaine mesure, écarter les importuns, ou attirer leur attention ailleurs, mais quand même, cela ne résout pas tout... Venir la nuit, alors ? Comme pour mes visites de souterrains, éviter de s'en approcher en journée ?

C'était tout de même bizarre, cette propension au secret qui me poursuivait dans toutes mes activités récréatives. Pourquoi donc tout ce que j'entreprenais finissait-il obligatoirement par me transformer en clandestin ?

II

Début septembre, à la maison du Chêne Gaspard, qui est un ancien pavillon de chasse dans le massif de Fontainebleau, je tins une réunion avec deux personnes pressenties pour participer à l'aventure. Le Chêne Gaspard est une bâtisse extraordinaire, pleine d'escaliers et de recoins, de chambres en clochetons, nichée au milieu d'une platière située dans l'occident de la forêt ; un des rares endroits où l'on n'entend ni autoroutes, ni avions, ni trains. Juste des gens qui festoient, qui chantent et débouchent des bouteilles. Ici, la nuit est pleine et bonne, bien sombre, sans éclairage public.

Au bord de la falaise, la Lune au-dessus des pins dévoile une lande fantomatique semée de roches blafardes au milieu desquelles on aurait bien du mal à déceler l'astronome amateur venu avec sa lunette, accroupi entre deux grès auprès de sa valise ouverte. Les haleines font de petits nuages. Bruyères, calunes, bouleaux et trembles ; la nuit, le monde est argenté.

À l'horizon nord rougeoit la métropole sous son bouclier de fumées, posé comme une gigantesque soucoupe volante. Les avions qui descendent sur Orly dessinent des guirlandes d'étincelles, une toutes les deux minutes de vol sur chaque rail. À l'ouest et au sud s'étale la campagne avec ses premiers vallons boisés, balayés par le vent d'automne. À l'est, dans le dos des promeneurs venus méditer entre les pins, gît la platière endormie ; un chemin blanc serpente sur la lande, contourne une mare et s'enfonce dans les premiers bastions de la vraie forêt, celle, chenue, où fouillent les sangliers.

Mais ce soir, il n'y a pas de Lune, pas de lumière pour éclairer vos pas. Pas d'astronomes à lunettes non plus, car il n'y a rien à voir, toutes les planètes sont sous l'horizon. C'est le noir total. Vous marchez à l'estime, toute votre attention concentrée sur ce que vous disent vos pieds. Gravillons ? Tant mieux, c'est le chemin. Terre dure et silencieuse, pas feutrés ? C'est encore le chemin, mais plus enfoncé dans les bois. Le ciel disparaît, occulté par les feuillages. Et maintenant, que sentez-vous sous les pieds ? Des glands, des brindilles, des touffes d'herbes ? Vite, revenez en arrière, sinon vous pourriez bien plonger dans une mare, ou sombrer dans les broussailles, et vous passeriez alors la nuit dehors à vous époumoner en vain... Ça y est, vous avez retrouvé la voie ? Tant mieux. Mais attention, encore une fois, car c'est ici qu'elle tourne, et va tourner encore. C'est le moment de lever les yeux, car le salut vient d'en haut. Regardez ces quelques lucioles qui scintillent entre les branches ; la piste, en écartant les arbres, laisse passer des étoiles qui vous indiqueront si vous êtes ou non sur une laie bien dégagée, ou dans un étroit sentier qui se perd au diable.

Alors, au milieu d'un virage, dans le grand silence des bois, filtre à travers les troncs une petite lumière, comme un fanal. C'est la maison forestière. Quittez le chemin et suivez ce cap qui vous invite. Les mains sur des mousses, vous enjambez d'anciennes murettes, franchissez des broussailles, et pénétrez dans la clairière. Vous voici couvert de feuilles et de lichens. Un chien vient vous renifler. Vous sentez bon. Des gens conversent doucement au pied de la terrasse ; bonsoir, bonsoir...

Une odeur de feu de bois parfume la nuit fraîche, comme une promesse. Sur le seuil, vous frappez vos chaussures pour en faire tomber le sable gris mêlé d'humus et d'herbes, et vous rentrez. À droite, les cuisines collectives ; elles sont vides à cette heure. Devant vous, les escaliers qui

mènent aux chambres ; mais vous n'allez pas monter là-haut tout de suite, la nuit vient juste de commencer.

Tenez, sur la gauche, une porte ouvre sur le réfectoire, qui sert aussi de salon et encore de salle de jeux. Nous sommes assis là, autour d'une table près de la cheminée. Nous avons éteint les lampes. Nous chuchotons, car les planchers sont minces, et des randonneurs dorment au-dessus de nos têtes... Refermez la porte, s'il vous plaît ; venez, prenez un verre, vous qui êtes maintenant dans le secret ; venez écouter. Nous allons parler des stèles... Le vin est sur les pierres à gauche de l'âtre. Quelqu'un tisonne le feu.

oOo

C'était un samedi, tard dans la nuit. Il faisait un froid de loup. Hector était présent, adossé à la cheminée, pensif derrière sa pipe ; deux autres personnes écoutaient, le regard dansant à la lueur des flammes, l'histoire invraisemblable de la machine ludienne trouvée dans les marnes de Livry-Gargan. Il était bientôt minuit, et personne n'avait sommeil.

Je venais d'exposer nos découvertes.

« Et nous avons, pour finir, obtenu cet objet en forme de souris, qui nous sert de télécommande. Avant de faire une démonstration, avez-vous des questions ?

— Moi, dit une fille qui s'appelait Karine. Tu dis que d'autres stèles ont été activées...

— Quatre avec la nôtre, sur les huit dressées. Ce qui en laisse trois qui sont encore muettes, et bien sûr la pierre noire aux encoches.

— Donc, il y a trois machines qui ont été découvertes avant la tienne... C'est curieux qu'on n'en ait jamais entendu parler. Je ne vois aucune légende qui puisse s'y rapporter...

— Les utilisateurs de ces portes seront restés diablement discrets : ils n'ont pas diffusé la découverte, personne ne la connaît... Ils doivent former un clan, une confrérie. Peut-être qu'on va me contacter...

— Il doit y avoir une raison à cette timidité. Les gens qui possèdent ces commandes s'en réservent l'exclusivité, et le monde n'en profite pas. Pourquoi ?

— Attention, intervint Hector... Quand des gens se mêlent de faire des choses étranges, ils finissent mal. On les brûle, on les lapide, sauf dans le cas où ils s'appliquent à passer pour des dieux. Mais, même avec ce danger qui menace tous ceux qui sont dans la confiance, nous savons bien qu'il y aura toujours un imbécile pour essayer de faire le malin en vendant la mèche.

— Et, repris-je, nous n'avons connaissance d'aucune déclaration de ce type, ni dans l'histoire, ni dans les mythes. N'est-ce pas ?

— Exact, confirma la fille.

— C'est, entre autres raisons, pour tes compétences en mythologie que tu es là ce soir... Alors, pourquoi ce mutisme, selon toi ?

— Il n'est pas naturel. Pour clore la bouche des gens à ce point-là, il faut leur filer une sacrée trouille. Qu'il y ait une menace énorme, une punition absolue. Immédiate ? Automatique, peut-être...

— Oui. Hector et moi, nous envisageons la possibilité qu'il y ait, derrière une de ces portes, une chose très dangereuse ou considérée comme telle.

— Et vous ne savez pas pourquoi ces machines ont été semées sur la planète, à une époque où aucune intelligence n'était encore capable de les exploiter... »

Hector se redressa : « On patauge... Il y a trop de questions qui restent sans réponses. Nous sommes tous d'accord pour explorer les portes, et n'en rien dire à personne ? Bien... Parce que, si nous voulons trouver quelques indices sur ceux qui ont construit la plate-forme dans la lagune, il faudra qu'on y aille... Nous avons concocté un petit programme, avec Lucas, qui comporte entre autres le gonflage d'un aérostat...

— Un instant... Lucas ? Tu dis que tu as installé des instruments de mesure dans cet endroit. Qu'est-ce que ça donne, tu as obtenu des résultats ?

— Pas grand-chose, mais le peu que nous avons n'est pas trop mauvais. Tout d'abord, la luminosité baisse, et la température avec. La dernière

moyenne de vingt mesures donne 46°C, contre 55°C lorsque j'ai installé l'appareillage. Ensuite, et là tenez-vous bien, nous ne sommes plus seuls sur le coup... J'ai sur moi trois photographies qui ont été prises lorsque les détecteurs de présence ont réagi à une intrusion. Les voici... » Je lançai les clichés imprimés sur la table.

Tout le monde se pencha ; le silence dura exactement trois secondes, puis les exclamations fusèrent. Quelqu'un ricana : « C'est une blague ou quoi ?

— Non. L'auteur n'a pas voulu être photographié, c'est tout.

— Il y avait quelque chose d'écrit là-dessus ?

— Je ne l'ai pas retrouvé. Il a dû finir dans l'eau un peu plus tard. Un courant d'air, peut-être... Bref, comme le prévoyait Karine, on cherche à nous contacter. C'est plutôt une bonne nouvelle ! Quelqu'un parle espagnol ici ? »

Sur les images, on voyait la stèle de Pâques, porte ouverte. Dans l'ombre du sas se tenait une silhouette, bras tendu, la main dans la lumière ; et dans l'air juste au-dessus de la plate-forme, à vingt centimètres de hauteur, là où les faisceaux de détection s'entrecroisaient, en vol plané, un avion en papier plié. La main était une main d'homme ; celui-ci venait juste de lancer l'avion, et avait suspendu son geste, en attendant de savoir où le petit papier allait atterrir.

« Les images datent du premier septembre... J'ai fait un relevé tout à l'heure avant de venir ici, mais aucune vue n'a été reprise depuis ; personne n'est passé. Ou alors le gars refuse de mettre un pied sur la plate-forme, et attend qu'on aille le voir, je ne sais pas trop. Donc je propose qu'on écrive un mot, et qu'on le mette sous une pierre dans le sas de la porte de Pâques...

— Oui, mais d'abord, on va vous montrer l'endroit » dit Hector.

Tout le monde se mit debout. Je remballai les clichés dans la sacoche, et passai dans le hall chercher des lampes que j'avais mises à charger.

« Remettez deux ou trois bâches, ça tiendra bien jusqu'à notre retour...

— Où comptes-tu nous emmener ?

— À l'aqueduc. C'est à vingt minutes. »

Les arbres du parking frissonnaient dans le vent nocturne, lâchant fâînes et glands sur les voitures. Redoutant des chutes de marrons ou de châtaignes, car il nous semblait en avoir vu par terre pendant l'après-midi, nous rentrâmes la tête dans les épaules, pressant le pas pour échapper à la zone dangereuse. Bientôt, nous fûmes à l'abri dans un étroit sentier qui traçait sa rayure dans la forêt, droit au nord-est, et qui menait aux Arcades.

Le couvert était serré ; nous avions l'impression d'être dans un tunnel. Au loin, une lumière venait vers nous. C'étaient des promeneurs qui rentraient d'une virée romantique dans la forêt de minuit. Comme ils approchaient, ils levèrent une troupe de sangliers qui fouillaient quelque part à notre droite. Les animaux s'éparpillèrent dans les lointains en hurlant des imprécations qui résonnèrent longtemps sous les arbres, comme dans une caverne.

Karine, notre experte en mythes, n'était jamais venue en forêt la nuit, et n'imaginait certainement pas qu'elle y rencontrerait des grosses bêtes. Elle en frissonnait d'aise. Elle travaillait dans l'équipe d'un professeur célèbre, où l'on essayait d'exhumer les ancêtres des mythes, d'en trouver les origines communes, fossilisées et démembrées çà et là dans les histoires, l'iconographie et la statuaire. Pour apprendre le métier, Karine se faisait les dents sur les banyans funéraires de l'arc Indo-Mélanésien.

Hector, lui, en avait fini avec les accidentés de Zarya, et se préparait à repartir au Tchad. Toujours une fesse en l'air, les valises jamais complètement rangées au fond des placards, il commençait à rêver d'un poste sédentaire, histoire d'avoir enfin droit à une vie familiale décente.

Trébuchant derrière Karine car il n'avait pas de lumière, suivait le maigre Primo, programmeur et bidouilleur de robots, qui travaillait le moins possible, ou alors pour très cher. Il était un compagnon compétent et sûr, bien que totalement dépourvu de tact : quand il avait découvert les photos de mon installation sur la lagune, il avait henni de joie à l'idée d'avoir rencontré un béotien de mon envergure, puis m'avait posé la main sur l'épaule en me disant que malgré tout, j'étais un frère, et qu'un dieu veillait sur mon innocence.

Voici, alignés sur le sentier filant à travers les bois obscurs, Hector et les deux nouveaux venus, moi fermant la marche. Nous nous fréquentions tous déjà plus ou moins, mais ne formions pas encore une équipe véritablement

soudée. Étant le seul que tout le monde connaissait bien, j'étais ce soir le pivot de cette tribu.

o0o

Nous arrivâmes au rebord du plateau. On prit à droite en longeant le ravin, jusqu'aux Cent-Marches qui nous menèrent à l'aqueduc. Celui-ci était un canal recouvert qui amenait l'eau de deux rivières, le Loing et la Vanne, à travers la forêt, la campagne puis la banlieue sud, jusqu'aux réservoirs de Montsouris, qui sont une grosse taupinière accroupie dans le quatorzième arrondissement. Sous nos pieds, le canal sortait de terre et franchissait un vallon sur quelques arches au tablier semé d'aiguilles de pins. Un endroit parfumé et frais, silencieux, à l'abri du vent. Les Arcades. Sans attendre, je sortis la commande. On fit cercle autour de moi. Je m'adossai à un regard d'inspection, et cliquai le bouton d'appel.

III

Nous transpirions sur la membrane translucide que les deux nouveaux piétinaient, maladroits dans la chaleur. Passer de la nuit fraîche à ce sauna sans ombre avait été un choc. Ils avaient pris l'air farouche et obstiné d'un boxeur sur sa chaise entre deux rounds, et dégoulinaient tout autant. Hector prit un tube à essai et le plongea dans l'eau pour le remplir. Je connaissais, du côté du Panthéon, un ami chimiste – aux loisirs eux aussi fort clandestins – auquel confier cet échantillon. Avec des horaires et un poste qui lui accordaient une grande autonomie, il saurait demeurer discret.

« Il y a quelque chose qui bouge, là-bas, chuchota Hector. Parlez moins fort, s'il vous plaît.

— Je vous invite sur l'île de Pâques, dis-je. C'est par ici, on se dépêche... »

Je me mis de côté pour laisser passer la troupe, puis refermai l'opercule derrière nous. Dans le noir, Primo alluma une lampe, et s'éclaira le menton par en-dessous pour faire le vampire. Il nous regarda en tournant sur lui-même, comme la statue du Commandeur. « Donc... » proféra-t-il bien

lugubre, « nous sommes actuellement dans une capsule qui file à une vitesse indéterminable au cœur du non-monde... De l'autre côté de ces parois, parler de durée ou de longueur n'a plus aucun sens. Les choses n'y ont pas de dimensions, et n'existent même pas. Peut-être sommes-nous dans le rêve de Dieu. Je me demande ce qu'en penserait mon arrière grand-père qui était un kabbaliste passionné. Les arcanes de l'univers ? Cet endroit le rendrait frénétique.

— On dirait assez un ascenseur, tes arcanes.

— Comment fait-on si elles tombent en panne ?

— Je n'ai pas vu de scaphandre...

— Est-ce que vous pourriez être sérieux un instant ? râla Hector... J'ouvre la sortie... Mais on ne met pas les pieds dehors comme ça, attention ! C'est l'après-midi, ici, et c'est bientôt l'été, donc les jours sont longs et agréables. Il y aura peut-être du monde, alors silence ! On observe, et on se tait... »

Le voile gris de la porte disparut. Un flash nous aveugla, puis une petite lumière clignota sur un boîtier rouge framboise. Devant nous, dressé dans une prairie spongieuse, un trépied nous lorgnait. Quelqu'un nous avait pris en photo, et pire : il avait remis la porte à son emplacement d'origine, au beau milieu du fond mouillé du cratère du – je m'étais renseigné entre-temps – Rano Raraku.

Un vent fou ridait l'eau et couchait les herbes, faisant trembler le trépied disposé sous notre nez ; pour lui éviter de basculer, le photographe avait lesté celui-ci d'un bout de lave. Un sac à dos était pendu à une poignée, avec un tas de fils qui en sortaient et rejoignaient d'un côté l'appareil photo, qu'entourait un plastique vert de gris destiné sans doute à le protéger de la pluie, et de l'autre un boîtier radio, tout aussi emmitouflé. A priori, un téléphone sonnait en ce moment quelque part dans une maison de l'île. Devions-nous attendre, ou au contraire nous tirer d'ici tant qu'aucun flic n'était en vue ?

Les avis furent partagés. Primo suggéra de refermer la porte, puis, en la rouvrant, d'en jaillir dans des postures diverses pour faire une belle photo de groupe. Hector, sur qui l'humeur badine de mes invités commençait à déteindre, rajouta qu'il avait dans son sac un tissu tricolore, qu'il pourrait

brandir comme un supporter. Ces deux idées n'étaient pas si farfelues, qui nous poussaient, finalement, à nous présenter sur un jour un peu meilleur ; car jusqu'à présent, nous ne pouvions pas nous vanter de maîtriser notre image de marque : on nous avait lancé un avion en papier, et nous venions tout juste d'être piégés par ce flash, immortalisés sous la forme traditionnelle du groupe des crétins éberlués.

o0o

Ainsi fut-il fait. Puis, après la seconde prise de vue, alors que nous nous étions renfermés dans le sas en ricanant comme des potaches, j'eus l'idée de laisser un petit mot à notre plaisant photographe, en l'invitant, en anglais, à nous rejoindre derrière la pierre nouvellement activée, la première à droite en sortant, dans douze heures ; le petit matin sur Pâques, le déjeuner en France.

J'écrivis ceci au dos d'une des images de l'avion en papier. À la troisième ouverture de la porte, je la brandis au-dessus de ma tête, dans l'espoir que le coup de flash ne blanchirait pas trop la feuille. Puis nous repartîmes pour la lagune, car tout le monde voulait aller voir la grande pierre noire aux encoches.

J'avais amené un parapluie pour m'en servir d'ombrelle, tandis que les nouveaux venus se nouaient des linges autour de la tête en prévision du coup de chaleur. Deux canettes de soda furent descendues, puis l'on sortit à nouveau dans l'étuve. J'avais laissé le message d'invitation à l'intérieur du sas, accompagné d'une représentation du motif à dessiner pour l'ouverture. Nous nous étions tartinés de crème solaire, nous étions trempés, et nous sentions fort. Tout ça à minuit !

IV

Plantés au pied de la mystérieuse pierre noire, nous tentions de deviner quel pouvait être la clef à trouver pour parvenir à rentrer dedans. Au bout d'un moment, l'un de nous suggéra qu'il fallait utiliser quatre objets identiques ; cette pensée, toute simple et pourtant si longue à être apparue,

montre assez combien nous peinions à faire fonctionner nos cerveaux dans cette étuve. Approfondissant l'idée, Karine déclara que, puisque nous n'avions rien reçu d'autre que cette télécommande, il fallait bien qu'elle fût l'une de ces clefs. L'ouverture de la pierre, dit-elle, devait exiger la présence de quatre télécommandes, c'est-à-dire qu'il fallait quatre porteurs agissant de concert. Primo tendit la main vers moi : « Passe-moi le bidule ». Je le lui donnai, affirmant que je n'y avais jamais rien vu qu'on pût coller contre une de ces encoches, mais que peut-être le secret était caché à l'intérieur. Il hocha la tête, pas convaincu. « Je parie que tu n'as pas bien observé le dessous.

— Il n'y a rien dessous !

— Je vois bien, mais je crois, moi, que tu n'as pas bien observé !

— Ah bon ? À part la retourner, m'écorcher les yeux dessus et même gratter dans l'idée de sentir un petit relief qui m'aurait échappé, je ne vois pas quoi faire que je n'aurais déjà tenté. Tu penses à quoi ?

— Allons dans le sas, je veux essayer quelque chose... »

On se mit à l'abri dans notre couloir. Primo me pria de refermer la porte. Il demanda ensuite d'éteindre les lampes. « Tenez, regardez ! J'avais dans l'esprit ton histoire d'anneau dans la carrière. On ne change pas une équipe qui gagne, n'est-ce pas ? C'est con comme la Lune ! » Il retourna la commande et nous montra sa face inférieure. Y était apparu un rectangle blanchâtre, parfaitement luminescent, tout comme l'anneau de Livry-Gargan, et dont les dimensions semblaient pouvoir s'accorder avec les encoches de la pierre noire.

« Allez, on y retourne ! » Ce fut une cavalcade de gredins enthousiastes qui déboula sur la peau de tambour, la faisant ronfler comme un bidon qu'on roule. « Du calme ! » hurla Hector. « Si on se fait bouffer par une sale bête, on sera bien avancé ? Vous ne pouvez pas réfléchir une seule petite seconde au danger, non ? C'est trop exiger de vos trois misérables neurones, peut-être ? » Il était furieux, nous fourrait quatre doigts sous le nez, et rougeoyait de manière inquiétante. « Ceux qui n'ont pas la commande en main, ils retournent dans le sas, ce qui veut dire tous sauf un ! Et l'autre malin, il va faire son expérience tout seul, et en silence ! » C'était un peu le grand frère de notre bande. Militaire et médecin, il était obligé d'essayer de

rester vivant un peu plus souvent que nous autres, les benêts civils. Le troupeau rentra dans la niche.

Primo resta seul, plus très fier. Il s'avança vers la stèle, et colla le ventre de la commande, pointe en haut, contre une encoche. Il la retira ; aucun résultat. Il la remit, pointe en bas, et pressa. Puis il la retira de nouveau. « Ah... Il y a du neuf. Ça a brillé ! On tient le bon bout... Je vais essayer de la coller sur chaque encoche l'une après l'autre, pour voir ce que ça fait... »

Mais la porte ne s'ouvrit pas ; c'eut été trop facile. Quand Primo collait la commande sur une des empreintes, celle-ci s'allumait en blanc comme un néon, c'était parfait. Mais quand il retirait la commande, l'empreinte s'éteignait doucement. Il essaya d'allumer toutes les empreintes en les activant le plus vite possible, mais allumer l'une éteignait l'autre. On n'en sortait pas, il fallait être quatre, avec chacun sa petite machine.

À ce moment-là, Karine, sur le ton de la conversation : « Primo, tu arrêtes tes essais, et tu reviens, lentement, mais sûrement, jusqu'à nous... NON, tu ne regardes pas vers l'eau. Tu me regardes moi... »

Effectivement, ça valait mieux. S'il avait découvert ce qui était en train de le reluquer... « Oh putain oh putain oh putain, il y a quoi dans l'eau est-ce que tu crois que je peux marcher plus vite ? » Il était devenu tout pâle et bredouillait. Je mis la main sur le bouton de fermeture. Encore trois mètres. Un œil était sorti de l'eau, comme un périscope, à dix mètres. « Il y en a encore un là... » chuchota Hector... C'était blafard, comme la lagune dans laquelle cette chose vivait. Deux gros yeux pédonculés, écartés de trois mètres l'un de l'autre. Une petite bête...

Il y eut trois vagues, et la peau de tambour se mit à gronder. C'en fut trop : Primo bondit en couinant et nous propulsa jusqu'au fond du sas. Je refermai la porte d'un coup de poing. Sous la plate-forme, des tentacules avaient émergé, et la cognaient en essayant d'attraper leur proie. L'un d'eux se tortillait ; les quarante derniers centimètres de la face interne étaient recouverts d'un tapis de petits crochets osseux qui semblaient bouger. Dernière vision avant la fermeture : un fouet, qui siffla entre les stèles et s'abattit sur le plateau, dans un triple éclair de flash.

o0o

« Qui a remis les appareils en route ? J'ai vu des flashes, j'ai pas rêvé ?

— Moi, dit Hector. J'ai pensé qu'on voudrait savoir à quoi ça ressemblait...

— Beau réflexe ! Je ne t'ai pas vu faire, répondis-je.

— Au fait, pourquoi utilises-tu du flash, tu crois qu'on manque de lumière ?

— Je travaille avec un temps de pose ultra-court, pour photographier d'éventuels insectes, si ça existe. »

Nous sortîmes dans la nuit. Un tout autre monde, vraiment. Sans ours, sans loup, un vrai petit paradis. Personne ne tenait tout à fait debout, et ce n'était pas par fatigue. Je me laissai tomber dans les aiguilles de pin. Le ciel était tout diamanté d'étoiles... Primo referma la porte, et s'écroula à côté de moi. Le temps d'évacuer l'adrénaline et de retrouver nos esprits, personne ne dit mot.

Mais il y en avait un qui n'avait pas l'air trop secoué ; Hector, qui amorçait sa pipe, l'air peinard, debout sur le canal. « Faudra trouver des armes, très chers amis. Et pas des petites. Si on veut continuer, bien sûr... »

o0o

« Si le type de l'île de Pâques se pointe sur la plate-forme tout à l'heure, il risque de tomber sur le calmar... Quelle bourde ! On a bien déconné... »

Là, Primo soulevait un point intéressant. Mais qu'y faire ? Un volontaire pour aller glisser un mot sous la porte ? Ne vous bousculez pas, hein...

« Le truc sera peut-être parti quand l'autre se pointera... S'il se pointe !

— Bien sûr qu'il va se pointer. Qu'est-ce que tu crois ? On l'invite, il viendra !

— Pas certain, pas certain... Le gars est prudent. Il est resté dans l'ombre, l'autre fois ; il ne s'est pas laissé photographier. C'est peut-être qu'il connaît un peu la faune locale, va savoir.

— De toute manière, on n'y peut plus rien. On rentre ? Il fait froid, là...

— Moi, je dis qu'il faudra des armes, reprit Hector.

— Oui, mais on n'en a pas. On est des gentils, nous !

— Eh bien il faudra en trouver. Alors bougez-vous, ou abandonnez. »

Nous repartîmes dans la forêt. Vu l'état de nervosité dans lequel nous étions, il n'est pas sûr que nous aurions bien réagi si nous avions dû rencontrer encore une fois une horde de cochons sauvages. De fait, je crois bien que chacun d'entre nous épiait les fourrés, à l'affût du moindre craquement. Et quand une branche sèche claqua dans le sous-bois, tout le monde fit un bond.

Nous écoutâmes l'animal qui avançait là-bas. Il semblait progresser avec circonspection, un peu comme nous. Les sangliers ne font pas tant de manières. Nous traversâmes la forêt, imaginant un *alien* bataillant dans les broussailles, sur notre piste.

v

Le lendemain, vers midi, dans l'intention d'accueillir notre éventuel invité de la façon la plus discrète possible, j'amenai ma troupe au sud de la ferme du Chêne Gaspard, dans un endroit réputé pour être aussi dénué d'intérêt qu'un vieux bidon. En effet, dans la journée, les Arcades sont un lieu beaucoup trop fréquenté, surtout un dimanche. Le vallon qu'elles franchissent est agréable et parfumé, et l'aqueduc juché sur ses piles offre au randonneur l'opportunité plutôt rare d'évoluer au niveau des feuillages, à cinq ou six mètres de hauteur.

Aussi avais-je décidé d'ouvrir notre porte dans l'un des endroits les moins praticables du massif, une vilaine butte encombrée d'épines, pénible à gravir, sans rien pour attirer le marcheur qui se fie aux cartes habituelles pour faire le tour des curiosités locales. Cette petite platière donnait au midi sur un ensemble de ressauts gréseux, que les gens de la région appelaient la Roche Menestrin. C'est, peut-être, un ancien campement, car les flancs de

la colline sont sillonnés de vieux murets mangés par la végétation, et les cavités qui s'ouvrent au pied des falaises ont visiblement été habitées. Tout est à l'abandon depuis des siècles, et seuls d'indécrottables romantiques y trouveraient matière à s'émouvoir. Ou alors, des gens très au fait de l'histoire ancienne, ce qui est fort rare. Et ceux-ci auraient alors tout fait pour nous éviter, afin de ne pas risquer de nous dévoiler les emplacements de leurs discrètes investigations.

Nous étions accroupis à l'entrée d'une des grottes du flanc nord, face à la pente d'où monterait tout visiteur venant soit du chemin, soit de la ferme. Ainsi ne serions-nous pas pris au dépourvu. De plus, la traversée des broussailles était si bruyante qu'elle nous offrirait un préavis de presque dix minutes, nous laissant largement le temps de nous transformer en de paisibles saucissonneurs.

Karine et Primo étudiaient des signes gravés sous l'auvent. Hector somnolait, mal réveillé après notre petite nuit. Pour ma part, j'en avais passé une grande partie à me dépêtrer d'un rêve abominable, vertigineux, dans lequel la profondeur recélait un ennemi ancien et vaste.

J'ouvris la porte ludienne face aux roches, à l'abri entre deux blocs. Le carrefour des stèles était désert. Quelques-uns de mes appareils avaient disparu, mais je ne m'attardais pas à faire l'inventaire. Je revins, refermai le passage et attendis.

o0o

Midi vingt-cinq, midi quarante, toujours rien. Hector était parti se promener sur la platière ; tout le monde baillait d'ennui et de lassitude. Peu à peu, les copains filèrent se chauffer au soleil, et je restai seul, à observer quelques fourmis à moitié endormies qui dérapaient dans le sable.

À treize heures quinze, on vint me chercher pour le déjeuner ; les sacs avaient été déballés dans un endroit à peu près dégagé sur le plateau, à trente mètres de l'auvent. Je fis une série de petites flèches en brindilles qui partaient de la porte invisible et conduisaient à notre pique-nique.

Nous en étions au taboulé quand notre invité se présenta. Il n'était pas venu seul. Nous avions devant nous deux hommes qui formaient une paire aussi mal assortie qu'il est possible de l'être. Je les avais déjà vus en action dans un roman, et c'était presque irrésistible de drôlerie, et en même temps, inquiétant, bizarre, de voir apparaître en chair et en os, debout, à portée de la main, un véritable Don Quijote, squelettique, taciturne et moustachu, accompagné d'un rondouillard Sancho Panza tout en amabilités, mais en keffieh. Il était impossible de ne pas songer à ces deux personnages, il était impossible de ne pas sourire, mais il était d'abord temps de réagir, de se lever, et de les accueillir.

Alors, ce furent les présentations ; ou plutôt des tentatives, car, petit écueil, comme nous parlions tous l'anglais avec des accents différents, les premiers instants furent assez coriaces. Babel par grand vent.

C'était, finalement, mon premier symposium international, et je n'étais pas très à l'aise. Or, comme j'étais le responsable de cette réunion, tout le monde, inévitablement, finit par se tourner vers moi. Et l'on attendit poliment que de ma bouche sortissent miel et lumière.

Je commençai par présenter mon équipe, en décrivant les compétences de chacun. Puis, succinctement, je parlai de notre projet : en savoir le plus possible sur les portes, ainsi que sur cette lagune chauffée par trois soleils.

Tandis que Primo servait de l'eau et des fruits secs à la ronde, Don Quijote prit la parole. Il se nommait Arturo, et c'était l'homme de Pâques. Il avait tout à fait l'allure de l'hidalgo imaginé par Cervantès : maigre et digne, broussaille noire, rides à foison, avec là-dessus un maintien de sénateur tourmenté d'une lombalgie sévère. Cependant, il lui manquait d'être aussi timbré que le modèle.

Arturo était le dépositaire d'une commande que l'on se transmettait depuis des siècles, et qui n'avait jamais quitté l'île. Pour trouver un successeur, c'était, pour le gardien, toute une histoire qui visait, à travers une longue période d'observation et des approches discrètes, à isoler deux ou trois personnes susceptibles de savoir conserver le secret. Peu à peu, l'une d'entre elles devenait la confidente, tandis que les autres faisaient de bonnes amitiés, utiles, à l'occasion, pour servir à leur insu de fausses pistes. Celles-ci ne savaient jamais rien, et seule la personne choisie était une

dernière fois sondée avant d'être mise au parfum : alors on lui montrait la lagune, les stèles, la roche noire.

À ce propos, une question trépigait sur le bout de ma langue, mais Arturo ne voulait pas se taire : « Et tant que j'y pense... » disait-il, « je vous ramène les quelques affaires que j'ai pu sauver de votre chantier... » la boîte noire et les appareils photos. Je vérifiai immédiatement que rien n'avait souffert et que les cartes mémoires étaient en place, avec peut-être, à l'intérieur, de belles images du gros machin tentaculeux. « Quand j'ai ouvert le passage après avoir déchiffré votre papier, la bête était toujours là ; j'ai dû patienter... »

Il se tourna vers son compagnon, et le présenta sous le nom de Hassan Gharaybeh, ou Gharabyeh je n'ai jamais bien compris, de Jordanie. Cet homme était, comme le Sancho de l'histoire, tout petit, rond, jovial, souriant, le type même du parfait convive. Son regard pétillait de malice, et aussi d'indulgence. Voici ce que cet homme agréable nous raconta :

« Je vis dans la région de Petra, sur l'ancienne route des épices, un endroit célèbre pour ses tombeaux. Je suis, comme Arturo, le dépositaire d'une clé. Avant moi, c'est une centaine de gardiens qui ont laissé leurs noms dans notre registre. D'autres les ont précédés, mais leurs traces ont disparu, ce qui fait que personne ne sait plus à quand remonte la découverte de la machine, ni où elle a été trouvée... Elle a longtemps été cachée dans les souterrains de notre vallée, et n'a été déménagée que deux fois, vers l'an 400 de votre ère : tout d'abord lorsque les habitants résistèrent aux évêques qui voulaient détruire les temples, et ensuite, quelques années plus tard, lorsque fut promulgué l'édit de Théodose II. Il fut, d'ailleurs, très mal appliqué dans notre secteur, malgré les manigances d'un moine qui avait eu vent de l'existence d'un trésor extraordinaire caché au fond d'une grotte, et qui, sous couvert de nettoyage religieux, cherchait à s'en emparer. Ce trésor pouvant être notre clé, on resta prudent...

— Qu'ordonnait l'édit ? demanda Primo.

— De détruire les cultes polythéistes, d'abattre les temples. Rien que de très ordinaire, me direz-vous, mais c'était, à l'époque, le premier coup sérieux porté à la liberté de croyance, qui ne s'en est jamais tout à fait remise. L'édit prétendait officialiser un mouvement présenté comme

populaire, mais qui, bien entendu, était attisé d'abord par les Églises. Toujours est-il que l'Empire ne récupéra pas l'objet.

— D'accord. Et vous, Arturo, quelles ont été les aventures de vos gardiens ?

— Nous n'en savons plus rien, puisque notre culture a été un petit peu piétinée par vous autres, les hommes de l'est, n'est-ce pas. Comme notre langage a disparu, nos tablettes sont devenues presque illisibles ; et puis de toute manière nous ne les possédons plus, puisqu'elles sont dans vos musées. Mes prédécesseurs ont dû tout réapprendre par eux-mêmes, et réinventer, ou supposer, ce qu'ils ne pouvaient plus savoir. Mais le résultat, c'est que les gardiens, sur Pâques, comprennent aujourd'hui une bonne partie des anciens signes. Ceci dit, notre connaissance des portes reste sommaire. Mais ce que nous comprenons a considérablement augmenté ces deux derniers siècles, lorsque les différents gardiens en service sur notre planète ont commencé à se rendre visite... Il faut que vous sachiez, à ce propos, qu'il est inconvenant de déplacer les portes. Le lieu est choisi avec soin.

— On a fini par le comprendre, répondis-je. Bien entendu, cela ne se reproduira plus... et vous, monsieur de... Jordanie, comment fut découverte votre porte ?

— Mystère mystère... Bien entendu, il est permis de supposer que, personne ne sachant à l'époque ce qu'était un produit industriel, tout le monde pensait à un objet laissé par les dieux... Mais voilà ce qui est raconté : le découvreur de l'objet ne put converser avec la machine ; il échoua. C'est un autre qui reçut la clé après avoir écrit, en coopération avec l'engin, un poème... »

Arturo déclara que, pour leur part, les Pascuans avaient récupéré leur clé après avoir positionné des étoiles sur une carte. Je me sentis misérable.

« Et vous, que vous fut-il proposé ? me demanda-t-on

— Eh bien... la machine m'a fait passer un test d'intelligence... » Rigolade générale... Les gens sont méchants, parfois. « Question de savoir si j'étais capable de penser, sans doute. »

J'étais vert... Les autres avaient conçu des œuvres compliquées, et moi, j'avais juste répondu à quelques petits problèmes de logique, en cochant des

cases dans un questionnaire à choix multiples.

Ceci dit, si la machine se pliait à ce point à notre manière d'utiliser un cerveau, eh bien, chapeau bas à ses concepteurs, encore une fois, et tant pis pour mon orgueil. Arturo voulut me consoler : « Ce n'est pas grave ! Le grand point, c'est d'avoir réussi, je vous assure. D'aucuns ont échoué à l'examen.

— C'est vrai, dit Hassan. Soyez heureux d'avoir trouvé les bonnes réponses. Ceux qui n'ont pas eu votre habileté en sont morts, dit-on...

— Comment ça ?

— Foudroyés... On a un exemple, dans les archives... »

Il y eut un petit silence. Arturo se sentit obligé de préciser :

« Parce qu'il semble qu'il y ait une protection, voyez-vous. Si l'on n'a pas le cerveau bien délié, on disparaît dans un éclair, zap ! Aucun imbécile n'ira témoigner de l'existence de cette chose, puisque, s'il s'en approche et qu'il s'y frotte, il meurt... Ne restent que les êtres trouvés dignes. Mais ne nous demandez pas pourquoi !

— Les rouleaux de Petra disent ceci, reprit Hassan. Le découvreur a trouvé comment déployer l'écran liquide, mais il n'a pas su aller plus loin. Il a échoué, et a été foudroyé. Un suivant a relevé le défi, et lui a réussi.

— Mais les imbéciles, rétorquai-je, posent tout de même un petit problème... Qu'un type intelligent dialogue avec la machine n'interdit pas à vingt crétins de regarder le prodige, et de faire des commentaires, avec toutes les conséquences bien fâcheuses que l'on est en droit de redouter lorsque ce genre d'individus se met à causer. Il y a là, je trouve, au moins une difficulté...

— C'est exact, répondit Hassan. Mais toutes les découvertes ont été placées sous le signe du secret, de l'intime, du cercle restreint. Nous pensons que ceci vient du fait que jusqu'à présent, les humains étaient, dans leur immense majorité, des esclaves, des gens sans poids, sans existence, sans dignité reconnue. Du bétail, des têtes. Et ce sont eux, les humains de base, les sans-valeur, ce sont eux qui ont découvert les machines, puisqu'ils sont l'immense majorité, et qu'on n'a jamais vu un seigneur piocher dans une mine ou creuser au fond d'une tranchée.

— Eh oui, reprit Arturo. Automatiquement, ce sont des pauvres qui font la découverte. Ils ne vont pas le crier sur les toits, vous pensez bien ; d'abord pour ne pas être dépossédés, ensuite pour ne pas être taxés de sorcellerie ou de magie illégale, d'apostasie, de complot...

— Attirer le regard d'un puissant, c'est toujours dangereux ; et souvent mortel, surtout quand les jaloux s'en mêlent. »

Hector leva son gobelet d'eau à ma santé. « Tu t'es coltiné les devinettes du Sphinx et tu n'as pas été mangé, réjouis-toi au lieu de faire cette vilaine tête...

— Heureusement que je n'étais pas au courant... On est certain de ça ?

— C'est ce qui est dit. Quelqu'un a manipulé l'engin, et a été tué. Au moins un...

— Bon. Et qu'en est-il des autres portes ? Sait-on où elles mènent ? »

Les deux gardiens se regardèrent un court instant. « Oui, on sait où elles mènent, répondit Arturo. Celles qui ont des figures, du moins...

— Celles qui n'ont pas encore été trouvées sont muettes, et restent closes, évidemment, rajouta Hassan.

— Voilà...

— Et peut-on savoir où elles débouchent ? ... Non, je vois bien que non...

— Il faut nous comprendre. Nous ne savons pas qui vous êtes.

— Attendez ! La machine a bien décidé de m'accepter ! » Mais Arturo : « La machine a décidé, oui, mais elle a décidé pour un seul : vous ! Et voilà que vous êtes quatre... Alors excusez-nous, mais rien ne prouve que vous êtes tous bien gentils, bien honnêtes, et surtout : seriez-vous aptes, les uns comme les autres, à garder un secret qu'il est dangereux de dévoiler ?

— Oui, dangereux ! ajouta Hassan. Et nous ne parlons pas des calamars ni des autres petites bêtes qui peuplent la lagune... Car il y a bien plus fort.

— Bien plus fort, oui... De l'autre côté de la pierre noire, on pense que c'est l'enfer antique. Hadès. Juste derrière. En plus sauvage, toutefois.

— Voilà. Donc et d'une : n'entre pas qui veut. Et même de deux : peut-être bien qu'y entre qui ne veut pas ! Car tout se passe comme s'il y avait, derrière, une espèce d'attracteur...

— Pensez à l'entonnoir du fourmilion : la fréquentation un peu trop soutenue de ces lieux déclenche... comment pourrais-je le dire ? Une dépression, qui aspire les esprits... Vous devenez obnubilés, empoisonnés. Je n'irais pas volontiers tourner autour. »

Des terres mortes, et mortelles. Arturo : « Certaines histoires font état de trois peuples qui ont été effacés dans des sortes d'engouffrements qui auraient suivi l'exploration... avortée, ou mal préparée, de cet au-delà de la stèle noire. Comme si tenter de la franchir entraînait des catastrophes. Il est question, dans un écrit, d'une pyramide, de l'autre côté, qui attirerait les foules, un peu comme un vortex. Nous ne savons pas si c'est vrai, mais c'est ce qui semble être écrit.

— Mais vous croyez ça ? voulut savoir Primo

— Et pourquoi non ? J'ai vécu, malheureusement, une expérience qui semble corroborer ce qui est raconté dans ces textes, et suis tenté d'y croire, oui. Du reste, depuis toujours, les gardiens s'avertissent de rester discrets. Je pense que c'est une sage idée.

— En conséquence, poursuivit Hassan, nous croyons que vous êtes un peu trop nombreux... Car ce que nous gardons, outre les clés, les pierres, les portes et nous-mêmes, ce sont, peut-être bien, nos peuples aussi, et tout ce monde... »

Ça c'est du gardien... Le gardien universel, qui garde tout ! La Terre, les autres, moi, vous, les monstres de la lagune, plus Hadès tout entier.

Cependant, un truc clochait. « Si je comprends bien, vous êtes en train de nous dire que des gens ont franchi la porte ? Puisqu'ils ont raconté, ou tenté de faire comprendre ce qu'il y avait après...

— Ah mais oui tiens c'est vrai ça ! dit Hector en se redressant... Et comment ?

— Et comment quoi ? demanda Hassan, l'air innocent.

— Comment ont-ils fait ?

— Oui, nota Primo. Il nous semblait que la porte noire ne s'ouvrait que si... que si... tagada tagada Lucas aide-moi, combien c'est déjà ?

— Quatre...

— Merci... Que si quatre clés étaient réunies...

— Oui, quatre clés, tout à fait ! Hassan confirma vigoureusement.

— Ils sont d'accord... » Primo réfléchit un peu... « Or...

— Trois » articulai-je, pris de pitié. Car il y n'avait que trois stèles de marquées, en plus de la mienne.

« Merci. Or, vous n'avez en tout que trois clés. C'est-à-dire que, jusqu'à notre arrivée, vous n'aviez tout simplement pas la possibilité d'ouvrir cette porte. Alors ma question est : comment a-t-elle pu être ouverte auparavant ? Ou plutôt, pourquoi croyez-vous à des histoires qui racontent ce qui se passe après l'ouverture de la pierre ? Alors que cette pierre, messieurs, est infranchissable sans quatre clés que vous n'avez jamais eues ?

— Puisque vous n'en aviez que trois ? ajoutai-je

— Vous saisissez le paradoxe ? »

Les deux gardiens, qui avaient jusqu'alors arboré de très aimables visages, perdirent l'envie de sourire. Monta sur leurs figures un même masque de panique douce teintée d'embarras, comme s'ils avaient été surpris en train de commettre quelque honteuse chose que la morale réprouve.

« C'est un peu compliqué » hasarda Hassan. Il se tourna vers son compère. L'autre se racla la gorge, bien embêté... Nous n'en perdions pas une miette, vous pensez bien. C'était fort réjouissant ; ces types essayaient visiblement de nous entortiller, et ils étaient sur le point de rater leur coup, en direct et sans filet ; un tel spectacle ne se boude jamais.

« Bon. D'abord on ne croit pas qu'il faille vous montrer à vous tous...

— Voilà : il y a toujours eu un seul gardien, et vous arrivez, toute une équipe.

— Principe de précaution. Ensuite, eh bien, il y a les rêves... »

Ce fut une chorale de mécréants : « Hôôô ?

— Des rêves ?

— Rien que ça !

— Une sorte de révélation ?

— Du coup, soit on vous croit, soit on ne vous croit pas.

— C'est imparable. Voici les rêves, on est cuits.

— Mais laissez-le parler, zut ! râla Karine. Quels rêves, Arturo ?

— Oui, racontez-nous ! » Mais Arturo, qui venait de se prendre notre avalanche, commençait à s'assombrir. Aussi Hassan continua-t-il, pendant que Don Quijote refroidissait : « Vous est-il arrivé de rêver, récemment, que vous êtes au-dessus d'un gouffre ? Et que seule une mince, une fragile membrane vous en sépare ?

— Ah non, répondis-je. En tout cas, pas ces derniers temps... Ah mais si, cette nuit ! Ça alors ! Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est un appel de cette chose, la pyramide dont on vous parlait. Elle projette dans votre esprit la sensation que vous évoluez au-dessus d'un gouffre...

— La pyramide ?

— Oui.

— Au dessus d'un gouffre ?

— Oui ! »

Mais qu'est-ce qu'ils avaient fumé, ces deux-là, avant de venir ?

o0o

« Bon ! Ce n'est, reprit Arturo, que la première d'une longue série d'images qui surgissent aux moments où vous ne veillez pas, et qui, peu à peu, vous entraînent à devenir la proie de cette chose. C'est ce que nous avons ressenti, nous les gardiens... Et nous avons quelques siècles d'observations pour confirmer nos dires. Voyez-vous, il faut être, il faut rester très méfiants ! »

Hassan me regardait avec insistance ; il se pencha vers moi et me serra les poignets, l'air excessivement sérieux. « Et je vais vous surprendre, mon jeune ami, quand je vous aurai dit que même les femmes qui ont pénétré sur l'aire des stèles font ce rêve ; alors que, en principe, il est réservé aux seuls hommes...

— Oui, c'est ça ; restons discrets, surtout ! » Je m'énervais un peu. Tout ça n'avait aucun sens. « Ce qu'il veut dire, Karine, c'est que...

— Je sais ce que ça veut dire... Mais, Lucas, j'ai fait le même rêve cette nuit.

— Ah...

— Ça change tout, n'est-ce pas ? dit Arturo.

— Moi j'étais trop crevé, dit Hector. Rien vu, cette nuit. Par contre, voyons voir, c'était quand...

— Moi jamais, le coupa Primo. Donc ce n'est pas tout le monde. J'ai point été élu. Snif. C'était quoi, ton rêve, Karine ?

— Je me tenais debout sur une très vieille citerne enterrée, d'une profondeur effroyable, et dont le capot était en métal rouillé. J'avais peur que ça crève, et que je coule dans l'eau qu'il y avait en-dessous... En même temps, c'était tentant, car j'avais si chaud... Mais nager sur ce gouffre...

— Et toi Lucas ?

— Au fond d'un puits énorme, plein d'escaliers et de niches ouvragées, avec des choses collées aux parois, comme des trophées je crois... le sol est recouvert d'un damier de grandes dalles de marbre, noires et blanches, comme un jeu d'échecs. Et quand on marche sur les dalles, une houle gronde et les soulève ; elles claquent, et l'on sent sous ses pieds des tourbillons venus de profondeurs immenses, qui voudraient vous happer.

— Et quelque chose de glouton gît au fond, rajouta Karine... Je vous jure que je n'avais pas envie de me baigner, et pourtant c'était attirant.

— Je ne pouvais que danser pour tenter de conserver l'équilibre, repris-je. Quant à sortir de cet endroit...

— Pas envie de nager là-dessous ? Peut-être qu'à la fin tu en es revenu à la version classique de ce rêve » insinua Karine.

Je n'ai jamais su répondre à ce genre de provocations. Mais qu'elles m'énervent quand elles s'y mettent ! Et maintenant, cette fille me regardait d'un air attendri... Ah c'était insupportable ! Primo, bien entendu, gloussait d'aise à me regarder souffrir, tandis qu'Hector, et c'était encore pire, s'en foutait absolument.

Cependant ! Cependant... Si la pyramide, en agitant ses petites antennes (bzzz bzzz), nous avait envoyé ce vilain rêve, sournoisement camouflé sous l'apparence anodine d'un grand classique de la psychanalyse, c'était à se demander, en effet, si ça valait toujours le coup de forcer le passage. Après tout, j'avais marché sur le gouffre cette nuit, et Karine aussi. Hector, qui ne voulait pas être en reste, nous raconta un rêve plus ancien, qui datait de notre promenade sur l'île de Pâques :

« Un large puits et sa margelle, avec un couvercle de bois tout argenté de vieillesse, en deux demi-disques... Au milieu du couvercle, un trou de la taille d'une main, par lequel j'ai laissé tomber un sachet qui contient un objet d'une grande valeur, puisqu'il fait, pour ainsi dire, partie de moi. Pour le repêcher, je monte sur le couvercle, et, surtout ne me demandez pas pourquoi, je plonge dedans une ligne avec son hameçon...

— Ça c'est un garçon, nota Karine. Prenez-en de la graine, les mecs !

— Je savais que vous alliez ricaner...

— Ah mais personne ne ricane, ricana Primo. Continue, vas-y...

— Oui c'est un beau rêve !

— Mais les deux couvercles bougent et menacent de basculer ; je perds l'équilibre. Je vais tomber, je me réveille. »

Alors, je me suis levé : « Les cauchemars c'est bien joli, mais moi ça ne me convainc pas. En tout cas, je ne pense pas que ça nous mène bien loin.

— Détrompez-vous, mon jeune ami, répliqua Hassan, piqué au vif. Ils mènent très loin, au contraire ! Car ce rêve ne sera pas le seul que vous ferez... Après celui-ci, que vous aurez, entre parenthèses, le plaisir de revivre encore huit ou dix fois, il y aura celui du pont brisé, qui vous plaira beaucoup, j'en suis certain...

— Et qu'est-ce que c'est que le pont brisé ?

— Au milieu d'un pont ruiné, dont ne subsiste, au milieu de la rivière asséchée, qu'une pile avec deux moignons d'arche, quelque chose explosera : un tonneau, une jarre... Et vous aurez le sentiment, comme Hector avec son sacchet, d'avoir subi une perte irréparable, totale, comme de voir sa famille disparaître sous un obus, ou de contempler sa jeunesse envolée... Vous serez amputé, et salement ; vous faites le malin, mais attendez de voir ! »

Arturo y alla de son petit couplet : « Vous aurez l'impression d'être la victime d'un coup de marteau gigantesque, lancé avec précision sur les plus innocents.

— Vous vous réveillerez en larmes, avec l'impression de tomber, et le désir absolu de quitter ce monde. Et là, pendant votre chute, au milieu de votre désespoir, quand vous filerez comme une pierre au milieu des déchets, des abats de vos amours sectionnées, des paroles vous seront murmurées.

— Vous n'aimerez pas !

— D'accord, repris-je. Mais quel rapport, encore une fois, entre ces rêves envoyés par je ne sais quelle pyramide, et les foules qui...

— Qui s'engouffrent, oui... Il y a un point de non-retour. On ne peut pas tout vous expliquer d'un coup comme cela, ce serait bien trop long, et donc je vous demande de nous faire confiance... Et si c'est trop difficile de faire confiance à deux bonshommes un peu bizarres, je vous demande de faire confiance à quelques millénaires d'expérience forgée à partir de rêves et de visions qui ont rendu trente des nôtres fous à lier. »

Pour le coup, je ne fus plus si fier. Karine : « Le point de non-retour aurait-il un rapport avec le pont brisé ?

— Bien sûr, mademoiselle. C'est un rapport très intime, je dirais.

— Oui, ajouta Arturo. Après ce rêve, l'on vous chuchotera des paroles qui conditionnent : brûlez vos vaisseaux, franchissez la limite ultime, qu'auriez-vous à regretter de ce que vous laissez derrière vous ? Et ceci : De quoi pourriez-vous bien avoir peur ? Ah, Lucas, je vois que cela vous dit quelque chose !

— Croyez-moi, dit Hassan ; le dramatique, le spectaculaire, l'aventure attirent toujours. Ces images qui vous feront peur, vous finirez par les

aimer, par en être fiers, car elles vous rendront différents du commun des mortels. Quel honneur, n'est-ce pas, d'avoir été ainsi distingués ! Maudits, mais uniques !

— Vous serez marqués du sceau, comme on disait dans les vieux temps. Mon ami Hassan a raison de songer à une sorte d'élection : comme si un dieu vous avait désignés. Ce qui n'est peut-être pas entièrement faux. Alors : s'il vous plaît... s'il vous plaît... Pour Lucas, comme c'est lui le quatrième gardien, il n'y a rien à faire, nous l'encadrerons, il deviendra l'un des nôtres, il ne succombera pas. Mais vous, ses amis ; il est encore temps de reculer, peut-être. Éloignez-vous de ces portes ! »

VI

Un avion passait à l'ouest, très haut dans le ciel. Plus près de nous, une guêpe inspectait nos provisions. Arturo nous raconta une histoire.

« Cette nuit-là, il y avait eu tempête sur Rapa Nui. Le matin, j'étais monté sur le Terevaka qui domine la côte au nord. Joseph, l'ancien gardien, m'y avait convoqué. C'était un viel ami, comme un oncle pour moi. J'avais trente ans à l'époque, et lui, je crois, pas loin des quatre-vingts... Il m'attendait aux cratères, au départ d'une ravine qui descendait jusque vers le cap. Nous nous sommes assis à l'abri, à mi-pente.

Accrochée au sommet, derrière nous, battait dans le ciel une longue écharpe de nuages maigrelets, toujours défaits, toujours reformés. Sur les flancs du volcan, on voyait les prairies onduler, que le vent moirait comme un velours. Il creusait là-dedans les sillages d'une grosse bête qui se vautre.

Ce jour-là, l'île était un grand navire ; son passage aplanissait la mer, qui était toute couchée à l'est jusqu'à la plage d'Anakena, et à l'ouest, bouillonnante d'écume et de vagues hachées par la côte qui faisait étrave. Au large vers l'occident, défilaient lentement les sillons de la houle, comme des multitudes de soldats, venant en lignes à notre rencontre.

Il y avait eu une alerte au raz de marée, et Joseph était venu contempler le phénomène. Quand je l'ai rejoint, c'était l'heure. La vague devait arriver du Chili juste maintenant.

Nous n'avons rien vu dans l'océan, pas de barre noire sous le soleil, mais soudain des fracas et des éclats de mer ont giclé de la côte, depuis la Rosalia, où ça a explosé comme si on avait fait péter des grenades, jusqu'à San Juan : un train de coups de tonnerres avec des gerbes qui fusaient en balayant les rivages à toute vitesse, et puis plus rien, que la mer qui bouillonne auprès des roches. Au large, un bateau de pêche n'avait même pas été soulevé. Dans les jumelles, je regardais les embruns filer vers le bateau, et se coucher à mi-chemin. Voilà comment passa le raz de marée.

Ce matin-là, le monde était immense, et il allait encore s'agrandir.

“ C'était pas mal ” me dit Joseph qui s'étirait. “ Ça a bien cogné du côté d'Anakena, faudrait aller voir si le Nau Nau est encore debout, mais j'ai un peu la flemme, et puis, il faut que je te parle ”. De fait, il y eut une statue qui avait perdu son chapeau, on l'a su plus tard. Joseph s'est rassis, il a bourré sa pipe et s'est mis en boule pour l'allumer. Quand il s'est redressé, il a tiré de son sac une sorte de galet peint et me l'a mis entre les mains, puis il m'a regardé en coin, l'œil métallique sous la broussaille. “ T'as pas intérêt à me dire non, camarade... ”

“ Appuie sur le bouton au milieu...

— C'est quoi ? une souris ?

— T'occupe. Appuie, c'est tout... ”

J'ai obéi, et quand le rectangle gris m'a sauté au nez, j'ai fait un sacré bond. Il y avait une icône à un endroit du rectangle, et Joseph m'a demandé de la recopier avec le doigt, en dessous. “ Là où je t'emmène, ça tape, a-t-il ajouté en sortant un bob. Mets ça sur ta tête, et rentre là-dedans ; je te suis...

— Mais qu'est-ce que tu me fais ? C'est quoi, cet engin, Joseph ?

— Une cabine ; tu as ouvert la porte, on rentre dedans, on referme, et on ouvre à l'autre bout... ” Il a sorti une lampe, qu'il a allumée. Il m'a poussé dans la cabine, a refermé, m'a contourné et puis il est allé ouvrir de l'autre côté, tout comme il avait dit. Et dehors, ce n'était plus Rapa Nui. C'était la lagune, avec sa chaleur démentielle et ses trois soleils. “ Par ici, ça va chez un copain en Jordanie. Là, ça ouvre sur Haïti. Mais ne t'avise pas de faire du tourisme à l'œil. Ça n'est pas l'usage ”. J'étais flottant, déconnecté, plus

rien n'avait de sens et je questionnais par pur automatisme. J'ai demandé :
“ Et cette pierre noire, qu'est-ce que c'est ?

— La porte des Enfers. On n'ouvre pas ! D'ailleurs, on ne peut pas, il manque une de ces commandes. Rentrons, maintenant. ”

Il m'a tout expliqué en chemin. Nous avançons lentement, le vent dans le nez ; ça nous a pris deux heures pour rejoindre le bourg, et pour venir à bout de tout ce qu'il fallait que je sache. Le soir, chez lui, on a regardé des papiers, des bois gravés aussi. Lui savait les lire ! Lui seul sur toute l'île ! Quelle journée !

Et Joseph qui en rajoutait : “ On ne pouvait pas le dire, qu'on savait déchiffrer, nous autres les gardiens. Sinon il aurait fallu s'expliquer. Alors on a pris l'habitude de se taire... J'ai le manuel quelque part, dans ce carton, je crois. Enfin pour l'instant ce n'est pas primordial, hein ? Ce soir, on va surtout fêter ton arrivée au club. Oui ? ” Il alla fouiller dans son buffet. J'entendis des bouteilles tinter, des verres.

“ Tu sauras une chose que personne au monde ne sait, lorsque je serai mort. Oui mon fils, tu pourras lire presque tous les bois de Rapa Nui, selon l'ancienne manière, tu te rends compte ? Bien sûr, tu seras seul. Mais comme tu es toujours célibataire... Et puis les autres, le petit Hassan surtout, ils t'aideront, ils vont t'encadrer ”. Il se retourna vers moi ; il n'avait rien trouvé à boire, ou bien alors il avait oublié ce qu'il était venu chercher ; il revint vers moi et me prit les mains : “ J'ai personne d'autre que toi, Arturo, il faut que tu m'aides ! ” Et voilà.

Quelques années plus tard, quand il est mort, j'ai mesuré toute la solitude qu'il m'avait léguée. Ce secret m'a séparé des autres îliens, il m'a empêché de m'abandonner à la confiance, à l'amitié. Il y a toujours un moment où l'on vous demande “ Alors et toi, Arturo, qu'est-ce que t'as de beau à nous dire ? ” et que puis-je répondre ? Je ne suis pas un espion, je ne sais pas mentir. Alors je dis n'importe quoi, je dis du banal, et ça s'entend.

C'est dur, vous savez. Les autres se livrent ; ils peuvent, eux. Quand ça va mal, ils se confient ce qui pèse. Pas moi. À cause de ces portes, à cause de cette pyramide avec ses rêves mauvais, je suis resté à distance, je suis devenu un taiseux. Résultat : on ne me cause plus que de la pluie et du beau temps. Je ne vais pas dire que ça me convient.

Heureusement, il y a mon pote Hassan. Et puis aussi, il y a l'espoir de la relève. Je guette celui ou celle qui pourrait prendre ma place, j'observe les gens. Mais je n'ai pas encore trouvé ; alors, quand ça va trop mal, je vais voir Hassan. Ou alors c'est lui qui vient, pas vrai monsieur ?

— Je ne te laisserai pas tomber, va.

— Je leur parle de Julian ?

— Julian était un imbécile. Mais oui, vas-y, parle-leur de Julian...

— Imaginez les ravages que peut causer l'irruption d'une forte dose de surnaturel dans une vie anonyme... Quelqu'un entend des voix et commence à agir bizarrement, à tenir des propos inouïs ; comment vous appelez ça ?

— Jeanne d'Arc, dis-je.

— Un type qui cherche à fonder une secte ! répondit Primo, plus réaliste.

— Voilà, un gars qui veut s'enrichir...

— Ou alors, un illuminé.

— Un prophète !

— C'est quelqu'un qu'il ne faut surtout pas suivre.

— Écoutez-moi bien, les enfants, reprit Arturo. Vous connaissez Saint-Paul, Saül de Tarse ? L'avez-vous seulement lu comme il faut ? Il a reçu sa propre dose de surnaturel, sur le chemin de Damas. Aveuglé par une lumière plus éclatante que le Soleil, Saül tombe sur le chemin, et entend une voix qu'il identifie comme étant celle de Jésus. Tels sont les éléments de l'histoire, une allégorie extraordinairement bien tissée, qui met en scène : premièrement l'enfer des Juifs, le Sheol – qui s'orthographe comme Saül – c'est-à-dire le pays des morts ; deuxièmement la lumière du Christ, qui vient – grande nouveauté – éclairer le Sheol ; et, selon une interprétation suivie par certains exégètes, troisièmement la Jérusalem parfaite, anagramme du mot Damas, interprété comme signe graphique du nouveau sanctuaire. Paul illuminé sur le chemin de Damas, c'est la graphie allégorique de la lumière du Christ éclairant le pays des morts, et montrant la voie nouvelle, le nouveau but... Vaste caverne, n'est-ce pas, que le rayon éclaire soudain, au détour d'une page de pur prosélytisme chrétien ! Mais

savez-vous quelles paroles ce Saül, ainsi illuminé par l'art du littérateur, se mettra, plus tard, à proférer dans ses prédications ? *Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur*, etc. C'est dans les *Thessaloniens*. Alors, voici ma question : feriez-vous confiance à un individu qui tiendrait ce genre de discours ?

— Non. Et c'est, du reste, pour cette raison qu'on a du mal à vous croire, dis-je.

— Alors comment se fait-il que tant de gens l'aient suivi ? » répondit Arturo...

Hassan se racla la gorge : « Et le Coran bougonne : *Assurément, à d'antiques groupements Nous avons avant toi transmis des messages. Nul envoyé ne leur a été arrivé qu'ils n'aient pris en dérision*. Moi aussi, je peux faire des phrases. Bon, voilà ce que cherche à vous dire Arturo : vu de l'extérieur, celui qui reçoit une révélation n'est pas différent d'un charlatan ou d'un timbré, et personne n'aura jamais le moyen de vérifier ses dires, sans l'accompagner d'abord au-delà de ce rideau derrière lequel se tiennent les choses dont il parle. Et comme ces rideaux sont des passages à sens unique, le mystère demeure entier, la croyance restant par conséquent l'unique voie de pénétration. Nul témoin ne reviendra jamais vous informer. C'est-à-dire que, dès le départ, le public est dépourvu de moyens de contrôle. Donc il se sépare en deux camps : ceux qui préfèrent ignorer que croire, et ceux qui veulent croire.

— Bien entendu, dit Arturo, les incrédules sont tous catalogués comme d'affreux incroyants, et les tourments sans fin leurs sont promis. Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Julian a fini par tenir, lui aussi, ce genre de discours pénible, en notre siècle même, et ça a marché puisque ça marche toujours... Vous rappelez-vous, au début des années vingt, du suicide collectif de Rapa Nui ?

— Moi je l'ai étudié, dit Karine. Il était question de l'homme-oiseau.

— Julian était celui que mon maître, Joseph, avait choisi comme successeur, avant moi. Il a vu ce qu'il fallait voir, il a rêvé ce que vous allez rêver, après quoi il a dérivé peu à peu vers l'insanité. Il a fondé une secte, et

il est mort en emportant une foule avec lui... Voilà, pensons-nous, ce qui, dans le réseau des portes, pourrait être un filtre, un mécanisme de sauvegarde : les excités, les faibles, ceux qui ne sont pas équilibrés, plongent et disparaissent. Ils emportent avec eux tous les témoins possibles. Pas de traces ; pas de souci.

— Seuls traverseront ceux qui sont vraiment solides » conclut Hassan... Étions-nous solides ?

« Il se présentait comme une sorte de Messie ? demanda Karine

— Les visions l'avaient détruit, ou peut-être qu'elles avaient révélé le vrai Julian. Il s'était mis à rassembler sa bande. Comme Joseph lui avait remis la clé, il emmenait des tas de gens sur la lagune ; ils en revenaient fanatiques. Quand Joseph a découvert ce qu'était devenu son disciple, il a repris la commande. La punition a été immédiate : menaces de mort, incendie de sa maison, passage à tabac, calomnies ; un soir, les policiers ont débarqué juste à temps pour sauver Joseph, et c'est Julian qui s'est retrouvé dans les ennuis. En fuite, mais coincé sur Pâques, grillé dans son métier, grillé dans ses études, il n'était vraiment plus l'exemple à suivre mais il avait toujours son petit groupe de fidèles récoltés sur Internet, et, dans la ville même, quelques personnes croyaient encore en lui et en voulaient à la police. Pourtant, c'était devenu un timbré complet, mais avec, disait-on, des pouvoirs à faire frémir. Par conséquent, il se trouvait toujours du monde pour le nourrir en cachette. Il s'était mis à... comment vous dites, avec les mains, un truc de roi gothique ?

— La guérison des écrouelles, suggèrai-je.

— Voilà, les écrouelles. Monsieur donnait dans le miracle. Il soignait en cachette, ou faisait comme si. Mais bon, Julian dans le maquis, sur une aussi petite île, ça ne pouvait pas durer. Il eut sa fin, qui tourna à l'hécatombe : il ne fut pas embarqué, parce qu'une foule, rameutée par téléphone, empêcha les policiers de parvenir jusqu'à lui. Julian mit alors en scène sa mort – à laquelle il ne devait pas croire – d'une manière propre à foutre la pagaille sur l'île entière... Car il était devenu contagieux, il était devenu un relai du fourmilion, de la pyramide... On raconte que des tas de gens, qui ne le connaissaient pourtant pas, se prirent à faire souvent le même petit rêve malsain que celui que vous avez eu cette nuit ; et lorsque, ce jour-là, protégé par la foule qui lui fit une enceinte, il échappa aux

policiers et s'éloigna vers le sud, une bonne partie du quartier de Mataverí fut prise de l'envie subite, allez savoir pourquoi, de faire un tour aux falaises de l'Orongo ; c'est-à-dire là exactement où montait Julian avec son grumeau de fanatiques.

— Vous connaissez les lemmings ? demanda Hassan. Ce fut, chez les humains qui vivaient près de la cachette de Julian, le résultat d'une espèce d'effet de zone : pas un de ceux qui auraient pu entendre parler de lui ne fut laissé de côté.

— Ce matin de juillet, quelques deux-mille personnes montèrent aux falaises pour toutes sortes de raisons diverses. Elles y découvrirent un homme tout nu qui discourait, entouré de gens nus eux aussi, ou en train de se déshabiller. Les policiers ne purent, là encore, arrêter Julian. Pourtant ils cognaient, mais en face les gens ne se laissaient pas faire, et ça répondit sec. Il y eut des morts... Donc, bagarres à la périphérie, orateur au centre. Julian, dos à la mer, parlait des élus, de ceux que le destin désigne. Un vrai petit Saint-Paul. J'étais dans la foule...

— Il vous avait attiré ?

— Certainement pas ! J'étais là en tant que garde du Parc, c'est tout... Mais voilà ce que je n'oublierai jamais : parmi toutes les phrases de ce discours dément, qui se focalisait peu à peu sur la désignation de l'élus selon l'ancien rite *Te tangata manu*, la cérémonie de l'homme-oiseau, se glissaient des sons que je n'avais jamais entendus, qui pouvaient s'apparenter à un langage, et que depuis j'ai appris à bien connaître : les chuchotements immondes qui suivent le rêve du pont brisé... À chacune des paroles proférées dans cet idiome inconnu, entrelacées dans le discours humain, beaucoup de personnes se mettaient à tanguer, à osciller, comme sous une bourrasque. Et moi aussi je sentais la puissance de ces sons ; ils me secouaient, mon esprit chancelait... Ainsi vous connaissez l'homme-oiseau ?

— Oui, répondit Karine. Je l'ai bien étudié, et c'est comme ça que j'ai ensuite été attirée par cette histoire, où il apparaissait... *Te tangata manu*, expliqua-t-elle à ceux qui ne savaient pas, c'est un concours ; il s'agit de plonger dans la mer depuis l'Orongo, et de nager jusqu'à un îlot en particulier, de l'escalader et d'en ramener un œuf d'oiseau. Le premier qui revient au sommet de l'Orongo avec son œuf intact est déclaré vainqueur, et

le chef de clan dont il est le champion devient le nouveau patron de l'île, tandis que l'athlète, qu'on appelle alors le *Tangata manu*, a droit à une année entière de *far niente*.

— Et voilà que Julian avait plongé dans la mer, avec la ferme intention de nager jusqu'à l'îlot. Et c'est ce qu'il fit ! Mais pour être le champion de qui, c'est ce que je ne compris pas, à l'époque... La mer était agitée, mais comme il n'y a plus de requin dans ces eaux depuis au moins cinquante ans, la traversée n'était pas si dangereuse. Julian parvint à l'îlot. Il grimpa dessus. Il se redressa au milieu des gerbes d'écumes. Il leva les bras en l'air...

— Alors les cieux s'entrouvrirent, intervint Primo. Une pince en descendit, qui cueillit le prophète, le remonta, et disparut dans les nuées qui se refermèrent. Puis un rideau d'éclairs ravagea la côte, et enleva la foule, ne laissant debout que les quelques rares incroyants qui s'entreregardèrent, stupéfaits, au milieu de l'herbe fumante. Les flics avaient dégainé leurs flingues. Quelques caleçons et chaussettes, emportés par le vent, folâtraient dans les buissons ou voltigeaient de ci de là.

— Sur son îlot, Julian leva les bras et hurla des paroles que le vent emporta. Au même moment, les gens hurlèrent. Puis une vague explosa sur le Motu Iti, et son panache occulta Julian. Quand elle retomba, il avait disparu. Aussitôt, tous ceux qui avaient hurlé se précipitèrent et sautèrent dans la mer. Et moi, au milieu d'eux, moi qui ne voulais certainement pas sauter, j'ai bataillé comme un perdu contre la ruée qui m'emportait, jusqu'au moment où je pus que m'accrocher à une lave, au sommet de la falaise, les pieds dans le vide... Les gens bondissaient par-dessus moi... Putain ! Pendant deux minutes, j'ai vu des silhouettes se jeter dans le ciel en hurlant. On m'a marché sur les doigts, on a pris son élan sur mes doigts, on a voulu m'inviter à la fête ; mais les personnes qui se proposaient de me joindre au suicide étaient bousculées, emportées... L'océan recracha des corps pendant une semaine... Deux-mille-cinquante-six corps, au moins trente disparus, six nationalités. Tout ça par le pouvoir d'un seul, pas plus spécial que vous et moi. Alors faites attention, je vous prie.

— Il me semblait qu'on avait parlé de rites sexuels ?

— Conneries. C'est parce que les gens étaient nus, point final. Et ce n'était pas un simple suicide en groupe... Cela avait tout l'air d'une secte,

vu de l'extérieur, et ce fut catalogué comme tel, mais c'était bien autre chose... C'était toute une foule fascinée par des sons et un charisme malsain. Donc, je le répète : faites attention. Ne vous emballez pas et reculez-vous, c'est dangereux. Vraiment.

— De toute façon, ajouta Hassan, on ne vous laissera pas tomber, maintenant. Vous rencontrerez le dernier gardien, et à nous trois, on prendra soin de vous. »

o0o

Le froid reprenait ses droits sur la forêt. Le soleil rougeoyait, bas sur l'horizon, nous abandonnant peu à peu aux ombres bleues. Il n'était pas encore quatre heures, mais les troncs, sur leurs flancs éclairés, prenaient déjà cette teinte orangée qui serre le cœur en automne, car elle annonce la mort des beaux jours, si vite passés, et suscite le désir poignant d'une flambée pour conjurer l'inévitable.

Je proposai de retourner voir le paysage à la platière des grottes, de l'autre côté du vallon du Chêne Gaspard. Nous repasserions par la ferme, et irions ensuite nous perdre sur la lande, hors du sentier. Tout le monde fut d'accord pour bouger, surtout nos invités qui n'aimaient pas trop ce climat rigoureux. En chemin, je restais silencieux, me réservant de contre-attaquer lors de notre arrivée aux bosquets de pins de la pointe nord.

À la ferme, l'ambiance n'était plus celle de la veille, joyeuse et volontiers paillarde. Les gens prenaient le thé sur les grandes tables du jardin, ou remballaient leurs affaires, passaient le balai, finissaient un bout de vaisselle. La lumière invitait à la photographie, comme un dernier trésor à extirper en vitesse avant l'arrivée de la nuit, avant la semaine qui recommencerait dans quelques heures. On souffrait de la nostalgie propre aux crépuscules, aggravée par l'angoisse du dimanche soir.

Cependant, moi, j'avais une porte à ma disposition pour, au besoin, partir là où habite l'été, parmi les mers généreuses et tendres. J'avais envie de voir la plage aux oiseaux, Hana Kena, que j'imaginais ourlée de vagues dorées et mousseuses, pleines d'une vie superbe. À contre-jour, des nuées

de fous jouent dans le vent, et le ressac dépose sur le sable étoilé des gouttelettes étincelantes. L'air est doux et vivifiant. Dans le corps, les jauges d'énergie bondissent !

Cette porte, il me fallait absolument en défendre l'entière liberté d'usage. Je passai discrètement la commande à Hector qui avait émis le vœu de rester à se prélasser devant la cheminée.

Il avait fait bouillir de l'eau aux cuisines. Arrivés aux pins, nous sortîmes le thermos et, les pieds dans le vide, face au monde qui descendait vers le soir, nous bûmes le thé fumé, âcre et bien brûlant.

Je me tournai vers Hassan :

« Vous dites vouloir conserver le réseau des portes à l'abri des appétits...

— Exact... Religieux, militaires, financiers... Loin de toute avidité !

— Par conséquent, un de vos plus gros soucis est d'éviter d'en arriver à une situation où un groupe monopoliserait les accès, et s'arrogerait le droit de décider qui y pénètre, et à quelles conditions...

— Nous ne voulons pas de soldats stationnés à l'intérieur.

— Ni de péages, ni d'apprenti sorcier pour jouer au feu, ajouta Arturo.

— Oui, intervint Primo. Et c'est là l'écueil sur lequel s'écrasent tous les groupes fondés sur une révélation : il leur faut un filtrage. Mais quels critères utiliser pour le filtre ? Ce qui pose, immédiatement, la question des dogmes, n'est-ce pas ?

— Je ne vous suis pas, répondit Hassan. Comment ça, des dogmes ?

— Il arrive fatalement un moment où, pour sauvegarder le message, il vous faut l'endurcir d'une croûte rituelle qui, bien sûr, l'affaiblit ; qui l'édulcore peut-être ; en tout cas qui l'assourdit... Mais qui lui permet de survivre aux complications.

— C'est-à-dire, continuai-je, que, pour asseoir la pérennité de votre action, vous instituez, consciemment ou non, des règles. Et ces règles affaiblissent. Vous en convenez ? C'est une loi qui se vérifie partout dans l'histoire.

— Mais enfin de quelles règles parlez-vous ? demanda Hassan

— Le secret institutionnalisé. Le respect absolu des anciens témoignages, qui sont tenus pour des points de dogme... Une parole presque sacrée qui ne peut plus être discutée, et qui ne peut être étudiée que selon certaines trajectoires qui tiennent plus de l'exégèse que du vrai travail de recherche. Je suis sûr que parmi vous, des gardiens ont pris conscience de ce phénomène. Vos archives sont votre Livre, vous ne les utilisez pas comme des supports à la réflexion créatrice. Correct ?

— Avez-vous un *Credo* ? continua Primo, impitoyable.

— Quoi ??? Hassan ne savait plus où donner de la tête

— Des statuts, une charte, une Constitution !

— Par exemple, repris-je, la sauvegarde de votre société passe par une mesure de sécurité que vous ne pouvez absolument pas ignorer : aucun gardien ne doit, même en accord avec d'autres, posséder plus d'une clé... Je suppose que c'est un de vos plus anciens articles ? »

Primo continua : « Vous convenez que, par précaution, pour le cas où l'un d'entre vous serait retourné, ferait le traître, une loi essentielle est bien l'interdiction de posséder deux clés ?

— En supposant... Certes... Mais nous sommes bien certains de...

— De quoi pourriez-vous être bien certains ? Les groupes clandestins tombent comme des mouches parce qu'ils ont été pénétrés. Les premières personnes à s'occuper de votre cas seraient des services secrets, indétectables par définition.

— En fait, poursuivit Karine, vous ne pouvez tout simplement rien savoir. Mais vous voyez le danger qu'il y aurait à laisser deux clés à une seule personne.

— Oui... Oui, c'est juste. Ce ne serait pas prudent.

— Voilà... Or, vous avez pu vous rendre compte en chemin que vous n'étiez pas dans un camp secret au fin fond d'un trou perdu. Vous êtes carrément dans un parc, ici, une espèce de vaste jardin public, avec des promeneurs, des enfants, des chiens, des mémés. Nous ne sommes donc pas des militaires, nous ne vous demanderons jamais de voir vos télécommandes, et nous sommes bien trop jeunes et bien trop bizarres pour que des compagnies privées nous fassent confiance dans d'éventuelles

négociations. Par conséquent, nos intentions ne peuvent être aussi malhonnêtes. Un point qu'il fallait régler...

— Vous constatez maintenant, ajouta Primo, qu'il ne faut pas prendre notre clé, car cela générerait une faille, au moins théorique, dans votre sécurité ; d'ailleurs nous tâcherons toujours de la garder hors de votre portée. Second point qu'il valait mieux préciser.

— Troisième point, reprit Karine : le fameux secret. Comme nous n'avons rien dit à aucun organisme, nous n'irons pas crier notre découverte sur les toits, sauf à vouloir passer pour des cinglés, ou tomber entre les griffes d'une officine. Donc, notre intérêt est naturellement de rester discrets : nous ne ferons pas les malins en montrant la trouvaille à n'importe qui, car nous ne voulons être ni dépossédés, ni suspectés, ni craints, ni enfermés. Alors quoi ? Quel danger reste-t-il ?

— Comment pourrait-on bien diffuser cette information sans risquer d'être soit pris pour des fous, soit carrément faits prisonniers, puis, pourquoi pas, morts ?

— Conclusion : nous sommes on ne peut plus réguliers » termina Primo.

Beau travail d'équipe. Je me remis debout ; le grès me gelait les fesses.

« Puisque nous avons fini les présentations, on va peut-être envisager de ne plus se regarder de travers, d'accord ? Concernant votre suggestion de ne plus s'approcher de la lagune et de ses stèles, mes amis prendront leur décision, et je n'y interviendrai pas. En attendant, vous pourriez, tout de même, nous en dire un peu plus sur cette pyramide qui veut attirer les gens, ou encore nous parler de la pierre noire et si vieille, qui porte quatre encoches.

— Et aussi, pourquoi ces rêves ? voulut savoir Primo. Vous avez tiré des conclusions, je pense, de l'histoire de Julian. »

Arturo se leva à son tour. « Toutes les portes gravées viennent de la Terre. Et la seule sortie vers autre chose est cette pierre noire. Tout ce qui est dangereux est de l'autre côté. »

Hassan se leva lui aussi pour chasser le froid. Karine intervint : « Puisque c'est si dangereux, pourquoi s'embêter à garder les quelques clés que vous avez pu trouver, et ne pas les avoir détruites ?

— Pour conserver un œil sur le carrefour, évidemment ! Pour savoir s’il y a une nouvelle clé de découverte. Avant votre arrivée, il y avait trois portes scellées ; si nous avions tout jeté, qui aurait pu vous mettre en garde ?

— Bon alors justement, dit Primo un peu énervé, si nous parlions enfin de cette mise en garde : que savez-vous exactement de ce gouffre, ou pyramide à rêves ? »

VII

Qui est le dernier gardien ? Arturo nous informa que c’était une femme qui détenait la commande, sur l’île de la Gonâve, en Haïti.

Primo fit remarquer qu’il suffirait d’instaurer une procédure très simple pour ne jamais perdre le contrôle des clés en activité : que les gardiens se réunissent fréquemment, et qu’un lieu, protégé par des codes multiples, soit préparé pour recevoir les clés orphelines, au cas où l’un d’entre nous viendrait à disparaître sans avoir trouvé de successeur. À charge pour les survivants de former la relève manquante.

Je me demandais pourquoi c’était seulement maintenant que de telles procédures étaient envisagées, alors que certaines clés existaient depuis des siècles. Finalement, j’en vins à imaginer que c’était la barrière de la langue qui avait fait obstacle aux réunions, aux réflexions en commun. L’émergence de l’anglais comme langue internationale n’est pas très vieille, et bien des gens à la surface du globe ne le parlent toujours pas.

Sans langage commun, aucune réunion ne pouvait aller bien loin. De plus, la création d’un corpus de règles spécifiques à cette société exigeait tout de même un minimum de connaissances physiques, géographiques et astronomiques : la Terre n’est plus plate, le Nouveau Monde existe, quand il fait jour ici il fait nuit là...

Et puis, aussi, il fallait être tolérant avec les religions des autres ; ça c’est le gros point noir... Toutes choses qui ne sont évidentes que depuis très peu d’années, et encore pas partout ; or, pendant tous ces millénaires, une clé pouvait émerger n’importe où, au Tibet, en Australie, dans la région des Grands Lacs, et tomber entre les mains de n’importe quelles personnes, savantes sans aucun doute dans l’art de mener des bêtes ou de cultiver des lopins de terre dans des conditions démentes, mais ignorantes des premiers

principes qui gouvernent le monde physique et diplomatique. Dans le meilleur des cas, les clés finissaient dans un monastère. Nous arrivions, me semblait-il, pile à temps pour lancer la compagnie sur des rails solides.

De retour au chalet, nous retrouvâmes Hector devant sa flambée. L'hôte de semaine, le Père comme on dit, nous accorda encore une demi-heure avant de fermer boutique. Après quoi la maison serait rendue à sa solitude jusqu'au samedi suivant.

oOo

« Que savez-vous du roi Salomon ? nous demanda Hassan.

— Allons bon...

— Nous voilà bien !

— On a droit à tous les poncifs, alors ?

— Mais je suis sérieux !... Connaissez-vous quelques histoires sur Salomon, qui pourraient avoir un lien, même ténu, avec la présence d'un danger enfermé ? »

Primo, bien entendu, avait quelques idées : « Moi m'sieur. On parle de démons encapsulés ! ... Je veux dire, emprisonnés dans des petites fioles...

— Oui... Autre chose ? »

Karine leva la main. « Ces petites fioles, ou boîtes, ou coffrets, me font penser à l'histoire de Pandore, et à ce qui s'en échappa. Mais je crois savoir une histoire qui se prête à des comparaisons, seulement je ne sais pas si elle est ancienne, ou si elle a été inventée vers la Renaissance...

— Dites toujours.

— Le roi Salomon avait en sa possession non seulement la pierre philosophale, mais encore l'art de la créer, et de s'en servir. Il en profita pour enfermer tous les démons, tous les *shayatin* qui infestaient le monde. Il fit construire une énorme cuve en cuivre, avec son couvercle, et la fit mettre en terre ; croyez bien que le trou fut profond, et large comme un stade de l'ancien temps. Puis, le chantier fini, il utilisa le pouvoir de sa pierre pour

attirer les *shayatin*, et leur ordonna d'aller se mettre tous dans cette cuve, qu'il fit ensuite refermer sur le dernier rentré. Il la scella, et la fit recouvrir d'une grosse épaisseur de terre. L'humanité connut alors la paix comme jamais auparavant. On oublia ce qui était emprisonné là-dessous. Les siècles passant, vint un jour un roi qui, voulant fonder une ville, choisit justement l'emplacement de cette tombe pour établir ses premières tranchées. Les ouvriers découvrirent la cuve, qui brillait comme le soleil dès qu'on la frottait. Le roi, croyant être bientôt le propriétaire du plus énorme trésor de l'Histoire, fit sauter le couvercle. Tous les démons s'enfuirent, comme une vapeur hurlante, et semèrent le malheur avec une férocité ravivée par leur longue captivité.

— Qui soulève des couvercles récolte des ennuis, énonça Primo. C'est valable avec les poubelles, les toits des ruches, et c'est la même chose avec Pandore : elle soulève le capot, des calamités s'échappent. Et quand un pauvre type trouve une lampe et qu'il la frotte, le génie qui en sort est prêt à tout casser. C'est cela le rapport ? »

Hassan ne répondit pas directement. Il nous parla de légendes pendant vingt minutes passionnantes. À travers la brume des épopées du Proche-Orient nous apparut, peu à peu, un personnage rémanent, un héros, qui, au sortir des jours de ténèbres, enferma dans de petits récipients les plus puissants des esprits maléfiques qui avaient ravagé la terre. Ce grand mage est parfois reconnu comme l'être nommé Salomon dans les sagas ; Salomon, c'est-à-dire le Pacifique dans les langues sémitiques. Roi plein de sagesse à l'anneau légendaire, qui commandait aux monstres et à la fortune. Il est très possible que l'on ait attribué à un Salomon historique bien des exploits tirés d'un fonds mythologique antérieur, de même que Moïse, en traversant un bras de mer sans se noyer, réédita le coup de dés lancé bien des siècles auparavant par Dionysos, ou Bacchus. La geste de Dionysos qui enregistre ce fait peut elle-même l'avoir emprunté à un chant relatant les actes d'un autre, encore plus antérieur. En Méditerranée, la plupart des bonnes histoires s'entrecopient, et ne brodent que sur un très petit nombre de sujets, comme, dans ce cas précis, celui des inondations.

Les contes qui relatent la découverte et l'ouverture d'une boîte au contenu extraordinaire viennent, eux, de l'Orient lointain, Inde ou Perse, et même de plus loin encore. Ils se déploient depuis trois souches, qui donnent aujourd'hui encore des bourgeons. D'est en ouest : Aladin et sa lampe, le

pêcheur et son coffret, Pandore et son amphore, sa « boîte » comme on dit ordinairement.

Un génie, le temps suspendu, des malheurs sans nombre. Plus, dès qu'on ouvre les vases, laissant ainsi s'échapper ce qui y était enfermé, une sauvagerie qu'il faut dompter. Les mortels qui succombèrent à cette tentation ont saccagé le travail de puissants chasseurs.

Ceux-là qui scellèrent les urnes devaient être pragmatiques, peu enclins à la frayeur ou à la superstition, pour s'attaquer à un tel gibier ; esprits calmes, pleins de sagesse, comme il est dit de Salomon. Hassan : « De toutes ces histoires, je ne veux retenir que ceci : des gens ont enfermé l'Ennemi ; et plusieurs tracés qui cheminent à travers les mythes remontent à cette même source : le mal emprisonné. »

Jusque dans les farces et attrapes, le diable sort de sa boîte. Ceci dit, pourquoi, ici encore, voir du mal là où, selon Arturo, il pouvait bien n'y avoir qu'un automatisme de filtrage ? L'histoire de Julian semblait le confirmer : les faibles et leur public précipités dans la mort avant que les choses ne s'enveniment et ne dérapent, en protection du réseau dans son ensemble. Pas d'intrus. Question suivant immédiatement : puisqu'il y a faiblesse, qu'est-ce que la force ?

o0o

Karine semblait songeuse. « Je remarque, dit-elle, que le mystère et les anciens mythes sont souvent à rechercher vers l'est ; Aladin est chinois pour les conteurs persans, c'est plus exotique, et, partant, peut-être bien plus exact. Gilgameš va chercher la vie éternelle vers l'Orient ; tous ceux qui se tournent vers le passé et qui s'interrogent sur leur destin portent leur regard vers le soleil levant. Là-bas réside l'ancien savoir, celui d'avant les mondes, d'avant le présent du jour. Même Sinbad l'entreprenant, quand il bénéficie d'un don gratuit, ne le trouve qu'à l'est... Il faut attendre les Grecs et les Phéniciens pour voir l'attention peu à peu portée sur le futur, et à la poursuite du présent qui fuit, et sombre. Un élan qui les mènera par delà les colonnes d'Hercule, à fonder des colonies ou des comptoirs jusqu'aux îles Britanniques ou dans le golfe de Guinée.

— Le *self-made man*, ajouta Primo, est un concept développé par l'occidental, celui de l'homme qui va à la poursuite du soleil. Il trace sa route, pose un jalon à Marseille, l'autre en Amérique, puis se campe les deux jambes bien écartées, lève les bras au ciel et pousse un cri jusqu'aux étoiles, comme un gosse victorieux.

— Voilà, et c'est là où je voulais en venir, gronda Karine. D'où naît ce concept ? Ou plutôt, où commence cette ascension ? Je crois, moi, que c'est chez Pandore... Pandore raconte une charnière : la fatalité y laisse une petite, toute petite place à l'initiative ! Pandore a peut-être déclenché bien des calamités, mais l'Occident a retenu qu'il y avait l'attente au fond de la boîte, l'appréhension de ce qui vient, la crainte de l'inconnu, qui n'avait pu s'échapper.

— Je croyais que c'était l'espoir ? s'étonna Hector. Pandore ne l'a pas laissé sortir ! Elle aurait pu, mais elle a refermé la jarre juste avant... Résultat : nous avons eu droit à tout, sauf à l'espoir ! Et tu dis que c'est la crainte qui est restée enfermée ?

— *Elpis*, mon cher... C'est dur à traduire. La crainte, l'attente peureuse... Et si tu commences à gloser, à me faire de l'exégèse et à me couper la parole, je t'en donnerai, moi, et à pleins wagons. Sais-tu seulement quel rapport intime il y a entre Pandore, le vin, le feu, le soleil, la terre, la mort...

— Je retire ce que j'ai dit !

— Les jarres qui renferment des trésors, les petits enfants dans le ventre des mères... Non mais on croit rêver ! Pandore ? Mais sans elle, nous serions des animaux décérébrés ! Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts !

— Et ce qui nous affaiblit...

— Ce sont les canapés ! » conclut Primo, que les lieux communs abrutissent et qui n'en supporte pas plus d'un seul à la fois. Et puis, si nous ne l'avions interrompue, Karine remontait toute l'Antiquité, et le soleil se serait levé sur son exorde.

Hassan était hilare. « D'accord, d'accord ! admit-il. L'absence de peur irraisonnée : nouvelle monture pour aller de l'avant...

— On prend son destin en main, malgré la donne, ajoutai-je. C'est bien ça ?

— En somme, nos histoires racontent nos choix, dit Arturo.

— On peut le dire ainsi...

— Comment ça, on peut ? C'est oui ou c'est non !

— C'est oui !

— Merci ! Alors qu'est-ce qu'on fait ? »

L'occidental est celui qui, dressé sur la pointe des pieds au bord de la mer immense, regarde le soleil y disparaître, et rêve de le poursuivre en franchissant l'obstacle. Dans quel sens furent entreprises les premières traversées en aéroplane ? Londres-Bruxelles ? Paris-Berlin ? Non pas, mais la traversée de la Manche, d'est en ouest ; puis, d'est en ouest encore, celle de l'Atlantique.

À la poursuite des rêves, du soleil, du jour continu. Fuite devant la nuit ? Toujours cette bonne vieille détestation de la mort qui tue ? En tout cas, explorateurs frénétiques, les Huns, Germains, Anglais, Espagnols, Basques, Portugais, Hollandais, Bretons, tous animés d'une fringale obsessionnelle qui fait penser, parfois, aux lemmings.

« Il y a, derrière la pierre noire, un *mal* tenu enfermé, dont, comme l'a dit Arturo, le rôle pourrait être de nettoyer les accès de toute la piétaille mal finie, mal préparée, qui, malgré les premiers filtrages, s'y aventurerait par accident... Vous croyez-vous bien préparés ? » nous demanda Hassan.

Mais Karine semblait loin d'être vaincue. « Ne trouvez-vous pas qu'il est difficile de raccorder la présence de ces machines et des portes qu'elles ouvrent, avec un *mal* ? Tous les passages mènent au carrefour, devant la pierre noire. Ils ont été semés sur cette planète à une époque où aucune intelligence n'était encore constituée... or, les activer demande d'avoir, justement, de cette intelligence. Et le mal, pour agir, a, selon ce que je comprends, besoin aussi de cette intelligence...

— Prouvez-le, demanda Hassan. Prouvez qu'il n'y avait pas d'intelligence...

— Les couches ne montrent aucun artefact. Nous n’y découvrons que des fossiles d’organismes... Tandis que des millions de feuilles délicates, des millions de morceaux de bois, des millions de poissons morts subsistent encore dans les marnes et les calcaires de cette époque, nous ne trouvons aucun outil, aucun dessin, aucune construction. Aucun assemblage de pierres situées hors de tout contexte naturel, qui suggérerait un transport intentionnel pour construire ne serait-ce qu’un nid. Nous ne trouvons même pas ça !

— Anthropomorphisme !

— Pas du tout ! Car même les poulpes collectionnent des objets. Mais personne n’a relevé de collection vieille de quarante millions d’années. L’intelligence, c’est très récent. Les outils, les collections, les constructions, c’est d’hier seulement. Et moi je vous demande : un *mal* s’attaquerait-il à des dauphins, à des macaques, en tendant un piège aussi difficile d’accès ?

— Sans doute pas, j’en conviens.

— Si c’est lui qui avait semés ces passages, il aurait choisi une planète déjà plus ou moins civilisée, pour avoir des proies à la hauteur de son appétit, et non pas un pays plein de poissons et de bestiaux bien incapables de faire quoi que ce soit d’intéressant pour lui ! Car le *mal* prend, il est avide, il veut ; il n’est pas comme l’araignée qui pêche dans son filet... Lui, il attaque, lui il est viral... Et il est pressé. Tandis que, lorsqu’on donne, on est capable de patienter jusqu’à ce que la situation soit favorable, jusqu’à ce que les circonstances soient mûres...

— Alors quelle conclusion en tirez-vous, Karine ?

— Ma thèse est la suivante : je pense que les portes mènent à la pierre noire parce que cette pierre ouvre sur un endroit qui pourrait nous être utile pour la suite. Le *mal* qui est caché derrière serait alors soit une espèce de parasite, quelque chose de non programmé, d’imprévu... soit, comme le propose Arturo, un portier, un videur. Mais en aucun cas, ce *mal* n’est le but premier de tout le système. Nous n’avons pas affaire à un piège terminal, mais à un nettoyeur, subi ou voulu, un gardien à sa façon.

— Hmm... Le génie, de sa petite voix plaintive, demande à ce qu’on le laisse sortir, attention ! » Hassan était dubitatif. Il n’aimait pas du tout cet

appétit, cet optimiste à tout crin, sûr de lui, aveugle aux petites possibilités annexes...

« C'est bien ce que je craignais, grogna-t-il ; d'Aladin et des autres, vous ne retenez qu'un seul fait : ils ont dompté leur mal et l'ont utilisé. De Pandore, vous ne voyez que ceci : tout espoir n'est pas perdu, et si l'on souffre, l'on n'a, au moins, pas peur de l'avenir... Quant aux calamités que Pandore lâcha dans le monde, pour vous, ce n'est rien de très intéressant ! On en meurt, pourtant, je pense que vous le savez, mais vous vous dites que ça n'est pas si grave ! J'admire cette force d'âme. Si si ! Très beau point de vue, mais qui n'est pas le mien... Moi, et Arturo, nous trouvons que les ennuis ne sont pas si négligeables.

— Il y a deux écoles, là... »

Arturo leva les mains en l'air, pour calmer le débat. « De toute manière, rien ne peut se faire sans quatre clés. Donc, aucune action isolée n'est possible... Ceci dit, Hassan, les petits n'ont pas tout à fait tort. »

J'intervins : « Monsieur, vous nous avez parlé de chroniques ; mais qu'est-ce que c'est ? Un livre, un rouleau ?

— Ce sont vingt tablettes, douze rouleaux et un livret. Très vieux et très fragiles.

— Et les langues dans lesquelles ils sont écrits, sont-elles lisibles ?

— Oui. Le livret, qui est le plus récent, est la traduction de rouleaux, qui seraient eux-mêmes la traduction de tablettes, augmentées d'un appareillage de notes. Il offre aussi des rapports, des remarques laissées là par nos prédécesseurs. Il est écrit en grec, en arabe, et même en latin tardif.

— En grec ?

— Une langue internationale, l'idiome des lettrés. Le livret, qui est très récent, doit dater de votre Moyen-Âge. Si vous voulez, on vous en passera une copie.

— Avec plaisir. » Je me levai. « Bon. Je pense qu'on a bien avancé. La maison va fermer, maintenant, aussi on va vous raccompagner. Pour le livret, vous n'aurez qu'à glisser la copie dans notre sas, quand vous aurez le temps. Arturo, de votre côté : des histoires que l'on devrait savoir ?

— Je vous ferai une petite compilation. On a votre parole ?

— Secret-secret... Nous jurons. Du reste, c'est notre intérêt. »

OceanofPDF.com

LA DAME D'AYITI

I

Née à Petit Trou de Nippes, un village côtier de la péninsule méridionale de l'île d'Haïti, elle avait dû, au hasard d'un drame familial, venir habiter chez une tante du côté maternel installée dans les arrières d'Anse à Galets, un port de la côte nord de Gonâve. Elle s'appelait Cécile, ce qui n'est pas très exotique.

Mais pourquoi donc Cécile ? Cécile comme Sainte-Cécile de Rome, qui avait pour amant un ange ? Pas du tout, pas du tout ! Cette fille fut nommée Cécile comme (et en l'honneur de) certaine dame qui, par une historique nuit de colère, avait tournoyé longtemps au milieu des éclairs et des branches fracassées, avant de plonger le couteau dans le cochon offert au sacrifice. Tout ce que Lafrik Guinen comptait d'important avait assisté à cette cérémonie, qui fut perçue rétrospectivement comme le point de départ du combat pour l'indépendance d'Hispaniola, un événement dont la portée symbolique l'apparente à ce que fut la prise de la Bastille pour les Français. Et la figure de cette lointaine Cécile en sorcière échevelée marqua les esprits aussi solidement que fut scellé, cette nuit-là, le pacte de révolte par le sang de la bête, qu'on donnait à boire aux conjurés rassemblés sous l'orage.

La dame de Bois Caïman, qui n'avait pas pour amant un ange, avait été une *mambo*, laisse-t-on entendre, tandis que la nouvelle Cécile ne fut pendant longtemps rien d'autre qu'une orpheline sans éducation, mais dont le caractère et l'intelligence saillante donnèrent à la fin l'idée à sa tante de l'introduire à un savoir un tantinet plus bizarre encore que le traditionnel vaudou, et bien plus secret. Pas d'esprits à invoquer, ici ; mais celui de la petite fille était à délier peu à peu, en prévision du grand jour où lui serait présentée cette alternative : prendre la place de la tata, ou boire cette tisane pour oublier, entre autres détails, cette petite question.

Un programme de l'UNESCO permit à la fillette de recevoir un enseignement primaire et secondaire conséquent, chose rarissime et, en

apparence, miraculeuse, qui, ajoutée à sa pratique des langues, lui aurait ouvert les portes d'une ou deux activités professionnelles, évidemment liées au tourisme – comme toujours dans les pays bien ensoleillés et bien pauvres – si la tante n'avait voulu encore plus pour sa protégée ; aussi celle-ci était-elle aujourd'hui étudiante, et citoyenne des USA.

À vingt-quatre ans, Cécile Brière allait être intronisée. Elle était, bien contre son gré, revenue de Boston six mois auparavant. Boston, une ville où la diaspora Haïtienne avait un fort contingent, constitué en majorité de familles qui avaient fui les régimes de brutes qui s'étaient succédés presque sans interruption depuis François Duvalier, et, pour sa part la moins représentative, de gens qui, comme la jeune femme, avaient bénéficié des fonds maigrelets d'un vaste clan éparpillé en Amérique du Nord, aux ordres d'une sorcière diabolique fort versée dans l'art de proférer des menaces suivies d'exemples.

Cécile parlait l'américain avec une bonne dose de l'accent extravagant des WASP de la côte Est, ce qui, si l'on considérait le noir sang du royaume de Dahomey qui coulait dans ses veines, faisait de cette demoiselle une curiosité à entendre, surtout lorsqu'elle renseignait un touriste égaré dans le quartier plutôt pimpant où habitait sa tante – certaines maisons avaient une vraie porte en bois qu'on pouvait même fermer – dans les arrières d'Anse à Galets, île de Gonâve.

La première partie de sa formation était achevée. Elle parlait aujourd'hui l'anglais et le français, en sus du créole habituel. Ce qui ferait d'elle, si tout allait bien, la seconde gardienne d'Haïti (on dit aussi Ayiti) à pouvoir converser avec les confrères des autres portes autrement que par gestes et onomatopées.

Enfin, elle était *houssi*, c'est-à-dire initiée au vaudou, ou vodou, et sa tante entendait bien la voir continuer sur cette voie en devenant, comme elle-même et comme sa lointaine homonyme, une mambo, prêtresse et conseillère. Un statut qui lui accorderait le respect du voisinage, et par conséquent une certaine indépendance. Bref, la paix autant que faire se peut dans un pays qui crève de tout ; et, surtout, l'autorité en son domestique, première des conditions.

Paris en novembre, pluies interminables.

Lieu commun : le ciel pèse comme un couvercle. Mais qui oserait aujourd'hui parler d'une ville endormie ? C'est tout bonnement impossible : les nuages bas et lourds sont sillonnés d'avions, de drones et d'hélicoptères, le périphérique est une rivière de lumières rouges et blanches qui ne s'éteignent jamais, les sirènes hurlent, les trottoirs sont pleins, les poubelles débordent, les urgences sont complètes, le métro est bondé. Paris gigantesque est une métropole volcanique et désuète, semée de monuments désolés qui émergent au-dessus de la masse grouillante des véhicules. En milieu de journée, j'étais monté respirer de l'air frais au sommet de la tour Eiffel. Tout en bas, la ville grondait sous son édredon gris, comme un chien grogneur sous une couverture.

Au restaurant du premier étage, j'avais retrouvé Primo. Nous avons épluché une compilation envoyée par Hassan. C'étaient des histoires baroques, dans le genre des Mille-et-une nuits, mais sans les effets recherchés, sans l'art du conte ; de simples rapports assez secs, qui se heurtaient au mystère et en faisaient le tour par la base, le regard perdu dans les frondaisons extraordinaires, mais qui jamais ne tentaient d'y grimper pour simplement comprendre ce qui se tenait là.

Primo, d'ailleurs, n'arrivait pas à croire que l'ami Hassan, et Arturo avec lui, eussent pu ajouter foi à cet étalage hétéroclite de légendes entassées par les différents auteurs, épouvantable amas de fragments dont très peu, finalement, étaient originaux : la plupart des textes s'entrecitaient, bâtissant là l'ébauche d'une sorte de *Tradition* se nourrissant en circuit fermé, commentaires sur des commentaires. Nous y avons lu qu'un très ancien morceau affirmait, mais sans preuve aucune, qu'une certaine pyramide était un piège mortel, dressé au-delà de la porte de cette fameuse pierre noire.

« On s'enlise, mon bon Lucas. Et, en attendant, tout ceci ne nous a rien dit de neuf à propos du *mal*, et du danger qu'il y aurait à y mener des foules.

— Mais pourquoi, nom d'un chien, s'échiner à semer sur Terre des accès menant à ce trou, s'il est dangereux ? Pour emmerder le monde ? » Mais on n'a pas besoin de ce genre de bêtises pour se détruire tout seul, en masse ou en détail. Il suffit de regarder autour de soi !

Les multitudes de destins comprimés, qui sautillaient tant bien que mal dans les immensités urbaines ; tous ces rêves ou brisés, ou contenus, ou gommés, ou peu à peu grignotés ; ces millions d'êtres entravés comme des chèvres au piquet, qui ne pouvaient échapper à la médiocrité, à la pauvreté hurlante, qu'en s'adonnant corps et âmes à la bienheureuse stupidité que procurent drogues, fanatisme et jeux télévisés ; que pouvait-il y avoir de pire ? Un fourmilion au fond d'un trou ? Quelle vaste blague ! Le fourmilion n'était rien. Il pouvait même représenter un défi séduisant...

Là résidait peut-être le piège, du reste : la dernière frontière, l'aventure ultime, le Sphinx et l'Oracle tout à la fois. Primo imagina des foules se précipitant par la porte, avides de se mesurer à l'inexplicable, d'y trouver un sens, une saveur enfin, une arme peut-être contre la morne plaine d'une vie sans grandeur.

Car la phrase célèbre : *in girum imus nocte et consumimur igni*, était singulièrement adaptée à l'état d'âme de l'humanité, avec ou sans fourmilion derrière une porte, et ceci quelle que fût l'interprétation qu'on lui donnât. En général, on s'accordait à la traduire ainsi : *nous tournoyons dans la nuit et sommes consumés par le feu...*

D'aucuns, à cette petite énigme d'un groupe que l'on appelle *The Devil's verses*, y voyaient des papillons nocturnes attirés par la lampe ; en formions-nous l'avant-garde ? D'autres, plus dramatiques, imaginaient des marées humaines, qui lentement tournent dans cette *malebolge* qu'est le monde. Dante n'avait pas pensé aux mégalofoles désenchantées. Enfers de chair et de métal.

Cette fois-ci, ce fut moi qui émergeai en premier de nos rêvasseries stériles. « Bon ça suffit. Si nous posons la question à la gardienne de Gonâve ?

— Tu as reçu les archives que devait t'envoyer Arturo ?

— Pas encore.

— Alors d'accord. Contacte cette dame. As-tu un procédé, qu'il faudrait suivre ?

— Une feuille avec une date, sous une pierre, dans le sas de la personne qu'on invite. Et, bien sûr, le signe de la porte appelante. On met un préavis de quinze jours pour la date. Si la personne ne peut se déplacer au moment

suggéré, elle propose une autre date. Comme il est d'usage, paraît-il, d'aller relever son courrier toutes les semaines, aucun message ne reste bien longtemps sans être lu.

— C'est ce que tu fais ? Tu vas toutes les semaines faire un tour au sas ?

— Oui. C'est comme ça que j'ai reçu le disque. Comme je suis gardien, je fais ce qu'on me dit de faire. C'est la coutume, vois-tu.

— Les *e-mails*, ça a l'air plus simple, non ? Enfin bon, vous êtes bien libres de donner dans le compliqué si ça vous chante.

— Le compliqué en question ne tombe jamais en panne.

— Et où vas-tu fixer ta porte, finalement ?

— Je trouve qu'elle devrait rester itinérante, pas toi ? De toute façon, quoi ? Elle n'est jamais bien loin de moi, alors ?

— Ça ne répond pas à la question. Où vas-tu la mettre ? »

III

Quelques semaines plus tard...

« Alors il a fini par la caser, et vous ne devinerez jamais où ?

— Ah ben on ne risque pas, c'est sûr ! Où tu l'as mise, finalement ?

— Elle nous suit dans le fourgon. »

Nous roulions sur l'autoroute du Sud. J'avais revendu ma voiture pour m'acheter d'occasion ce véhicule utilitaire, un *quatorze mètres cubes* surélevé, trois places officielles à l'origine, six aujourd'hui, 180.000km au compteur et des taches de rouille un peu partout. Au-dessus de 80km/h, le moteur rugissait comme une sorcière enrôlée, et biberonnait son huile à une vitesse de pochetron.

Grâce à la présence de la Porte, j'avais à ma disposition les seize mètres cubes du sas comme pièce supplémentaire, qui ne me coûtaient pas un joule de plus à transporter et n'offraient, bien sûr, aucune prise au vent. À la limite, j'aurais pu entasser dedans toute ma collection de cailloux, y rajouter des enclumes et quelques poêles en fonte, ça n'aurait pas ralenti mon engin pour autant.

Un jour, avec Hector dans le rôle du cobaye, j'avais activé la porte du sas et roulé sur le périphérique ; là-dessus, on est tout le temps en train de freiner en catastrophe, d'accélérer pour éviter les queues de poissons, et dix pour cent des automobilistes y déboitent compulsivement ; aucun espoir, donc, d'y avoir une conduite souple et tranquille. Pourtant, Hector, debout à l'intérieur du sas, porte ouverte sur le fourgon, ne sentit jamais rien, tandis qu'au bout de six kilomètres à peine, j'étais déjà en nage. Avec ça, l'air, la lumière et les sons circulaient librement du sas à la cabine, et inversement. Mais pas les accélérations, Dieu sait pourquoi ; pas moi...

« C'est ici qu'il faut sortir.

— On va directement à la ferme ?

— Plus tard. C'est une vieille dame, on ne va pas la faire grimper là-haut. »

J'avais l'intention de nous poser à Milly, dans le nord-ouest de la forêt des Trois-Pignons, massif de Fontainebleau, à dix minutes du Chêne Gaspard. Il ne serait pas trop difficile de se garer près de la halle, surtout un vendredi après-midi. Nous attendions la gardienne de Gonâve qui venait accompagnée : elle avait tracé deux personnages sur ma feuille, sous les deux lettres "OK", avec la date proposée entourée et soulignée ; une des deux silhouettes disait, dans une bulle, 17GMT. Et l'autre : "I speak english and french"... Ça c'est de l'organisation !

Depuis quatre semaines, Primo et moi travaillions chaque week-end au montage d'un petit véhicule chenillé équipé de caméras et d'une télécommande, un peu sur le modèle des sondes qu'on envoie cahoter sur Mercure ; sauf qu'ici, il n'y aurait pas de panneaux solaires, mais un jeu de batteries récupérées sur des lampes d'égoutier. L'assemblage était long, et l'engin avait pris feu une fois, suite à un court-circuit lors d'un essai au carrefour des stèles.

Du coup, nous avons décidé de tenter d'en faire un véhicule amphibie, et même flottant, des fois qu'il tombât dans l'eau. Amphibie, il l'était devenu, mais avec ses soixante kilos, il ne flotterait jamais nulle part que sur de l'eau gelée, en tout cas sous cette forme-ci. Tout cela creusait des trous dans nos budgets, et repoussait la mise en service du héros mécanique au-delà de Noël.

Primo intervenait sur la programmation, et s'occupait en plus de concocter ce petit aérostat que j'avais eu envie d'envoyer se balancer au-dessus de la couche de vapeur qui baignait ordinairement la lagune. C'était moins difficile, mais la teneur en oxygène, plus réduite que sur Terre, nous posait là aussi quelques problèmes financiers : nous devrions acheter au prix fort un jeu de brûleurs tels qu'en utilisent les expéditions d'altitude, et c'était loin d'être une bonne nouvelle.

Arrivés à Milly, nous en discutâmes, assis dans la cabine arrière, que j'avais aménagée le plus sommairement possible : deux banquettes se faisant face, une table pliante et un plafonnier. Avec les sacs à dos de la troupe entassés près de la Porte, il ne restait plus beaucoup d'espace pour gigoter.

Dehors, il pleuvait. Hector rentra tout mouillé, après être allé faire quelques courses chez les commerçants de la place. « Mais qu'est-ce qu'on fout là ? râla-t-il... S'il continue à saucer comme ça...

— De toute façon, il pleut partout, alors...

— C'est la saison des pluies, dis-je. Il y a deux saisons, maintenant, je l'ai souvent remarqué : la saison mouillée, qui va d'août à juillet, et la canicule le reste du temps. À part ça, il paraît que c'est la sécheresse, alors quelque chose m'échappe. Qu'est-ce tu as pris ?

— Salade grenobloise, jambon, saucisson, deux pains et des trucs japonais. Et du poiré, parce que le poiré c'est bon. Il n'y a pas une supérette dans le coin ? C'est pas avec ces trois bricoles qu'on va tenir tout le week-end.

— On verra plus tard.

— Ah, voilà du monde ! »

La porte ludienne venait d'apparaître. Elle s'ouvrit. Une vieille femme toute ratatinée en sortit et nous claironna un « Bonjiouuu touymon ! » plein d'enthousiasme. Elle était suivie... Elle était suivie par une crise cardiaque. Une chose qui n'existe même pas dans les catalogues de mode... "Un être humain" me dit-on dans l'oreillette, mais pas une femme, certainement pas ; ni une fille, tout ça c'est trop faible. Une image de la déesse, qui avait du chien, et aussi du chat, et de la panthère ; un organisme trafiqué, une

chimère. Je tombai instantanément amoureux des caractères sexuels secondaires de l'OGM.

Et comment ne pas l'être ? Les autres mâles de l'équipe se levèrent en se bousculant, les yeux arrondis, avec sur la figure une grimace de sourire qui leur donnait un air profondément idiot. Apparemment, la nouvelle venue provoquait, chez eux aussi, un effet démoniaque, et je dus faire de mon côté un effort presque physique pour me dissocier de cette bande de singes en vissant mon regard sur la main que j'avais pour accueillir la femme la plus âgée, détentrice de la clé d'Haïti.

Karine se mordait les lèvres en nous regardant, bien goguenarde, sans pitié aucune. « Eh bien... puisque personne ne semble être en état de parler, je vais faire les présentations ! » lança-t-elle. « Mais d'abord, Lucas, tu pourrais peut-être déménager ces paquets dans le sas, qu'on puisse bouger à l'aise ? ... Hello, Lucas ? Ici la Terre !

— Voilà voilà ! Pardon madame, excusez-moi bonjour... »

Je dus frôler la créature qui se tenait auprès de la porte, souriante ; c'était l'horreur absolue, je sentais que j'allais me désintégrer sous son regard. En plus, elle brillait, j'en clignais des yeux. Je me serais foutu des baffes.

« Oooh mais vous n'êtes pas venues les mains vides ! » rugit Hector, qui avait repris de son contrôle. Et puis, lui était marié ; ça rend les gens plus distancés. « Attendez qu'on vous débarrasse ; qu'est-ce que c'est ?

— Des oranges ! Et un bon rhum parce que c'est l'hiver par chez vous, il ne faudrait pas attraper froid !!! Alors, c'est vous le nouveau gardien ?

— Non madame, c'est le bagagiste là-bas au fond, moi je suis juste un de ses acolytes. Tenez, venez par ici ! Pousse-toi, toi... »

Tout le monde fut bientôt assis ; le rhum sitôt reçu sitôt débouché et déjà servi dans les gobelets, les sushis ou je ne sais trop quoi sur la table... et moi, digne et raidi, installé pour mon malheur en face de l'impressionnante Cécile, car tel était le nom de l'extraterrestre, Cécile que je zieutais à la sauvette comme un gros affamé dont les hormones explosent, explosent, explosent !

La vieille dame s'appelait Évika ; elle se pencha vers moi : « Tu es bien jeunet pour un gardien... Et alors, raconte-moi, d'où elle vient, ta clé ?

— D'une clairière euh... d'une... un petit instant je vais finir par le dire, d'une carrière souterraine, madame. Elle était prise dans une roche qui a une trentaine de millions d'années, c'est dire si c'est vieux ces engins. Voilà voilà.

— Et la vôtre, comment l'avez-vous trouvée ? demanda Karine.

— C'est la terre qui l'a recrachée, comme une vieille pierre des champs. C'était il y a bien longtemps. Les Français étaient encore les maîtres à cette époque. On ne s'en est pas vanté, et on l'a cachée tout bien comme il faut.

— Et pour la porte ? C'était plus tard, ou bien juste après la trouvaille ?

— Bien plus tard, mon petit ; bien plus tard. Les esclaves n'allaient pas s'amuser à tripoter des boutons devant tout le monde. Une seule fois a suffi pour comprendre qu'on avait intérêt à rester discrets, et à réfléchir. On l'a enterrée, déterrée, enterrée encore, transbahutée d'ici à là, et puis encore ailleurs, jusqu'au jour où elle a fini entre les mains d'un papa loa ; c'est lui qui a opéré. C'était il y a... hé ben pas loin de cent-vingt ans, bientôt.

— Un *papa loa* ?

— Oui. C'est un autre nom pour le *wougan* ; eeehh... un prêtre, quoi, à peu près...

— C'est un grade vaudou, précisa Cécile avec un accent pointu.

— Aha... Comme ça, c'était bien secret, avec la clé dans un temple...

— Oui. Et pour l'obtenir, il a semé et récolté... Il a gagné à l'awélé !

— C'est curieux comme cette machine sait se plier aux esprits qu'elle rencontre.

— Hmm hmm. Alors, de quoi vouliez-vous qu'on discute ?

— De la pierre noire, et du *mal*. Karine, tu as une remarque à faire... »

La gardienne écouta notre camarade, hochant sa vieille tête fripée en fermant les yeux très fort, au point qu'on aurait pu croire qu'elle pleurait. Cécile lui prit la main et la serra. Visiblement, le *mal* n'était pas le sujet préféré de ces deux-là. Karine finissait, un peu confuse des réactions soulevées par ses paroles :

« Comment peut-on dire que cette chose est tapie, qu'elle est aux aguets, pour ainsi dire embusquée au fond d'un trou, quand elle claironne sa présence à qui veut l'entendre ? Car enfin, elle est tout sauf cachée...

— Mais ma petite chérie, si ce n'est pas un piège, alors qu'est-ce que c'est ?

— Je crois savoir ce qu'a déniché Karine, intervint Primo... Reprenons le processus, s'il vous plaît. Quelles sont les étapes ? D'abord, la découverte d'une plaque ornée de pictogrammes qui réagissent à la pression d'un être vivant : l'ouverture ne peut pas être le fait d'une chose inerte. Seuls les animaux et les plantes peuvent aller plus loin. Ainsi, on évacue l'accidentel géologique... Deuxièmement, la métamorphose de la plaque, le changement de place des pictogrammes, leur disponibilité : qui rappele alors sur les boutons fait montre d'une intention. On évacue l'accidentel biologique. Les êtres qui ont franchi ces deux étapes se trouvent alors confrontés à une chose muette, qui attendra de leur part une initiative faisant appel à un mélange de curiosité et de créativité : l'écran liquide, qui reste inerte tant qu'on ne construit rien d'artificiel dessus. Un petit singe, en dessinant des traits insensés, ou une branche qui frôle l'écran n'activent pas l'étape suivante. Ici sont rejetés tous les êtres incapables de dessiner, incapables de composition. Seuls continueront ceux qui peuvent manipuler des symboles ; c'est ce que suggère alors la machine en envoyant ses premiers signes... Jusque là, tout le monde est d'accord ? » Concert de oui. Primo sembla soulagé. Il continua :

« Ensuite, quatrième étape : le dialogue, et la construction d'une œuvre, qui font appel aux capacités de transmettre un message complexe à la machine. Voici que les êtres qui ne savent pas communiquer par code sont mis de côté. Mais comme cette étape accueille, par sa nature, tous les êtres capables de réfléchir, la machine doit, pour des raisons qu'on ignore, se protéger des candidats recalés en les tuant. Ce qui veut dire qu'elle nous considère comme dangereux, et qu'elle ne veut pas voir des gens dangereux, ou pas très fins, ou pas bien finis, aller raconter n'importe quoi ni être en mesure d'aller dans certains coins. Elle émet dès ce moment une exigence de confidentialité...

— Ceci est très important, reprit Karine... Maintenant, ne restent plus en lice que des êtres intelligents, auxquels la machine fait découvrir les stèles,

leur mode de fonctionnement, et, chose nouvelle, le danger suivant : le *mal* qui vous attire et vous pollue, le *mal* qui a englouti Julian et sa petite secte... Je pense que ce *mal* dont on discute est l'étape suivante : c'est, symboliquement, la cinquième porte.

— Aussi, dis-je, on ne doit pas faire l'économie de cette étape. Le fait que des siècles se passent sans que l'ensemble ne s'éteigne, sans que les stèles disparaissent ni que les commandes s'envolent, ceci nous annonce qu'il n'est pas important de se presser, mais de bien réfléchir ; on nous laisse la possibilité d'anticiper le coup à venir. Nous aurions tort, j'en suis sûr, de ne pas en profiter. Par conséquent, ce que nous vous proposons aujourd'hui, c'est de nous dire tout ce que vous savez, vous les anciens gardiens, de ce *mal* qui vous obsède et qui vous retient coincés devant cette cinquième porte, sans oser la franchir. Car la sélection n'est pas terminée.

— Oui mon petit... Et crois-tu qu'on soit idiot au point de n'avoir pas pensé à tout ceci depuis longtemps ? Mais si, à la fin de l'étape quatre on perd la vie, que perdra-t-on à la suivante ? Cela ne te retient-il pas, le danger de perdre plus encore ? »

Hector se leva, comme il aime à le faire lorsqu'il convient d'aérer un débat dans lequel on s'enlise, et de remettre la conversation sur des rails productifs. Hector est précieux en ces moments-là. Il se tourna vers la vieille dame : « Combien de clés, pour ouvrir la stèle noire ?

— Il y en a toujours eu quatre. Ça n'a jamais varié.

— Et aujourd'hui, vous êtes quatre gardiens. Les temps sont mûrs.

— Je n'aime pas du tout cette idée, répondit-elle.

— Et pourtant, madame, elle est séduisante... Lucas, avant même de chercher à savoir en quoi consiste exactement cette cinquième épreuve dont vous sentez la menace, demandez-vous plutôt si vous avez les moyens, maintenant enfin, de deviner quelles sont les intentions de la machine...

— Jusqu'à présent, dit Karine, on pouvait croire que nous était offert là un moyen élégant et rapide d'aller d'un endroit à l'autre. On pouvait croire qu'on nous offrait une nouvelle technologie ; un petit cadeau qui, malheureusement, aurait été parasité par une saleté. Mais réfléchissez : des êtres capables de franchir les quatre étapes précédentes n'ont aucun besoin de ce genre d'aide ! Encore quelques décennies ou quelques siècles, et cette

technologie, nous l'aurions trouvée tout seuls, c'est évident. Alors pourquoi avancer ainsi le temps de la découverte ? Je ne vois qu'une seule réponse...

— La téléportation n'est pas le sujet principal, répondit Évika. Oui oui oui... Ces portes, finalement, elles permettent à divers individus d'une même espèce de se rencontrer comme ils le veulent, et c'est là tout leur objet...

— En fait, reprit Hector, tout le processus amène à la création d'une société secrète dont le but, je crois, est de protéger la pierre noire, la pierre aux encoches.

— Alors, dit Évika, la machine et ses inventeurs font bien de mettre au cœur du système un danger devant lequel on dit, dans les chroniques, que ceux qui ont échoué à le vaincre ont causé des catastrophes... Mais sommes-nous prêts ?

— La machine, dis-je, et ses inventeurs, font encore bien de ne pas attendre que n'importe qui découvre le secret d'aller d'un bout du cosmos à l'autre ; ce *mal* qui fait le tri est alors un moyen de protéger des vies, quitte à détruire des groupes qui, incapables d'être sages et de le prouver, seraient en mesure de copier la technologie pour, allez savoir, coloniser l'univers en y apportant leurs tares, leur rage de dominer, de vaincre, que sais-je encore...

— *Seuls les doux traverseront*, c'est l'idée ?

— L'air de rien, reprit Karine, on en apprend de belles sur le monstre derrière cette fameuse porte noire... Or, voyez l'astuce, depuis des siècles, le danger, toujours renouvelé, de voir les stèles découvertes par toute l'espèce, a été constamment évité par les gardiens : preuve, s'il en était besoin, que la cinquième étape est, en fait, derrière nous !... Mais oui, parce que, réfléchissez ! L'espèce humaine ne s'est pas précipitée dans le gouffre du fourmilion, donc il existe des gens intelligents et sages, donc la porte noire est la sixième épreuve, et elle nous attend... Nous ne pouvons, aujourd'hui, refuser de la franchir. Et il y va, disent vos archives, de la survie de notre monde : car plus on attend, plus grand est le danger de voir des imbéciles dangereux et puissants s'emparer des clés. »

Pour finir, je lançai l'ultimatum qui tue : « Nous avons en main toutes les cartes requises. Or, nous comprenons qu'il est dangereux d'attendre. Par

conséquent, plus nous attendons, plus nous sommes criminels de ne rien oser. »

Et je me rassis dans un silence bien lourd. La vieille, on l'avait enfarinée en beauté ! Que pourrait-elle trouver à répondre ?

Rien ! Elle ne répondit rien. En tout cas rien d'étrange ni de contrariant ; au lieu de quoi elle sourit et remplit mon verre, observa la bouteille de rhum et sa marée basse, y trouva matière à ricaner. « Hah, moi qui avais peur de votre jeunesse, mais je vois que vous savez penser... Que voilà de fiers parleurs ! Mais à pied d'œuvre, ils donneront quoi, mes beaux cavaliers ?

— Est-ce vraiment important de s'en soucier ? » répliqua Hector...

Il y eut un petit silence étonné. « Tu peux nous expliquer ? demandai-je, parce que là, même moi, je m'interroge... Comment ça, *ce n'est pas important* ?

— Les textes disent que la porte noire n'a qu'un sens. Qui la franchit ne ressortira pas par là. C'est bon pour nous, ça...

— J'ai du mal à croire à ce que je viens d'entendre, répondit Évika. C'est bien la première fois que je rencontre un pékin tout emballé à l'idée de pénétrer dans un lieu dangereux par une porte qu'il ne pourra pas emprunter au retour. Et si c'était un cul-de-sac, à l'intérieur ? Voici un fossé plein d'essence enflammée, et monsieur se présente au plongeoir, bien décontracté... Il n'y a pas d'échelle, comment tu fais ? Tu sautes en l'air ? Tu ne laisserais donc rien derrière toi ?

— Attendez ! Vous avez dit, les uns comme les autres, que vous ne vouliez pas donner ce réseau à l'humanité de peur de la voir s'embourber dans des dangers inconnus mais graves. Et vous avez convenu, en même temps, qu'il ne servait à rien de détruire ces clés, car vous ne savez pas s'il n'y en a pas d'autres quelque part, en réserve... Or, vous avez là le moyen infallible, si les textes disent vrai, de sceller les portes derrière vous, en franchissant la stèle noire avec vos clés, qui ne risqueront plus de repartir en arrière puisqu'elles seront en votre possession... Et puis enfin, je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas Primo ? Tu as bien dit que la porte, selon je ne sais plus quelle archive, est une porte non seulement à sens unique, mais à usage unique... Vous confirmez, madame ?

— Ah oui, on pense qu'elle ne fonctionne qu'une seule fois.

— On pense, ou on sait ?

— Des rêves l'indiquent. Il faudrait étudier un peu les textes qu'on vous fournit, tout de même ! On croit que la porte est à usage unique. Livre V, titre lxii.

— Alors avec quoi des suivants pourraient-ils bien pénétrer ? Combien de siècles pour exhumer quatre autres clés, à supposer qu'elles existent ? Et pour aller où, pour entrer dans quoi, puisque le passage, d'après vos explications, serait clos ? Tout repose sur le crédit qu'on apporte à ces fameux rêves, à ces expériences bizarres que font les gardiens, à toutes ces révélations. Si on décide d'y croire, alors la voie est simple : vous devez aller de l'avant... Enfouissez-vous, avec les clés, dans ce qui est derrière la porte. Et si vous n'y croyez pas, alors qu'est-ce qui vous empêche de sauter le pas ? Ou alors, détruisez-les, bon sang, et qu'on n'en parle plus ! Pourquoi ne voulez-vous pas essayer de les détruire ?

— Parce que cela signerait la dissolution de la société des gardiens, répondit la vieille dame. Ces textes qui nous rassemblent ne seraient plus que du vent, des racontars sans preuves. Et si d'autres commandes apparaissaient dans l'avenir ? Tout le bagage, toute l'expérience accumulée auraient disparu, et les nouveaux possesseurs seraient tellement innocents, tellement ignorants...

— Tandis que le monde environnant aura continué à être de plus en plus dangereux et puissant, terminai-je. Voilà le problème. Et la solution évidente, c'est : on ne peut échapper à ce voyage... Mais je te remercie, Hector, de me pousser à disparaître dans un trou sans retour. Je me sens, comment dire, rasséréné... Quelle belle aventure ! Je n'avais pas vu les choses sous cet angle...

— C'est logique, pourtant !

— Et en plus c'est logique...

— Allons, reprit Hector, tout vous pousse à franchir cette porte ! Après, qu'on le fasse ou pas, c'est une question de courage... Aujourd'hui, et si les textes sont véridiques, utiliser ces clés est un devoir. Mais, en définitive, nous avons toujours la possibilité, bien sûr, d'obéir ou pas ; simplement, nous discernons maintenant que franchir le seuil ou ne pas le franchir est un

choix qui s'inscrit non pas dans le champ du raisonnable, mais dans celui de la morale.

— Pour autant que les textes soient vrais...

— Bien sûr. Mais s'ils ne le sont pas, alors il n'y a plus de problème, quoi ? »

o0o

La seule chose qui s'opposait au passage, c'était la peur ; la peur de l'inconnu. Depuis des siècles, la peur d'y aller voir. C'est-à-dire : *Elpis*.

Sauf que, maintenant qu'il y avait quatre clés de disponibles, tout le monde se retrouvait au pied du mur : ce qui, jusqu'alors, n'avait été que suppositions, imaginations d'esprits tournant en boucle devant la menace, devenait d'un seul coup une question terrible, et, aussi, un mot de passe.

Derrière nous, le chaos des affaires humaines, avec la technologie toujours plus puissante, l'éthique et l'esprit toujours plus bafoués, et l'individu si misérable, devenu tellement plus discernable dans les bases de données que dans la réalité du monde ! Tout près de nous, sur nos talons, les puissants et leur soif inextinguible de pouvoir et de contrôle absolu ; ils ne mettraient pas une seconde à se décider s'ils venaient à avoir vent de l'existence du réseau, qu'un monstre y fût enfermé ou pas. Nous nous réveillerions une nuit avec des armes pointées sur nous, on nous passerait des menottes et des cagoules, nos droits seraient jetés à la poubelle et puis ce serait la fin.

Ou alors il n'aurait pas fallu ouvrir les portes, il n'aurait pas fallu découvrir les plaques... Nous n'avions tout simplement plus le libre choix du prochain mouvement. Hector avait mis le doigt dessus : c'était une question de morale. Un devoir accepté ou refusé, rien d'autre. À l'entrée dans le labyrinthe, le rat rétif est piqué au derrière pour franchir la porte qui mène à l'expérience. L'y attendent des pièges et des récompenses. Une espèce entière, en la personne de quelques individus piochés au hasard puis triés, était ainsi poussée dans ce qui pouvait être une chambre d'expérimentation...

Je mis tout ceci par écrit pour tenter de convaincre mes confrères récalcitrants, qui rechignaient et tournillaient devant le portail sans comprendre qu'ils n'avaient pas d'autre choix que d'accepter le défi, ou d'attendre le Déluge – ou d'espérer qu'il vienne après eux.

o0o

Primo : « Je ne vois toujours pas le rapport avec les démons encapsulés dont parlait Hassan ? » C'est un fait, mais qu'en dire qui ne soit hasardé ? À l'époque, personne ne pouvait honnêtement faire le lien, et les protagonistes de cette aventure n'ont jamais, ni dans ce monde-ci ni dans l'autre, rencontré de démons dans une petite boîte. Mais ils ont vu d'autres prodiges : ils ont découvert, par exemple, d'autres eux-mêmes dans les couloirs et les salles de ce qui, finalement, n'était pas une pyramide, mais une chambre noire, où nous fumes révélés, avant d'être, encore une fois, triés.

L'on pourrait articuler que le génie furieux, dans l'histoire d'Aladin, c'est, d'abord, une représentation de ce qui est enfermé au fond de soi, tandis que la lampe à huile représente l'enveloppe... Or, voyez la merveille : car le génie, une fois domestiqué, s'est avéré capable de grands exploits.

Ainsi, pirouette, nous voici atterrissant devant une autre métaphore, celle des silènes d'Alcibiade, qui nous affirme qu'on peut, certes, être moche au premier abord, mais un vrai petit ange au fond de soi. Ensuite, Érasme, toujours consolant, annonce que si l'on retourne cette parole comme on le ferait d'un poulpe, l'intérieur à l'extérieur, de beaux Alcibiades se révèlent être d'infests vauriens, ce que l'Histoire confirme. Et l'on retombe encore un coup sur la lampe à huile, qui brille d'une belle âme claire lorsqu'on l'allume mais qui est pourrie du dedans par quelque chose de bien noir et de bien crasseux.

Il y a encore deux autres mouvements possibles à partir de cette position, ou un seul si l'on est pressé, qui montrent en passant et l'air de rien que si Dieu est responsable de tout ceci et que rien ne se fait sans sa volonté, alors,

pour être une lampe merveilleuse, il faut d'abord en libérer le génie – voilà qui sent le truisme à plein groin.

Nous nous arrêtons là, sur cette sublimation de la sauvagerie, qui, de bêtement barbare, offre sa puissance à l'idéal.

o0o

Nous voici loin des monstrueux démons que nous brandissaient Hassan et Arturo. Une dernière chose cependant : le génie ne fait de merveilles que si l'on traverse l'interdit et qu'on en reste, toutefois, le maître. Voici une morale pas très décente, bien sûr, mais fort efficace. En tout cas, une chose est claire : il faut aller de l'avant. Une histoire très ancienne nous l'atteste.

OceanofPDF.com

DANS LA LAGUNE

I

À : lafarge78@east2w.com

Objet : conte de Noël II/II

Cette semaine les trois rois mages se sont enfin éloignés. L'un d'entre eux a même fini par basculer au-dessous de la ligne, bon débarras. Du coup, la brume est moins dense, et, hier pour la première fois, un ciel étoilé est apparu vers l'horizon le moins lumineux. La température est vraiment plus clémente, en moyenne à 35°C ; en plein hiver d'Europe, ça fait du bien. Arturo : "à Noël sur la lagune, il fait aussi bon qu'à Pâques." C'est sans doute un trait d'humour.

D'affreux coups de soleil sur le nez m'ont convaincu qu'ici aussi, les UV ne sont pas à négliger, surtout maintenant que la couche de vapeur n'est plus assez forte pour les arrêter. Les animaux ne se manifestent plus ; le froid, ou peut-être ces sataniques rayons, les maintiennent en profondeur. Par conséquent, nous jouissons d'une paix royale. C'est les vacances ! J'ai tendu des toiles de tente sur la plate-forme.

Le ballon est prêt. Lancement prévu en fin d'année. Le chenillard amphibie pose encore des problèmes ; on a voulu le rendre semi-intelligent, et il est devenu semi-crétin. Au moins, quand il était crétin à part entière, ça ne se remarquait pas. A son propos, Primo a un gros doute : puisqu'on ne voit aucune pyramide à l'horizon, il y a fort à parier qu'elle n'est pas dans le coin. C'est presque une lapalissade, mais du coup : qu'est-ce qui nous prouve qu'il faudrait se mouiller pour y aller ? Est-ce qu'un robot amphibie était nécessaire ? Un dirigeable aurait été plus approprié, peut-être.

Sinon, j'ai bien regardé partout dans les archives ; il est suggéré en trois endroits que des gens ont vu cette bâtisse. Et les auteurs ajoutent finement qu'aucun n'est revenu pour témoigner... Dans ce cas comment le sait-on ?

Moi je ne crois rien, selon ma coutume ; j'en sais encore moins, donc je reste ouvert à tout. C'est le propre de l'ignorance bien conduite. Pas encore de nouvelles de la fiole d'eau du lac.

Lucas

À : lucas@corsofrance.org

Objet : Re : conte de Noël II/II

Je rentre le 3. J'ai une idée, pour ce qui est de l'équipement dont nous parlions après la rencontre avec le mollusque. Un type qui a longtemps bossé dans le Sud profond, et qui, de par sa profession, et aussi par goût, avait pas mal de matos et n'a jamais tout à fait raccroché. Il plairait à Karine, car il a vécu au Vanuatu et ailleurs dans l'arc Indonésien. Il connaît de bonnes histoires. C'est le roi de la démerde en milieu tropical extrême, et il sait la valeur de ce qui, dit-on, est d'or.

Je change de sujet : as-tu par hasard des échos d'une rumeur qui circule à propos d'un possible effondrement prochain de Bételgeuse ? Ça ressemble assez à de l'intox. C'est dans ta partie, tu devrais pouvoir me dire. Présupernova, ou blabla ?

Hec.

À: lafarge78@east2w.com

Objet: betelgeuse

Presupernova : les chasseurs de hoax ont mis en ligne un papier disant que c'était bien un canular. Mais, en voulant relire leur page pour avoir l'original du message, j'ai vu qu'elle n'était plus disponible. Donc a priori cette info devait être un peu vieille et pas trop lue puisqu'ils l'ont enlevée. Si on gardait toutes les daubes qui circulent, on serait beau. Sinon le robot

est presque fini. All the best !

Lucas

À: lafarge78@east2w.com

Objet: betelgeuse suite + Abner

Je reviens sur cette histoire. Il y a mieux ! Tu sais, le virus Abner, qui pourrit la vie à tout le monde en ce moment. Tous les sites de la NASA jusqu'aux serveurs d'astro libre sont en rade, et on accuse la série Abner. En effet, toutes les pages qui parlent du ciel sont en erreur 404. J'ai fait des tests sur des adresses que je connaissais, même sur des trucs mal connus : 404. Primo a vérifié : il a mis un texte sur une vieille étoile du cinéma : rien. Puis il a essayé avec un texte sur les astéroïdes Joviens... Boum ! Avant même d'avoir été référencée, la page a été effacée. Moralité : soit il y a une censure énorme, soit nous nous faisons Abnérizer... Ce qui pourrait revenir au même... Ce qui revient au même ? Ce qui revient au même ! Abner hait l'espace. Mais comment fait-il ?

Les systèmes sous libre n'échappent pas à la contagion. Ce qui me fait dire que, pour franchir aussi aisément les protections, ce virus doit être d'une espèce encore jamais vue. Donc, ce n'est pas du hoax. Il se passe des châtiments...

Lulu

À: lucas@corsofrance.org

Objet: failure notice

Hi. This is the fadmail-send program at hahn.ariaonline.net.

I'm afraid I wasn't able to deliver your message to the following addresses. This is a permanent error; etc.

C'est ça, fous-toi bien de ma gueule, c'est sans danger !

Le message m'indiquait ensuite que lafarge78 n'était pas une adresse valide. Mon postérieur est-il un gallinacé immature ? Je fus, comme toujours, stupéfié de l'aplomb avec lequel ce maudit robot osait me raconter que je rêvais, ou que j'étais incapable d'écrire une adresse, ou bien alors que j'étais devenu soudain très très bête. « Écoute, mon gars : je suis désolé, mais j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de soleil dans le ciel. J'ai demandé partout, et personne ne connaît. Tu dois faire erreur. Du reste, il n'est dit nulle part que la Terre tourne autour d'un truc. »

Donc Hector n'existait pas. Bravo ! Il avait disparu des listes. Je fis une recherche sur son fournisseur d'accès, ce qui m'apporta, outre la page d'accueil de l'entité, 12.800 liens où cette société était citée. C'était un peu trop ; je reformulai ma requête avec quelques critères de plus. Mais mon moteur de recherche se fit inerte, insensible, carrément absent, dans la lune, muet, catatonique ; pour finir, on me dit qu'il n'était plus accessible. Sidéré (enlevé au ciel ?)

J'essayai sur un autre, même résultat. Pire : une petite infobulle naquit en bas de mon écran, m'avertissant que la qualité du débit en provenance de l'extérieur était devenue exécration, pour ne pas dire nulle. Cependant, le débit sortant affichait un score olympique. Quelque chose utilisait ma bécane.

J'avançai le bras pour éteindre le modem quand il se mit à clignoter comme un petit arbre de Noël, en essayant de rétablir une connexion. De lumineux soupçons m'envahirent. Le réseau venait de sauter.

Puis les choses devinrent vraiment inquiétantes. Je voulus d'abord téléphoner à la *hot-line* de mon propre fournisseur d'accès pour comprendre ce qui se passait, mais, selon l'usage, toutes les lignes étaient occupées. Je décidai de contacter Primo, simplement pour entendre quelqu'un. Je savais qu'il était rentré à Paris ; peut-être pourrait-il m'éclairer. Un message enregistré m'invita à réessayer ultérieurement. De mon mobile sur le sien, même topo.

En désespoir de cause, j'allumai la radio ; je dus attendre vingt-huit minutes pour apprendre qu'un problème de routeurs avait entraîné des

crashes en cascade, occasionnant une rupture totale des communications transatlantiques, puis transeuropéennes, puis mondiales tout court. Évidemment, c'était une catastrophe aux implications financières incalculables, « de l'ampleur d'une guerre, au moins ».

Je pris un livre en attendant que cette histoire revienne à l'antenne... Un avion rata son décollage en Malaisie et bousilla douze immeubles, trois autres sombrèrent dans l'Atlantique, tandis qu'au Mexique il y en eut cinq qui tombèrent du ciel. Quelle hécatombe ! Puis un ferry fut immobilisé par des pêcheurs en colère, le dollar grimpa, l'euro baissa, le yuan décolla en flèche. Survinrent ensuite les résultats sportifs introduits par les poulets de Mayenne et là, trop c'est trop, c'en fut trop : à bout de patience, j'éteignis le poste, et dans le silence de la cour monta le roucoulement d'un pigeon amoureux en plein hiver. Je me sentis désemparé. À cet instant, on sonna : dring !

II

« Allez, ouvre, crétin ! » Je reconnus, de Primo, la voix et le style élégant. « Le métro est en rade, il n'y a plus de bus, c'est le bordel total dans cette ville. Je suis content, j'ai des pieds qui marchent. Il y a des grèves ou quoi ?

— C'est un coup monté par la NSA, la CIA et par d'autres officines dont on ne soupçonne même pas l'existence... Mais oui, tout le monde le dit, sauf les media des puissants ; donc ça doit être vrai !

— Qu'est-ce que tu racontes comme bêtises ?

— Des bêtises. J'ai plus grand-chose à boire, descendons.

— Je viens juste d'arriver ! Et puis tes escaliers, ce n'est pas rien !

— Tu n'as pas soif ?

— Si. Mais je suis crevé... Oh et puis après tout d'accord, allons-y. »

Je pris un sac, je fermai, puis nous nous enfonçâmes dans les escaliers, rampes branlantes, échos caverneux. Au loin glougloutait le pigeon.

« Tu venais pourquoi ?

— Il y a Karine qui veut te voir. Elle a convaincu Arturo... Eh dis donc, t'as entendu parler de cette histoire de fous ?

— Laquelle ? » Il y en avait plusieurs sur le feu.

Primo s'arrêta sur un palier : « Sur mon groupe, un type du Texas qui a le chic pour toujours envoyer des messages *off-topic* nous a dit qu'une étoile allait faire une supernova, avec un lien vers une page qui en parle. Tu te rends compte ? Une page qui a résisté à Abner ! Il s'est fait rembarquer mais il y en a qui sont allés voir ; ils sont revenus en disant que les satellites qui surveillaient ce coin du ciel étaient tombés en panne, et que cette info était du coup sujette à caution. Puis ça a dégénéré, le modérateur est intervenu, mais il y avait un groupe d'excités qui ont insisté en annonçant je ne sais quel complot visant les astronomes, et puis tout s'est arrêté ». Arrêté ?

Nous reprîmes notre descente. Rampes branlantes, échos caverneux ; avec, à l'approche du rez-de-chaussée, de délicats relents de poubelle chaude. Arrêté ? Pour le coup, c'est moi qui stoppai. « Primo ? Abner n'est pas normal. Ce n'est pas un ver, ce n'est pas un *trojan*, il se contente d'écrabouiller les pages web ou de planter des serveurs.... En plus, je me suis fait zombifier ! Et tu me dis qu'une page a résisté ?

— Aaah toi aussi ça te grattouille ?

— Oui... Bon, il faut que je passe à un automate, je n'ai plus de liquide.

— Abandonne cette idée ! » On se remit en marche.

« Et pourquoi ?

— Plus de transactions, plus d'infos, le *bug* de l'an 2000 mais en vrai... Abner voit grand, mon pote ! Et puis les guichets sont fermés à cette heure-ci... T'as un carnet de chèques, oui ? Alors, plutôt que d'aller perturber un pauvre commerçant avec ta carte bleue, allons faire un tour en grande surface, et faisons des provisions. Si ce que je crois est vrai...

— On est dans une merde noirissime, c'est ça ?

— Tu l'as dit, mon poteau.

— Vas-y, raconte-moi... »

Primo s'arrêta dans la cour. On n'arriverait jamais à sortir de l'immeuble.

« Ton histoire de technologie nouvelle, ce n'est que partiellement vrai. En fait, il y a maintenant douze heures qu'Abner se copie gentiment sans rien dire dans tous les ordi qu'il trouve. Tous les ordi, tu m'entends bien... C'est ça la seule nouveauté, mais elle est de taille : il se fiche complètement des pare-feux et de toutes les protections classiques. Tubasa, un copain, l'a isolé sur une grappe de bécane qu'il a séparées du réseau ; en gros, quand une machine est infectée, elle prépare une petite ligne disant qu'elle est prête à l'emploi. Quand Abner l'interroge, elle envoie ce petit message. Le but de la manœuvre, selon Tuba et d'autres gars, c'est de créer un super conglomérat de zombies qui travaillent tous pour Abner, et peut-être même sous un OS fantôme piloté par Abner.

— Et qu'est-ce qu'elles font, les machines converties ?

— Une vraie secte, hein ? Je te parie qu'elles cassent du code pour pénétrer les gros ensembles. Ce qui nous amène au but final...

— Je vois : qui a été mis dans l'incapacité d'informer ? Les astros. Mais quel rapport avec les banques ?

— Je suppose que quelqu'un de vraiment parano a imaginé que si les astros ne pouvaient plus s'exprimer sur leurs pages, ils en créeraient de nouvelles absolument n'importe où. Donc, tout ce qui parle d'étoiles est écrasé, où que ça se trouve. Et tu sais bien que si tu fais une recherche de sites suspects avec une simple centaine de mots clés, c'est toute la planète qui devient une cible... Des mots comme *émission*, *flux*, *écrasement*, *couches*, *bulle*, *implosion* : ça veut dire des tas de choses, mais si tu veux interdire à quelqu'un d'écrire sur une supernova, tu dois interdire l'usage de ces mots. Du coup, même une page sur de l'eau gazeuse a de bons risques d'être zappée. C'est comme ça... Mon opinion, c'est que les deux dernières versions d'Abner sont boguées, et qu'elles cassent hors-cible. Tout ce qui pourrait se rapporter, même de très loin, à de l'astrophysique, devient une proie. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Et donc les distributeurs de billets sont en rade ?

— Apparemment, les réseaux ont été désactivés, par précaution peut-être... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne comprends pas plus que toi !

— Stop ! En grande surface, réfléchis deux secondes... Si Abner est passé par là aussi, on n'aura rien. Ce qu'il faut, c'est trouver un gars qui a un terminal CB à transactions différées. Ça lit ta carte, mais ça ne se connecte pas tout de suite.

— Ça va, je sais ce que c'est, hé ! Ton idée est intéressante, mais tu ne serais pas un petit peu malhonnête, par hasard ? Qui est la victime ? »

Mais la victime ne daigna pas se laisser faire. Elle voulait du cash et n'acceptait plus les chèques... Un autre type s'excusa lui aussi, et un autre, et encore un autre, et les Chinois ne prenaient jamais les cartes bancaires de toute façon. Les automates étaient en rideau, et je ne me voyais pas dépenser des sommes folles dans un restaurant simplement pour manger ce soir. Nous remontâmes avec une simple canette de bière, récoltée après avoir raclé les fonds de nos poches. Karine nous attendait sur le palier, avec un sac bien gonflé. « Alors les vaillants chasseurs ?

— J'avais oublié de te dire, elle venait elle aussi...

— C'est nouveau cette habitude de débarquer sans prévenir.

— Tu n'es pas joignable ! Regarde, tu ne veux pas de mes beaux raviolis ?

— Eh bien... je crois qu'il y a un Tarn sous la fenêtre. »

Là, Primo sursauta : « Tout à l'heure tu n'avais rien à boire, et maintenant il y a un Tarn ?

— Allumons la télé, pour voir comment ils causent de ça. »

Mais il n'y avait pas de télé. Et plus de radio. D'ailleurs, l'électricité nous quitta juste à ce moment-là. Comme je n'avais pas de bougies, ce fut dans l'ombre que l'on déboucha et qu'on but le pinard, avec des raviolis tièdes, à la lueur d'une vieille lampe de poche du modèle qu'il faut secouer pour s'éclairer avec.

III

La panne d'électricité dans le monde industrialisé eut un effet que les auteurs d'Abner n'avaient peut-être pas prévu, parce qu'on peut être diaboliquement retors mais con comme un balai pour les choses les plus

simples : des groupes électrogènes furent mis partout en activité, et des ordinateurs remarchèrent. Des mini-réseaux furent installés, propres, purs, azoïques, désabnérizés. Le virus fut mis en culture. Des cerveaux se penchèrent sur la bête. Chaque gouvernement, pouvait-on supposer, devait être en train de constituer des équipes chargées d'assainir des morceaux de réseau pour refaire tourner les services les plus importants. Mais comment l'affirmer ? La plupart des gens n'allaient plus travailler puisqu'ils ne pouvaient plus se déplacer.

On accusa les Chinois, les Russes, les Coréens, d'avoir attaqué le reste du monde en l'immobilisant ; mais les Chinois, les Russes et les Coréens s'éclairaient eux aussi à la bougie, et, tout comme nous, grelottaient dans des villes qu'aucun chauffage ne tenait plus hors-gel.

o0o

Le premier effet de cette panne générale fut le pillage en règle des grands magasins, puis de tout le reste. Le second fut l'arrivée de groupes de soldats aux carrefours. Peu à peu, on vit pousser des tentes, par exemple place de Clichy, où un village fortement armé abrita un dispensaire et un centre de distribution de vivres et d'eau potable. Les arbres des boulevards furent abattus pour dégager de l'espace, un hélicoptère s'installa sur le pont Caulaincourt, et l'on ne put bientôt plus faire un pas sans devoir montrer ses papiers à des petits hommes verts qui devinrent vite très arrogants, tandis que le civil moyen eut rapidement le net sentiment d'être considéré comme un obstacle.

Dans ce foutoir général, ma petite troupe, à part Hector qui bossait comme un damné, réussit à se regrouper ; on avait prévenu Arturo de ce qui se passait, et il nous attendait. Un premier voyage transféra sur Rapa Nui les divers ateliers de montage du robot chenillé et du ballon, les caves de ces messieurs, les réserves de vivres, les bouquins, et, tout de même, un peu de linge.

Pas moyen d'obtenir de visas pour le Chili, évidemment. Quand nous partîmes pour l'île, nous étions tous des clandestins. Nous ne pouvions même plus passer pour des touristes, puisqu'aucun avion n'arrivait plus là-

bas, et que les derniers étrangers avaient été évacués. Pâques était à nouveau isolée du monde, comme elle l'avait été pendant tous les siècles précédant l'arrivée des Blancs. Nous n'y passerions pas inaperçus. Aussi, nous installâmes-nous dans les différents sas, et la plate-forme de la lagune devint une espèce de camp de réfugiés d'un style un peu geek, rempli de câbles et de machines. Avec ma clé, je servais de portier.

Les deux gardiennes d'Haïti nous alimentèrent d'abondance avec des fruits du cru ; le monde à l'envers, quand on songe à l'état de délabrement de leur pays, où l'on en est réduit, ordinairement, à manger du pain d'argile [note]. Ainsi, la table d'Arturo fut-elle des plus internationales. Même Hassan passait nous ravitailler avec des figues somptueuses.

Pain d'argile : argile filtrée, margarine, sel. Miam.

À Paris et dans les autres grandes villes de la planète, c'était devenu l'enfer. Des incendies se déclaraient dans tous les coins, quand les gens remettaient en marche leurs vieilles cheminées. On manquait de tout, rien ne voulait fonctionner, et les mouvements religieux se radicalisaient de jour en jour.

Rapa Nui, qui dépendait beaucoup du continent, vivait elle aussi au ralenti. Il était dangereux d'y tomber malade : les stocks de pénicilline et d'acide ascorbique n'étaient pas infinis, et aucune opération chirurgicale d'importance ne pouvait y être envisagée avant l'arrivée de la Marine, qui de son côté, avait fort à faire pour maintenir la liaison entre les villes chiliennes et la multitude des villages isolés dans les archipels perdus au fin bout du continent.

Sur Pâques, Primo était presque constamment au bord des larmes ; il revivait, en plus doux toutefois, ce que son arrière-grand-père avait subi pendant l'occupation de l'Europe par les nazis : une existence de souris, constamment dépendante de la bonne volonté de gens qui étaient, somme toute, des étrangers, et qui malgré cela avaient fait preuve de la plus simple humanité, un exploit notable à cette époque. Il sentit confusément ce que pouvait avoir été un Juste. Il n'y avait pourtant pas danger de mort, et Arturo, qui ne recevait de toute façon jamais personne, n'avait eu qu'à ouvrir sa porte ludienne au fond d'un couloir pour être en état de nous servir sans alarmer le voisinage.

Mais l'extrême sensibilité de Primo avait une autre cause encore : depuis vingt années, de plus en plus de gens, des familles entières, quittaient les pays européens. L'abandon progressif des droits de l'homme, la mainmise de la finance sur les médias et la justice, la radicalisation des discours politiques, les abus de pouvoirs de toutes sortes – corruption, impunité de tout ce qui portait un uniforme ou travaillait pour un gouvernement – faisaient qu'en bien des endroits, les gens filaient d'abord dans l'espoir de retrouver un coin où avoir le droit de simplement parler, d'offrir à leurs enfants une instruction décente, une nourriture convenable, de l'eau et des soins pas trop chers. En Asie, aux Amériques, en Australie, on pouvait à peu près vivre, et parfois même penser (ou l'on *croyait* pouvoir – les déconvenues étaient alors féroces) ; en Europe on pensait de moins en moins. Et l'on vit ceci, que des ressortissants de pays où l'on avait eu pour habitude de refouler les immigrés, clandestins ou non, se virent à leur tour refuser l'entrée, pour toutes sortes de motifs spécieux. Qui n'était pas un réfugié climatique bien garni en pépètes n'avait de chance nulle part.

Alors, Arturo et son hospitalité toute simple, si évidente, voilà ce qui plongea Primo dans les affres du passé. Lui qui, depuis des années, et malgré sa grande gueule, compatissait aux malheurs de tous ces errants aux trajectoires coupées net, supportait mal d'être placé dans une situation d'où il pouvait, à tout instant, être éjecté par une simple descente de policiers venus sur dénonciation. Nous autres aussi mesurions notre chance, mais moins que lui, car nous n'avions pas, dans nos familles, de telles histoires.

IV

Le quinze janvier, puisque personne n'avait rien de mieux à faire, nous lançâmes le ballon atmosphérique au-dessus de la lagune. L'ambiance était étrange : nous étions envahis par le sentiment d'être dans une sorte de temps intercalaire, où le monde industriel, complètement désœuvré, errait au hasard comme un troupeau de vaches aux alentours de son étable bombardée. Depuis l'invention de la radio, jamais la Terre n'avait été aussi calme et silencieuse.

Sur une autre planète, le ballon s'éleva doucement jusqu'à l'altitude choisie, 8000 mètres : il perça la couche de vapeurs à 2400 mètres, grimpa dans un ciel indigo et s'arrêta en bout de fil. Là, trois objectifs à 180 degrés

d'ouverture commencèrent à prendre des images, qu'on rapatriait à mesure. Karine, sur Rapa Nui, assemblait les panoramiques, à la plus haute définition possible.

Le ballon resta huit heures perché là-haut, à prendre des clichés toutes les deux heures. À sa descente, le premier document exploitable, celui de 12h30, venait tout juste d'être calculé. Dans son ciel, on y voyait des étoiles.

Bien entendu, ces constellations ne disaient rien à personne ; un logiciel d'astronomie fut mis à contribution pour tenter de repérer quelques points notables qui auraient pu nous donner une idée de la position de cette planète, mais les quelques trois-cent astres qui transparaissaient sur cette image et sur les suivantes ne nous livrèrent aucun indice. On abandonna vite cette recherche.

Il y avait mieux plus près du sol. La courbure de l'horizon nous donna une estimation du diamètre de cet endroit : en gros 2000 kilomètres de moins que la Terre. Quelque chose comme une lune, ou une planète voisine, rôdait près de l'horizon vers le sud-est. Sinon, le monde entier était recouvert par une mer de buées devenues presque transparentes.

oOo

Nous remballâmes le matériel, puis, une fois la plate-forme dégagée, nous déroulâmes une sonde entre deux stèles pour mesurer la profondeur de l'eau. À quarante-quatre mètres, le poids entra en contact avec un objet solide. D'autres mesures faites autour de la plate-forme donnèrent des résultats similaires. Nous descendîmes une mini-caméra pour prendre des images d'une stèle par en-dessous ; ce ne fut pas vraiment facile, car les divers fils destinés à contenir la rotation de l'ensemble avaient tendance à s'entortiller. Finalement, Primo réussit à orienter l'appareil vers la stèle d'Haïti et prit des photos tous les deux mètres, jusqu'à vingt mètres de fond. Le résultat fut que cette stèle flottait...

Quelques images prises au hasard montrèrent que c'était tout le carrefour qui lévissait. Rien ne descendait plus bas que huit mètres. Aucune structure

ne liait les pierres les unes aux autres, mais, néanmoins, aucune ne dérivait. Encore un gros mystère, mais comme les humains modernes sont environnés d'objets et de systèmes dont ils ne comprennent souvent que le mode d'emploi, cette énigme supplémentaire ne nous traumatisa pas vraiment. Sur un cliché, on vit le bout de queue d'une sorte de crevette blanchâtre.

Avant de rentrer voir Karine, qui turbinait dans le bureau d'Arturo à monter les vues gigantesques du ballon, nous fîmes une dernière opération avec la caméra : on la déposa tout au fond de la lagune, où elle prit une série d'images à diverses sensibilités ; on la fit tourner au bout de son fil, elle reprit d'autres images. Puis on la remonta, avant qu'une bestiole quelconque ne s'y intéressât.

On rangea tout, on désinfecta ce qui devait l'être, et l'on s'apprêtait à rejoindre l'île de Pâques lorsque Karine vint nous chercher, tout excitée. L'image de 18h30 montrait une anomalie.

Je dois préciser que nos heures étaient des heures locales, *Lagoon Mean Time*, un peu plus allongées que les heures terrestres. À, donc, 18h30 locales, la luminosité baissait sensiblement, grâce à la grosse étoile jaune qui se trempait un peu dans la mer, comme un soleil de minuit, et surtout grâce à la naine blanche qui, en cette saison, se cachait presque entièrement derrière sa grande sœur. Donc la lumière était rasante, et les ombres assez bien tranchées, subtilement bleuies par le troisième astre dont les rayons, courbés par l'atmosphère, venaient depuis sous l'horizon se répandre doucement sur le paysage.

La vue montrait le moutonnement nuageux strié d'ombres longues. La lagune apparaissait en plusieurs endroits, ridée par les courants de surface qui dessinaient des plis dorés, avec des taches de calme où l'eau s'irisait. Au nord, éclairée de plein fouet par l'étoile jaune, une écaille pointait au-dessus des nuages. En grossissant la vue, on s'aperçut vite que ce n'était pas de la vapeur, et que c'était extraordinairement vaste. Le sommet pointait largement au-dessus de l'altitude du ballon : un immense Everest au milieu de l'eau.

Un volcan ? La pyramide ? L'objet, qui dominait les nuages d'une hauteur de quelques deux-mille-neuf-cent pixels, semblait symétrique ; ni carré ni triangulaire ou cylindrique, mais plutôt comme une plume que le

vent courberait légèrement. Karine recopia le gros plan sur un nouveau fichier, et le passa en niveaux de gris. Un peu de contraste fit ressortir une nervure axiale très brillante, mais les côtés restèrent indéfinissables, cotonneux. C'était loin, peut-être même derrière l'horizon.

Les photos suivantes n'apportèrent rien de neuf. Par contre, les clichés pris au fond de la lagune attirèrent tout le monde. Du moins jusqu'à ce que l'on découvrit la nature de ces formes tourmentées qui tapissaient le sol, et de ce qui y rôdait. Après quoi chacun n'eut plus trop envie de continuer à regarder ces trucs, et, l'appétit coupé, l'on partit plutôt chercher à boire.

o0o

Comme j'étais le portier, je fus obligé d'accompagner Primo jusqu'à notre sas où patientaient diverses bouteilles assez fortes ; nous ne fûmes jamais aussi furtifs sur la plate-forme que ce soir-là. Quand nous revînmes, toute l'équipe fumait, de retour malgré tout devant l'écran. Arturo se pencha vers moi : « Vous devriez vous abstenir de plonger quoi que ce soit dans cette eau. Et heureusement que les stèles ne sont pas ancrées au fond ; vous imaginez, sinon ? Regardez-moi ça ! »

On nous fit de la place. Je me penchai vers l'image ; j'y vis de nouvelles horreurs, bien pires que les précédentes.

« On dirait des vertébrés, mais ils ont... huit membres ?

— Les articulations sont beaucoup plus nombreuses que sur Terre !

— Pas tant que ça, en fait. Regarde bien : de l'épaule aux... aux quoi, d'ailleurs ? C'est des griffes ? des tubes ? des doigts ?

— On s'en fout ! On n'a qu'à dire des doigts. On dit des doigts ?

— D'accord. Bon, je compte un, deux, et trois segments ; là il y a le coude numéro deux, ici c'est l'équivalent du poignet ou de la cheville, et au bout, les...

— Les trucs-machins en forme de doigts tubés.

— Pas des arthropodes, en tout cas. C'est gros ?

— La visibilité a été mesurée à la base des stèles ; il y a une altération notable à partir de six mètres. Plus bas, c'est peut-être un poil moins trouble ; disons dix mètres pour en bas... Celui qui est devant nous, du coup...

— Quatre, cinq mètres d'envergure.

— Heureusement qu'ils ont l'air d'être aveugles ; ils n'ont pas réagi au flash. Sinon bonjour la prise au bout du fil ! Vous auriez tiré ?

— Pour remonter la caméra ? »

Le groupe nomma ces êtres des Vitruviens, en référence au dessin bien connu d'un homme à quatre bras et quatre jambes. De plus, leur excroissance céphalique rappelait un masque grec de tragédie ; on restait dans l'ambiance antique. Vitruviens, ça leur allait bien. Après quelques tequilas, on appela cet endroit la planète Vitruve. À l'écran, des monstres grimaçaient, couleur d'os.

Sur les images, le fond était parsemé des becs de ces fichus calamars dont on avait eu un aperçu, la nuit de Fontainebleau ; de bons gros becs recouverts de mousse marronnasse. Entre ces restes, dessous, dessus, les Vitruviens grimaçants, grotesques et fameusement bourrés d'énergie, bondissaient. Il y avait aussi beaucoup de petits crustacés nageurs, et une longue algue en ruban, solitaire, recouverte de granulés blancs. Sans oublier ce qui semblait être la membrure d'un vieux navire en bois, en limite du brouillard, mais qui n'était sûrement qu'un grand cadavre de quelque chose de pas encore rencontré. Peut-être une de ces bêtes qui s'étaient battues dans la brume, à la saison chaude ?

« C'est vivant, comme coin.

— Paré pour ouvrir la porte noire ? Je rigole...

— Ceci dit, on ne trouvera pas de meilleur moment. Le monde est en panne, personne n'a rien à faire, notre absence ne sera même pas remarquée...

— Euh, Lucas, il y a des gens qui ne sont pas encore vraiment prêts, tu sais.

— Par exemple Hector, dit Primo. Il a de la famille. Il ne viendra pas. Et moi... Enfin... Il faudrait qu'on en discute vraiment, quoi. Les portes à sens

unique, c'est pas trop mon truc, vois-tu.

— Et, Lucas, me dit Karine, Hector a demandé de ne rien faire sans armes.

— Moi, le coup des armes, je trouve que ça cadre mal. Mais bon, il m'a parlé d'un type, un ex-chasseur, du genre discret, réglo, et tropicalisé, qui vit près du Louvre.

— Tropicalisé près du Louvre ? C'est quoi, son nom ?

— Niko Landren... »

Karine bondit. « Niko ? Mais je le connais ! Je ne connais que lui ! »

OceanofPDF.com

NIKO

I

Il s'appelait Nicolas Landren, né à Lorient vers la fin du siècle précédent, quand le port était encore au-dessus du niveau des hautes mers. Ancien plongeur-scaphandrier sur plate-forme pétrolière, il avait fait ses premières armes sur le complexe Elgin-Franklin au large de l'Écosse, chargé des rares opérations de maintenance nécessitant encore une intervention humaine. Plus tard, il avait opéré dans le golfe du Mexique, lors du démontage des rigs connectées au Cañon-Express, un réseau de pipe-lines noyées sous deux kilomètres d'eau, qui reliaient les forages à une centrale de traitement. Il avait bien aimé l'ambiance à la fois chahuteuse et hyper-professionnelle des équipes formées de Français et d'Américains de Louisiane. Il avait découvert le monde cajun, les piments et la pêche au gros.

La retraite vient vite dans ces métiers. À quarante-six ans, il était devenu photographe pour des revues et des sites dédiés à la nature, et son portfolio comptait quelques beaux trophées, allant de l'infiniment petit – par exemple des collemboles sur une stalagmite dans une grotte du Gard – à l'infiniment étrange, comme l'énorme *Rafflesia arnoldii* qui parasite une liane à Sumatra.

La recherche de cette puante rareté lui avait donné le goût des jungles, dans lesquelles il prit l'habitude d'aller se perdre, n'emmenant avec lui que des personnes averties, des gens qui en savaient plus que lui car on s'y égare facilement. En Malaisie, on lui montra le bord du chemin où avait disparu James Fraser : « Faites dix pas hors du sentier, et vous changez de planète. Dix pas seulement, et pour vous, le retour est clos. Personne ne vous reverra plus. » La végétation dense ne permettait pas de voir au-delà de ces dix pas, et l'on prétendait que le son mourait à cinquante. Niko ne s'était risqué que peu à peu dans ces combes, et toujours accompagné par des habitants du cru.

Bornéo devint son pays. Il y vivait dans le confort, gagnant son argent dans les pays riches, Inde, Chine, Corée, où ses clients travaillaient, et le

dépensant sur la grande île, où l'on vit de rien tant qu'on a besoin de peu.

À la soixantaine, la fatigue et une dentition épouvantable l'avaient ramené sur les bords de la Seine, où les économies de toute une vie lui permirent l'achat d'un petit deux-pièces, près du Pont-Neuf, sous les toits. Il y installa sa collection de masques, un canapé-lit, un bout de cuisine, et un chat.

o0o

Il vivotait, et commençait à s'ennuyer lorsqu'il avait rencontré Karine à un cours d'anthropologie au Collège de France. Alors que la salle se vidait, il était allé poser une question à l'orateur, et avait découvert cette fille devant le professeur qui levait les mains en signe d'ignorance, l'air désolé :

« ... Malheureusement, je ne sais pas. Il y a tant d'espèces de figuiers, et j'avoue que je n'ai pas pensé à demander l'essence des arbres choisis. Ce champ d'études était marginal dans ma recherche, voyez-vous... Ah, je suis désolé de ne pouvoir vous être utile, mademoiselle. Oui, les peuples de l'est indonésien doivent avoir choisi certaines essences, c'est vraisemblable, mais je ne sais pas lesquelles...

— Tant pis ! De toute façon, c'était formidable. Un grand merci monsieur !

— Je vous en prie... »

Niko s'avança : « Peut-être pourrais-je vous répondre. J'ai vécu longtemps entre le Kaltim et Sulawesi, où ces arbres ne manquent pas. Puis-je savoir quelle était votre question, mademoiselle ?

— Je cherche à savoir quelle espèce de figuier sert de cimetière aux peuples de Mélanésie. On dit généralement que ce sont des banyans, mais j'aurais aimé savoir si les indigènes choisissaient toujours une seule espèce, et laquelle, ou s'ils déposaient les crânes dans n'importe quel figuier... »

Niko regarda le professeur, l'air interdit. « Sans doute pas n'importe lequel, non, mais... » Il se retourna vers la fille : « Oh, j'ai passé plus de vingt ans à l'ombre de ces arbres merveilleux, j'ai vu les crânes dans les

lakis de racines, au Vanuatu... Et je n'ai jamais demandé... Ça c'est vraiment idiot !... Mais tout le monde disait que c'était des banyans, alors ça me suffisait. En tout cas, c'étaient toujours des géants, ce qui limite le choix à peu d'espèces, sans doute, ou peut-être même à une seule ?

— Trois, malheureusement, répondit-elle. L'*elastica* d'Indonésie, qui atteint cinquante mètres ; *benjamina*, qui monte à quarante, et vit entre l'Inde et la Malaisie ; et *bengalensis*, indien, le plus petit, puisqu'il ne monte qu'à trente mètres...

— Parfait ! Il n'y a donc, dans les grands figuiers, qu'*elastica* qu'on puisse raisonnablement trouver en Mélanésie.

— Mais n'avez-vous jamais rencontré de cimetières dans de petits figuiers ?

— Non... Non. D'abord, je n'en ai pas vu beaucoup. Les morts reposent discrètement, surtout depuis que les habitants se sont rendu compte de l'intérêt porté aux crânes par les Blancs et les Asiatiques. Il y a des gens qui pilleraient volontiers les arbres s'ils savaient où chercher. Aussi, les villages n'amènent pas n'importe qui auprès des banyans funéraires. C'est-à-dire que ce n'est pas un but de promenade, d'accord ? Aujourd'hui, il faut vivre longtemps avec eux avant de connaître l'endroit... Mais chaque fois que j'ai vu un crâne, c'était dans un grand figuier, un de ceux dont les racines sont comme des lames qui serpentent, vous voyez ? Les autres arbres ne sont rien en comparaison de ces monstres. Je n'aurais pas l'idée d'y déposer un mort, alors que dans les labyrinthes des grands banyans, on trouve puissance et majesté à profusion...

— Donc, les gens déposent leurs morts dans les grands figuiers, peut-être des *elastica*. Mais cela n'est pas garanti... J'en suis à mon point de départ.

— C'est important ?

— Mon métier est assez riche en nuages, et...

— Et toute certitude est soulageante...

— Voilà ! Ce qui m'intéresse, c'est la relation qu'il peut y avoir entre la symbolique attachée aux figuiers et les pratiques d'ensevelissement.

— En tout cas, en Mélanésie, si je puis me permettre... C'est le *prolixa*, le Ficus des Mariannes. C'est là qu'on met les grands hommes en tombe.

— Ah mais alors, eh bien mais vous savez !

— Vous croyez ? Ah ben oui finalement, je savais. Mais c'est pour la Mélanésie...

— Tandis que sur Bornéo, et plus à l'ouest...

— Là je ne sais pas.

— Si je connaissais précisément l'essence, je pourrais, par recoupement avec ce que font d'autres peuples dans des régions voisines avec les mêmes arbres, trouver une analogie peut-être, un tronc commun. C'est ça que je cherche. L'origine de ces rites. Peut-être que l'essence importe beaucoup. Peut-être que dans des régions où deux espèces cohabitent, par exemple *elastica* et *prolixa*, les deux sont utilisées indifféremment, ou pas ; et dans ce cas, pourquoi ?

— Vous faites de l'archéologie des rituels, en quelque sorte ?

— Oui. Ça ne porte pas de nom, c'est tout nouveau ! »

Ça n'était absolument pas nouveau, non. Mais Karine était si jeune que Niko remballa sa pensée. La jeune fille sourit ; se dévoilèrent des quenottes merveilleuses, toutes blanches et de la taille d'un grain de maïs. Niko, qui n'avait plus grand chose de naturel au fond de la bouche, se pencha pour mieux voir, s'exclama, prit le Ciel à témoin, montra son dentier à titre de comparaison, et voulut admirer encore, en vieux jaloux décati. Alors Karine, qui ne comprenait rien, éclata de rire, et Niko fondit.

Et si elle avait été sa fille ? Elle aurait pu. Il chercha un moyen d'attirer son amitié, relança la conversation sur l'art papou du bassin de la Sepik, qu'il connaissait bien ; il s'offrit de lui présenter sa collection, et se proposa en outre de lui parler des histoires et des contes qui naissaient le long de cette rivière magnifique. Elle accepta ; un jour elle vint chez lui. Ils devinrent amis, et Nicolas ne s'ennuya plus.

oOo

Quand Hector vint lui demander une entrevue, il y répondit favorablement. « Après-demain à partir de 16 heures... » Hector glissa un

mot sous mon paillason, et je transmis l'info. Arturo tâcherait d'amener Hassan et les Haïtiennes à participer à la réunion, qui se déroulerait en deux parties : d'abord chez Niko, pour le sonder, et ensuite, si le groupe trouvait qu'on pouvait intégrer cet homme sans danger, à Rapa Nui. Karine était toute flamboyante et surexcitée, elle s'activait à gauche, à droite, voulant à toute force convaincre les gardiens, qui voyaient avec effarement la troupe s'agrandir encore. Il fallait, pensait-elle, mettre Nicolas dans le bain le plus rapidement possible. C'était un peu son père, cet homme-là. Avec lui à bord, elle se sentirait plus forte, prête enfin à tenter la traversée.

II

Il avait passé la matinée à ranger son fouillis, à trier des dessins, à faire un peu de place dans les encombrements qui envahissaient le séjour : boîtes d'insectes qu'aucun tiroir ne pouvait plus avaler, cristaux d'Inde et du Brésil entassés dans des cartons, et dont il n'arrivait pas à se séparer malgré leur totale inutilité et la place incompressible qu'ils s'adjugeaient dans le petit appartement. Au milieu de tout ça rôdait le chat, heureux, sage et malicieux, qui semait ses poils dans les recoins. Manipuler le balai était toujours délicat ; utiliser l'aspirateur était une bataille longuement préparée, un travail épuisant qui exigeait de déménager des sacs et des cartons sur des fauteuils qu'on manœuvrait ensuite avec prudence comme de gros frigos. Niko n'aimait pas les aspirateurs. À Bornéo, la poussière entraît puis ressortait ; il y en avait toujours, mais ce n'était jamais la même. Ici, ce qui rentrait ne sortait plus.

Il fit des courses aux Lavandières, où un commerce vendait encore des laitages, et poussa jusqu'au village de tentes du Châtelet. Manger. Faire un tour aux bouquinistes sur les quais bruyants, puis aller respirer de l'air à la pointe de la Cité... Eh non, la pointe de la Cité n'existe plus.

Qu'est-ce qui me retient à Paris, dorénavant, sinon Karine, qui va sur sa trajectoire ? Mes souvenirs, bientôt, ne lui seront plus d'aucune utilité. Le jour où elle partira, que deviendrai-je ? Elle disparaîtra, au loin, comme ça, avec un petit geste de la main, car elle croira revenir, et ne reviendra plus ; et moi je la verrai rapetisser, ma petite fille que je n'ai pas eue, mon petit bébé que je n'ai pas vu grandir, je la regarderai s'enfoncer dans le brouillard qui peu à peu, m'isole des gens qui vivent en ce temps-ci et m'empêche de

les voir, de les comprendre. Elle ira vers sa vie tandis que je m'éteindrai lentement, stérile et dénué de sens. Je crois que j'ai eu, finalement, une vie stupide, malgré les apparences.

o0o

À 16 heures il était chez lui, morose, à préparer du thé, et repensait à un récent cauchemar dans lequel il était enfermé dans une toute petite cave voûtée aux parois granuleuses, encroûtées de salpêtre. À la recherche d'un peu de lumière, il s'était jeté dans un angle au-dessus duquel, traversant la pierre, une fente tortueuse rejoignait le ciel. Le visage collé contre la muraille, il avait regardé longtemps le jour qui filtrait de la fissure. Il avait senti la claustrophobie l'envahir et s'était retourné dans sa prison étroite. Il avait vu le sol de gravats, recouvert d'une fine couche de poussière blanchie, poudre d'anciens reclus, dans laquelle ses pas s'étaient imprimés en sombre. Dans les murs, aucune porte, nul passage.

Seul un buffet occupait toute la largeur d'un des petits côtés. Ses battants entrebâillés l'avaient attiré ; il les avait ouverts ; l'intérieur était vide. Mais deux persiennes striées de lumière formaient le fond du meuble. Il les avait poussées, et s'était rejeté en arrière de toute la force de son âme. La dernière image qu'il avait emportée dans son réveil affolé fut celle d'une paroi démente qui plongeait à l'infini, une paroi gigantesque décorée de milliers de volets clos. Ses pieds se tenaient au bord du vide, au-dessus d'un paysage en furie : une mer à perte de vue, des soleils partout, et dans ses semelles les vibrations de l'édifice entier qui tremblait, griffé par le grésil, secoué par les tempêtes d'altitude. Il avait saigné du nez. Les gouttes, en petites planètes rouges, s'étaient envolées dans le ciel. Depuis ce rêve, il n'arrivait même plus à grimper sur un escabeau.

o0o

Les alertes de ce genre étaient de plus en plus fréquentes. Peu importait les matériaux qu'elles extrayaient de la réalité éveillée pour construire leurs

histoires, Niko sentait que, derrière leurs différents propos, ces rêves hurlaient un même message pressant. Un jour, un tonneau avait explosé sur le tablier d'un reste de pont ruiné isolé au milieu d'un fleuve. Niko avait pensé que c'était là le négatif exact de ce qu'était devenu le Pont-Neuf : un ouvrage dont le milieu avait été dévoré par une étoile. Et voici qu'était arrivée, la nuit dernière, cette prison dont les parois, il s'en souvenait maintenant, avaient attaqué sa chair, la joue en particulier, et la plante de ses pieds ; car il s'y était trouvé nu.

Sarcophaga, ce qui ronge les corps. L'Antiquité utilisait ce mot d'abord pour désigner une certaine pierre dans laquelle un cadavre disparaît en quelques semaines ; on n'en retrouve que les dents. *Sarcophaga*. Je dévore le corps. Niko se souvenait de sa prison poussiéreuse comme d'un estomac lent.

Puis il y avait eu cette épouvantable paroi tartinée de persiennes, reflet tourmenté d'un mur inquiétant et complètement réel, tendu à quatre numéros vers l'ouest... Dans les deux rêves, l'ambiance avait été la même : crépusculaire et pourtant inondée de feu ; avec, à la clé, des pertes irrémédiables.

En se remémorant la paroi gigantesque, il se sentit à nouveau attiré par le gouffre. Les pieds au bord du vide, il avait regardé cette grande étendue d'eau sereine qui reflétait les nuages et les trois soleils, avec, juste sous la surface, un trait qui filait, zoom, comme la trace d'une particule, se perdre au loin dans les scintillements de la mer calme. Un chemin, avait-il pensé.

o0o

Lorsque Karine toqua à la porte, il était encore tout songeur. Il le fut encore plus quand nous eûmes terminé de parler, car il ressentit, en particulier lors de la description des stèles plantées dans la brume du lac, gronder l'écho lointain d'un fait inaccessible et pourtant très proche. Il me le dit plus tard, à sa manière : « Comme si deux mondes superposés s'étaient touchés là. Tu colles ton oreille contre l'air, et tu entends des soupirs, juste de l'autre côté ! J'ai vu cette paroi, ce vide immense, et maintenant vous m'en parlez à votre tour. »

Dans les paroles de Karine, il avait, en outre, senti vibrer autre chose, par-dessous. « Un dieu parle : les phrases de l'officiante en allument d'autres, incompréhensibles, et, du reste, parfaitement inaudibles, mais actives. C'est ce principe qui, jadis, fut exploité dans les oracles d'Apollon Pythien ». Je repensais à Arturo, fléchi sous le fouet des paroles du fou Julian.

« De ces deux rêves, je retiens d'abord le désespoir, pire que tout autre malheur. Ici primait véritablement l'absence ; désespoir de celui qui se retrouve confronté au néant, à la solitude, à l'inutilité. Ces rêves m'introduisaient d'abord à mon impuissance, et me montraient, en passant, le caractère illusoire du vivant, tout comme la vacuité de mon existence passée. Une incitation, en somme, à éteindre sa bougie par lassitude, par dégoût du vain... Le pire est que j'y vois une prédiction. Aussi, vos paroles ne m'ont pas surpris. »

Car il ne mit jamais en doute ce qui lui fut raconté. Pour tout commentaire, il nous lança ces mots qui me soulagèrent et en étonnèrent plus d'un : « J'ai mes raisons de penser que je dois vous accompagner, et qu'il nous faut franchir, oui absolument, le seuil dont vous parlez »... « De toute façon, avait-il ajouté, ce monde se désagrège... » Piètre excuse, qui était en fait l'expression du trait tiré en bas de colonne, en-dessous duquel s'inscrit le résultat : ici vécut Niko. Au-dessus s'additionnaient sans doute quelques années d'ennui, de désillusions, mais aussi de passions, et puis cette attraction curieuse vers une chambre, une cellule corrosive dans un monde à trois soleils ; appel à la désespérance, au crépuscule noyé de lumière. Mourir en gloire ! Le cerveau, peu à peu, s'éteint dans une apothéose à la Watteau. Niko n'en pouvait vraiment plus.

Pour finir, le vieil homme suivit la bande dans une porte subitement ouverte au milieu du salon. Le chat resta sur le dossier d'un fauteuil. Le thé refroidit dans la nuit qui venait. De ce soir-là, j'emporte une image étonnante : Nicolas Landren, assis sous des masques papous, me regarde tandis que nous lui parlons de quelque chose qui n'a aucune racine dans l'Histoire, mais qui a toujours existé, et qui croît dans son cœur ici même, alors que nous pensons lui apprendre du neuf ; Nicolas Landren, et ses masques, me regardent et me disent « Oui nous viendrons, car ceci nous concerne ». De fait, ou par conséquent, lorsque je poussai Niko dans le sas,

je sentis dans mon dos la présence de ses masques rêveurs qui nous suivaient, fantômes déjà presque familiers, en file sur notre sentier.

Car eux aussi voulaient franchir les seuils avec les vivants de chair, nous leurs presque enfants. Cette sensation m'a rendu déterminé, très fort, d'une force qui ne m'a plus jamais quitté. Je l'ai encore aujourd'hui, parmi d'autres plus récentes. Ma troupe est nombreuse.

Karine m'avait dit : « Je me porte garante de cet homme, garante de lui autant qu'il est possible. C'est le meilleur de nous tous, je le jure ! » Et c'est aussi à cause de ces paroles brûlantes que Niko devint notre partenaire, ce que je ne cesse de me reprocher depuis, car il a été emporté, comme il le sentait, dans un lieu bien triste, où il a vécu seul plus longtemps qu'aucun être humain.

III

On lui expliqua tout. On lui montra les archives, les photos. On lui fit visiter le carrefour des stèles. Il passa une nuit à Gonâve. Il alla voir Hassan. Il revint à Paris chercher des armes et du barda.

Nous avons fait ensemble quelques petits voyages furtifs en banlieue, en passant par les souterrains. Niko avait six-mille euros en liquide, avec lesquels on put s'acheter au marché noir quelques vivres, ainsi qu'un bon paquet de munitions, et d'innombrables piles qui, stupidement, ne nous servirent pour ainsi dire jamais.

Mais qui voulait venir, et qui resterait ? Peu à peu se décanta l'équipe. Elle se composa de vivants, et donc aussi de morts comme il est indiqué plus haut.

Pour bien comprendre comment j'en viens à énoncer froidement qu'un tel mélange fut possible, en plein Occident et en ce siècle où les vieux contes n'ont plus cours que dans les ouvrages d'anthropologie, il faut imaginer que dans tout Paris comme dans le reste du monde industrialisé, un crépuscule étonnant était en train de se répandre, qui incitait aux bilans, et aussi aux bijoux cousus dans les doublures. Abner, le vilain virus, avait précipité notre modernité dans une impuissance indolente, empoisonnée par deux sales bêtes qui nous pourrissent la vie. En effet, issue d'un fatalisme morbide engendré par la Panne, vint la déliquescence de la morale, aux

discours nihilistes ; elle se répandit très vite chez les êtres faibles, qui sont les plus nombreux. Ceux pour lesquels avaient jadis été inventés les garde-fous, les ralentisseurs, furent ainsi les premiers à sauter par-dessus les clôtures. En réaction surgit un coup d'État, une prise en main du commandement par les hommes du fer et des rouages ; seconde sale bête car la Constitution fut rejetée comme un gant troué, et Paris vécut dès lors sous un régime strict.

J'en veux pour preuve, non pas ces nettoyages lancés par les milices dans telle ou telle rue, rafles où l'on cherchait du contestataire, du pinailleur mécontent de son bon de rationnement ; non, ce qui fut le signe véritable de la destruction de nos croyances politiques, et qui apparut à une vitesse stupéfiante, ce fut la tranquillité avec laquelle on abandonna les quartiers les plus pauvres de Paris au chaos, pour concentrer les efforts de sauvegarde sur le centre, qui prit dès lors une majuscule. Le Centre ; c'est-à-dire, en gros, le Paris haussmannien, avec, toutefois, les beaux quartiers de l'ouest.

Juste derrière apparut la censure, qui tomba d'abord sur les ouvrages satiriques : feuilles de chou placardées sur les arbres, distribuées en tracts ou dans les boîtes aux lettres, ou lancées depuis quelque balcon anonyme. Je veux rappeler ici ce qu'est, par définition, la satire, telle qu'elle est pratiquée depuis la Renaissance : c'est un texte, généralement rimé, ou un dessin, destinés à dénoncer quelque chose et à permettre de *dominer les vices et les folies courantes*. Dénonciation des abus, affirmation du bien fondé d'avoir une éthique ; il n'y a pas plus conservateur qu'un satiriste, à part un moraliste. Voici quelle fut la première cible, qui était, c'est bien naturel, la plus urgente à démolir.

Alors, oui, Primo avait cinquante raisons nouvelles chaque jour d'être un petit peu secoué par la bave qui montait aux lèvres de nos concitoyens : bave de chien enragé, ou de cornichon terrifié que le cuir et l'acier rassurent.

C'est ainsi que j'eus le sentiment puissant, en quittant Paris pour Rapa Nui et la stèle noire, d'emporter avec moi les souhaits et les espoirs des ancêtres ; des miens mais aussi de tous ceux qui, de par le monde, ont bataillé pour vivre debout, dignement, chacun à sa manière et selon ses petits moyens dérisoires ; gros cœur et petits outils. De tous ceux dont la mémoire était aujourd'hui souillée, de ces multitudes dont les travaux et les

rêves étaient en cet instant reniés et jetés au rebut par des petits salopards proclamés sauveurs.

Du pur crépuscule verdâtre. Et tout ceci en seulement cinq semaines ! Je n'avais jamais vu un phénomène pareil, bien entendu, et je ne croyais pas le voir un jour, mais que voulez-vous, l'Histoire nous bondit soudain à la figure et s'agrippe à nos sourcils, à nos joues ; elle plante ses griffes dans nos narines et nous regarde avec l'air raciste du pitbull élevé en cave. Sauve qui peut !

Mais *pourquoi* avais-je l'impression d'emporter avec moi les souhaits des ancêtres, c'est ce que je ne m'explique toujours pas aujourd'hui. Comment, à l'époque, aurais-je pu savoir qu'il était juste que ce fût ainsi ? Appeler ceci de la prescience n'arrange rien puisqu'on ne saurait le prouver ; je ne peux que supposer que le temps n'est pas si linéaire qu'on le croit. Les chuchotements derrière l'air, dont nous avait parlé Niko, les paroles non prononcées mais qu'on surprend cependant derrière les discours de Julian le timbré, ou ces rêves que font tous les gardiens montraient qu'il y avait, provenant des épaisseurs inconnues du monde, des coups de boutoir portés contre sa peau, qui faisaient comme de légères bosses dans la succession ordinaire des phénomènes.

Une qui ricana, mais pas bien méchamment car ce n'est pas le genre, ce fut Évika : « Constitution c'est papier, baïonnette, c'est fer. » Un grand classique de là-bas, que j'étais le seul à ne pas connaître. Mais pensez donc : son pays était tellement attardé que le virus n'y avait causé pour ainsi dire aucun dégât. Dans sa maison, il y avait comme ça une ampoule, avec de la vraie électricité qui jaunissait dedans. Du grand luxe, en somme, à mettre en regard des pauvres lampes de poche avec lesquelles s'éclairaient, le soir, les pâlichons déconfits de Paris, Tokyo, Shanghai et autres lieux, soumis en outre à des lois d'exception. Là-dessus, un soleil de fin du monde, filtré par les cendres des volcans lointains.

J'avais donc, au fond de mon cœur, emporté les masques ; ou plutôt, ils me suivaient, en ligne onduleuse derrière mon épaule gauche, petite escadrille de fantômes que j'étais honoré de conduire. Ceci me permettait de tenir, car les discours, à l'époque, étaient carrés, et les pensées très simplifiées.

Primo, refoulé par l'haleine pénible de ce Paris en décomposition, traînait lui aussi à sa suite quelques esprits, mais de l'espèce des malcommodes : ceux d'entre ses ancêtres *dont la tombe était dans les nuages*, comme l'avait écrit un jour Jorge Semprun. Souvenirs cent fois entendus de gens morts pour absolument rien, et qui tournaient aujourd'hui en rond dans sa tête, montant et descendant toutes sortes d'escaliers en tirant de lourdes valises qu'ils n'arrêtaient jamais de faire et de défaire, cousant des poches au fin fond des habits, dans lesquelles ils planquaient diamants et amulettes. Mon ami en tremblait comme un qui a la fièvre. Arturo était aux petits soins, et Cécile aussi, voyez-vous ça.

Il n'avait donc plus l'intention de faire de vieux os à Paris, ni même à Pâques, où l'on n'avait seulement pas le droit de sortir prendre le soleil dans le jardinet d'Arturo, pour cause de vieille médiseuse aux aguets dans le voisinage (Arturo avait déménagé la Porte dans une penderie ; chaque fois qu'elle arrivait chez lui, Karine éternuait). Quant à la maisonnette des hauts d'Anse à Galets, en Haïti, c'était tout bonnement invivable pour un occidental : l'eau n'y était pas potable, les sodas se faisaient hors de prix, et il y avait des mouches partout. Donc, l'un comme l'autre, nous étions mûrs pour le grand plongeon. Mais Hector, mais Karine ?

« L'Europe m'emmerde prodigieusement, m'avait dit Hector, un soir où il nous avait rendu visite sur l'île. Et puis ce pays part à vau-l'eau. Tous ces beaux discours sur la liberté, de Gaulle, Mendès-France : bon, d'accord. Et là-dessus, quarante ans de terrorisme contre lequel on perd son âme. Pour maintenant obtenir ceci : une geôle fasciste, une tyrannie. C'était donc si fragile ? Note bien que j'avais senti venir la baffe. Du reste, après Zarya, c'était devenu clair. Alors, ça fait trois ans que je postule pour une affectation dans le sud, et je viens juste de recevoir l'invitation : je vais finir ma carrière en Centrafrique, à l'hôpital militaire de Bangui. J'emmène la famille. Cinq ans là-bas, le temps de voir venir. Je passe colonel, et je remplace l'ancien qui part à la retraite. Ce n'est pas vraiment la planque, vu les conflits dans la région, mais la zone est bien sécurisée, pas d'attentats à craindre. Ceci pour dire que je ne viens pas, évidemment. »

Karine : « Mon patron se fait placardiser. Du coup, mon post-doc tombe à l'eau. La mythologie comparée, c'est inutile, donc je n'aurai plus de crédits. J'ai payé la peau des fesses pour des études qui n'aboutiront pas, je suis verte ! Parce que, à part ceci, je n'ai aucune formation ! Et avec quoi vais-je

rembourser mes emprunts ? En plus, les équivalences intra-européennes viennent d'être sucrées, je ne peux même plus m'inscrire à Milan ! C'est-à-dire qu'on me traite de parasite, carrément ! Moralité : je viens ! » Une croix en face de Karine...

Eh bien, mais, les têtes tombent ! Combien sommes-nous, finalement ? Hassan, Arturo, Évika, et moi bien obligé, Primo, Karine... Ah, et Cécile ? « Tu ne crois pas que je vais rester en Haïti quand ma tante s'en départ, non ? Et qu'est-ce que j'y ferais, là-bas, puisque je n'ai même pas l'argent pour repartir à Boston ? Et puis, je te signale, au cas où tu l'aurais oublié : la gardienne, à cette heure, c'est moi ! Alors ? » Alors elle vient, pardi, et ça fait sept ! Non, huit, car il y a aussi...

Niko : « Ce grand édifice qui fait penser à une plume, là-bas à l'horizon, est-il dans le quadrant de la stèle noire ? Vous avez pu le déterminer, ou pas ?

— Il est fort possible qu'il soit pile dans l'axe, répondis-je.

— On l'a précisé assez récemment, ajouta Primo. Un jour de grand vent. Le ciel était complètement dégagé, sauf, en altitude, une sorte de banc flou. Et derrière la pierre noire, à l'horizon, nous avons vu une traînée de nuages qui devait être dans le sillage de cette espèce de gratte-ciel, puisqu'il n'y a que lui pour perturber l'atmosphère aussi haut.

— Tout juste comme ici, compléta Hassan. Regardez par la fenêtre, monsieur Landren. Vous voyez, en aval du volcan ? Tous les nuages qui se tortillent ?

— On dirait la fumée d'une locomotive, nota Niko.

— Les vortex de Karman : la montagne crée une perturbation dans le fleuve de nuages, qui s'écartent à gauche et à droite en libérant le ciel en aval, comme le sillage d'une roche plantée dans un torrent. Mais les quelques vapeurs qui se sont retrouvées proches de l'axe du sommet, sont aspirées par la dépression d'arrière, et se condensent en tourbillons qui font un petit panache.

— C'était le même phénomène là-bas, repris-je. Les vents d'altitude, chargés en humidité, déchirés par la plume, avaient créé une sorte de traînée de condensation, et, vous voyez ? Regardez comme ça tricote, là.

— C'est joli...

— Ce jour-là nous avons vu le panache blanc, éclatant, tricoté tout juste comme ici avec ces petites boucles qui se tortillent. Une de ses extrémités était plus ou moins dans l'axe de la stèle. Mais pourquoi cette question, monsieur Landren ?

— Eh bien, je me demandais si, par hasard, ce ne serait pas malin... ou prudent, disons... d'aller faire un tour à cette plume avant d'ouvrir la pierre aux encoches.

— Vous pensiez à un bateau, je présume ?

— Un pneumatique, avec moteur... Ah oui, les grosses bêtes, c'est ça ?

— Voilà. Vous savez, elles peuvent être vraiment massives, et... ma foi, il y en a certainement des tas qu'on ne connaît pas, donc, restons prudents.

— Bien sûr. Bien sûr...

— Des bien rapides, teigneuses, tenaces ! Allez savoir ce qu'on peut trouver...

— D'accord, je comprends.

— Sincèrement, je ne me vois pas galoper là-dessus. Désolé...

— Oui eh bien j'ai pigé ! Oubliez, hein ? C'était juste une bêtise. »

o0o

Les armes que nous avions étaient bien gentillettes. Je ne m'imaginai pas tirer avec un succès foudroyant sur un calamar, il aurait fallu trop de balles. En fait, je me demandais si tous ces pistolets mitrailleurs nous seraient d'une quelconque utilité. Un seul avait une visée laser, les autres étaient d'antiques Uzi trafiqués, typiques de la banlieue sud, qui dispersaient un petit peu trop les projectiles pour être vraiment efficaces à plus de quinze mètres. Et qui aurait accepté de se tenir si près d'un de ces bestiaux qui rôdaient là-dessous ? Être à portée de tir c'est bien beau, mais si c'est être aussi à portée de tentacule, où est l'intérêt ?

Hector, qui ne venait pas, s'était tout de même inquiété de savoir si l'on suivrait son conseil, et avait tenu à examiner nos achats. Il s'était énervé parce que l'on n'avait pas trouvé de gros calibres, ni de grenades... Je ne sais pas ce qu'il imaginait à notre propos, mais il est clair que jamais je n'aurais acheté des trucs pareils. Nous n'étions pas des soldats, après tout. Au bout du compte, il décréta que, puisque nous n'avions aucun moyen de vaporiser les poulpes, notre armement ne valait pas tripette. Fric jeté en l'air. Et il avait brandi à titre d'exemple une vieille Kalache qu'on nous avait refilée en bonus.

« Ben quoi ? avait dit Primo. C'est pour la frime, c'est tout !

— C'est ça, mon connaud. Fais bien de pas venir, moi...

— Parce que ton Centrafrique c'est plus sûr ?

— J'ai des tas de commandos pour protéger les expat's. Des blindés, des mitrailleuses, des mortiers, des sacs de sable, trois chasseurs-bombardiers et douze hélicoptères, avec en outre un président qui nous doit son trône, alors que demander de plus ? Je ne vois pas ce que je risque... Et la Mission Française où on logera est dans la zone tenue par les Norvégiens. Qu'est-ce que tu veux qu'il nous arrive, franchement ? Entre Paris, la lagune et Bangui, le calcul est vite fait, et je sais exactement où ma fille sera le mieux... Mais pour vous, là, j'ai comme un doute... Hohoo, et c'est quoi cette pétoire ? Ha les bousins !

— Un pistolet d'ordonnance, répliqua Niko soudain très sec. Il a appartenu à mon grand-père, et je l'ai utilisé avec succès trois fois dans ma vie. »

À ce moment-là, Primo, chlaki-chlaka, arma la vieille Kalachnikov, et, ceint d'une chaussette verte distendue, hurla « Allah akhbar !!! taratatatatata... » après quoi l'ambiance devint absolument pourrie et encore plus de mauvais goût.

Karine alla se coucher, Hector sortit dans le jardin – la voisine dormait, il faisait sombre – Primo s'excusa auprès d'Hassan d'avoir été si bas du front et partit se cacher dans les toilettes. Je me retrouvai seul avec Nicolas, tandis qu'Arturo squattait la salle de bains. Nous rangeâmes l'artillerie. Le sas de Pâques était complet, à peine si l'on pouvait y marcher.

« Je vais m'excuser auprès de votre ami Hector, j'ai été...

— Entre nous, vous l’avez bien mouché.

— Oui... Parce que, vous le savez, j’ai été chasseur, par la force des choses, et je dois admettre que j’ai aimé ça ; quand votre vie dépend des racines, des proies, et de l’eau que vous trouvez, chaque repas est une victoire. Vous ne vous posez plus de questions, vous tuez et vous bouffez... En ce qui concerne ce revolver, la première fois qu’il m’a sauvé la mise, c’était à Bornéo, une nuit où un éléphant ne voulut absolument pas me laisser dormir. Il me pourchassait d’un arbre à l’autre en bougonnant, je n’arrivais pas à m’installer, à chaque fois il venait m’attaquer. Malheureusement, à force de me charger dans l’ombre, il a fini par envoyer valser mon sac et mon fusil ; je me suis retrouvé démuni, et, comble de malchance, j’ai reculé dans un lacs de roches. Savez-vous ce que c’est qu’un lapiaz ?

— Je ne connais que ça ! Des lames de calcaire, entre lesquelles il y a des fissures bien traîtresses. À ne pas visiter la nuit.

— Surtout si vous êtes pourchassé par un vieux con. Donc j’étais acculé. Alors j’ai allumé ma lampe, j’ai éclairé la bête, et j’ai poussé de grands cris. Il a gueulé, bien entendu, et puis qu’est-ce que vous croyez que j’ai fait ? Il a bien fallu que je gueule encore plus fort ! Alors j’ai sorti mon revolver, et j’ai tiré en courant vers lui. Quel boucan ! Et quelles flammes, bon sang !

— Vous lui avez tiré dessus ?

— Évidemment pas ! Mais je l’ai bien assourdi, et il a tourné casaque... Ceci dit, je suis resté dans mes pierres jusqu’au matin. Chacun chez soi... »

Quelle vie aventureuse. « Et la seconde fois ?

— Quelqu’un prend du café ? demanda Arturo, qui s’était fait présentable.

— Oh ! Quelle superbe robe de chambre ! Nous sommes vraiment désolés...

— Oui bon ben c’est comme ça, quoi... »

Il était encore mal réveillé. Nous l’avions tiré du lit à minuit, heure de Paris, ce qui correspond, sur l’île de Pâques, à la fin de sieste d’un célibataire fainéant. Dans le ciel, les vortex de Karman passaient tout juste du jaune à l’abricot.

o0o

Les jours suivants passèrent vite. Le robot chenillard, enfin terminé, fonctionnait à merveille. Il pouvait même flotter, dans certaines conditions. Nous lui avons trouvé plusieurs fonctions fort indispensables : d'abord, il servirait d'éclaireur, télécommandé par l'ami Primo ou par Karine, qui, pour ne pas perdre de temps dans ses études, s'était dotée jadis d'un iris nanotronique et d'une coûteuse extension cérébrale pour lire plus vite dans les bibliothèques non-papier ; très utile pour conduire un chariot sur une planète étrangère, ou pour vérifier sa liste de courses tout en poussant son caddie à deux mains entre les rayons d'un supermarché.

Ensuite, le robot traînerait derrière lui une bonne partie du bagage, sur une espèce de luge en plastique qui pouvait flotter sur l'eau terrestre avec cent kilos de matériel à bord. Ce qu'il y avait d'un peu crétin dans cette histoire, c'était que, pour tirer pareille charge, le robot avait besoin d'une bonne dose d'énergie ; aussi, dans le fret, trente kilos étaient accaparés par deux batteries blindées et un antique jeu de capteurs solaires. Le reste de la luge avait été affecté aux *militaria*, comme disait Primo, à quelques fringues, à de la nourriture en poudre et à une copieuse réserve d'eau minérale.

o0o

Le chat de Niko fut déménagé. On transporta sur Pâques une quantité de croquettes proprement stupéfiante, avec un distributeur automatique connecté, d'une part, à un vaste container dans lequel on versa toute cette boustifaille, et d'autre part à une alimentation solaire – encore une – qu'il fallut installer sur le toit d'Arturo sans ameuter la foldingue d'à côté. La petite bête devait boire, aussi ; on lui aménagea un accès jusqu'à l'impluvium situé dans le fond du jardin, et aussi une chatière pour aller vadrouiller dans l'île, puisque cet animal avait un pedigree suffisamment flou pour ne pas détonner au milieu des greffiers locaux. Le temps passait

ainsi au milieu des travaux et du bricolage... Et puis un jour, sans crier gare, tout fut prêt.

Nous avions la forte intention de revenir vivants de notre expédition aux enfers, et nous avions tablé sur une absence de quatre à cinq semaines, sans savoir comment nous pourrions nous en tenir à cette durée. « Une semaine pour visiter, prendre des photos ; puis quatre semaines pour trouver le moyen de rentrer ; cela devrait aller, non ? » Personne n'y croyait. Mais personne ne croyait non plus à une catastrophe ; la mort, le retour interdit semblaient faire partie de l'improbable, au même titre que, pour ceux qui explorent les gouffres ou les falaises, l'accident : ça arrive, certes, mais ça n'arrivera pas.

o0o

Le soir du grand départ, nous étions chez Niko, tous très occupés à vider ses bouteilles, lorsque l'électricité fut rétablie. D'un seul coup, la douce lumière des bougies fut soufflée par un plafonnier puissant et sûr de lui. Une radio se mit à postillonner dans la salle de bains, des horloges clignotèrent, le téléphone ronfla en s'initialisant, un ordinateur poussa un cri de détresse.

L'on courut de ci de là pour calmer toutes ces petites choses. Puis des gens crièrent dans la cour, mais nous faisions tellement de raffut ce soir-là que l'on ne comprit rien à ce qui se passait jusqu'à ce que l'odeur nous parvînt : ça sentait le brûlé. Quelque part dans les étages inférieurs, un radiateur électrique, réveillé d'un long sommeil, avait dû mettre le feu à des fripes entassées dessus ; ou était-ce un four finissant de cuire un panier de linge sale ? Les gens posent n'importe quoi n'importe où, rien ne les arrête, c'est bien connu.

Bientôt, la cour fut un volcan d'étincelles. Nous nous empressâmes de sauver tout ce qui pouvait l'être : souvenirs, papiers importants, frusques, alcools bien entendu, une vraie brocante qui s'entassa dans le sas et sur la plate-forme de la lagune. Pendant ce temps, le feu grimpait ; nous voyions ses flammes bondir devant les fenêtres, et le sol tremblait. Ce vieil immeuble à l'ossature en bois était fichu. Trop sec, et puis, de toute façon,

imaginez un peu les pompiers ce soir-là : combien de milliers d'alertes à traiter en même temps ? On entendait crépiter l'escalier, et les fracas de l'incendie qui cassait des vitres.

La dernière vision qu'eut Niko de son appartement fut celle des trois masques suspendus au-dessus du canapé ; ils grimaçaient au milieu des rideaux de fumée qui montaient du plancher. Il eut une hésitation comme pour aller les prendre, puis se ravisa et referma lui-même le passage.

C'était un samedi. Le robot chenillé attendait dans le sas de Gonâve. En l'honneur de cette île, Karine avait peint un gros lézard vert, Guanabo, sur la carrosserie. À neuf heures pascuanes, nous nous rassemblâmes devant la porte noire. Nous étions chargés. Les Français s'étaient habitués au décalage horaire, mais Hassan baillait comme un malheureux, et soufflait déjà sous son sac à dos. Car non seulement l'oxygène était moins concentré que sur Terre, mais la gravité, plus forte de quelques 15% sur cette planète, nous alourdissait encore.

Sous la combinaison que je venais de revêtir, mes vêtements sentaient le brûlé. À quelques mètres derrière une porte, un immeuble entier montait au ciel, tandis que je transpirais comme un damné à la rôti-soire.

Les gardiens sortirent leurs clés. Cécile était avec sa tante. La vieille dame était venue seconder sa protégée, qu'elle avait pourtant intronisée. Et c'est elle qui plaqua l'objet sur l'encoche du haut, pour bien signifier qu'elle assumait la responsabilité de ce qui pourrait arriver. Aussi avait-elle exigé de se porter en avant, pour être la première personne à suivre le robot. Arturo s'avança et plaqua sa clé sous celle de Gonâve, ensuite ce fut Hassan, et moi pour finir.

Les lueurs des encoches enveloppèrent les clés ; la pierre s'ouvrit sur un tunnel tout noir. On se regarda en silence, et, dans cet ordre : Évika, Hassan, Cécile, Arturo, Karine, Niko, moi, Primo, nous franchîmes le seuil.

Puis Karine reparut sur la plate-forme en s'excusant ; elle enfila en larmoyant une lentille de pilotage sur son iris de luxe, et démarra Guanabo. Agitant la télécommande, elle dirigea celui-ci dans la stèle noire ; le robot s'y enfonça, suivi de son traîneau, et de Karine qui referma derrière elle.

À SUIVRE...

OceanofPDF.com



À propos d'Allan E. Berger

Né en France au milieu des années soixante, Allan Erwan Berger, grand baratineur depuis qu'il sait causer, a découvert, après quelques décennies passées à être normalement sérieux – et passablement muet –, qu'il avait envie d'écrire plutôt que de s'étioler sans rien produire. « Je crois que l'écriture est une maladie : quelque chose comme la scribouillite, ou barbouillite compulsive. En latin, cela donnerait *scriptio obsidant* ; et en latin de cuisine : *scriptita acuta*. Évidemment, ça gratte. En plus, trop d'abstinence génère un violent accès de manque. Je suis cuit. Berger mourra menotté à son clavier. »

Tous les ouvrages de Berger sont ici :

http://www.elpediteur.com/auteurs/berger_ae.html

Merci !

OceanofPDF.com